

H. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIX. — N° 2. OCTOBRE 1900.



Société de Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

BRUGES (Belgique).

SOMMAIRE :



CHINE.

Mission du Kiang-nan.

Un mois à Macao (P. Froc).	215
Le Dragon (P. Bizeul)	229
Mariages chrétiens (P. Dannic)	238
N. D. de Lourdes à Dang-mou-ghiao (P. Pierre).	243
Charité d'un docteur protestant (P. Bastard).	247
Nos élèves chinois (P. J. M. Chevalier).	248

Mission du Tcheu-li S.-E.

Procédés évangéliques (P. Chérot).	250
Perdu et retrouvé (P. Wetterwald).	257
Fumeurs d'opium et diableries (P. Vinchon).	260
« Les Grands-Couteaux » (PP. Becker et Wetterwald).	261
Les Boxeurs (extraits de diverses lettres).	263
Les frères du Seigneur (P. Paul Jung).	275

FRANCE.

Une journée de Mission.	276
Une première communion.	279

ZAMBÈZÉ.

A Quiliman (P. Eugène Witz).	282
--------------------------------------	-----

ALASKA.

Nouvelles du Klondyke (P. Camille).	285
Mission St-Ignace (P. Dimier).	289

EQUATEUR.

La persécution (P. Mille).	291
------------------------------------	-----

BRÉSIL.

Pénurie de missionnaires (P. Russell).	300
Obsessions et exorcismes (id.).	302

LUXEMBOURG.

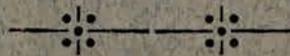
N. D. de Luxembourg (F. Beslay).	307
La procession dansante d'Echternach (id.).	309

NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.	313
Province de France.	313
Le Cardinal Mazzella.	313
Monseigneur J. B. Simon	314
Le R. P. Grandidier.	322
Le P. Léopold Gry.	332
Le P. Émile Ferrand.	333
Le P. Eugène Goulven.	334
Le P. Louis Gaillard.	335

VARIA.

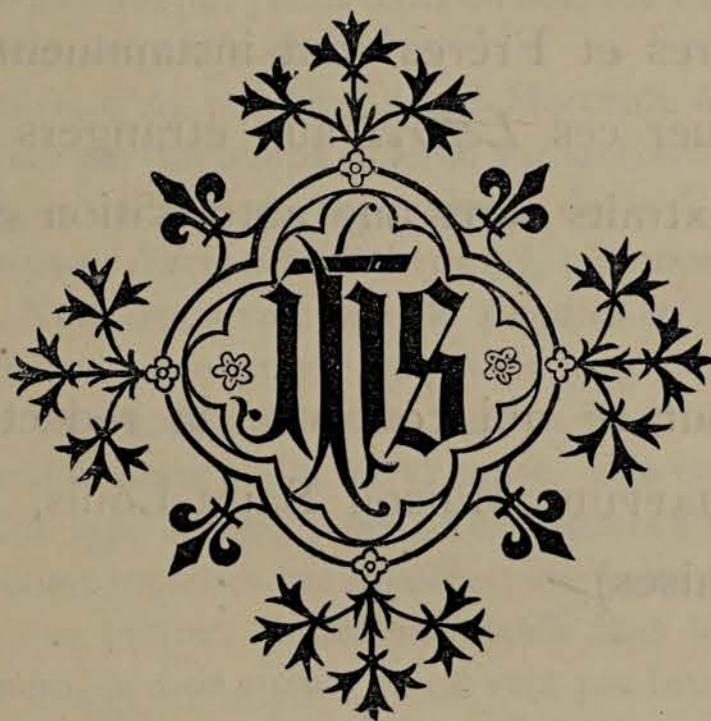
États-Unis. Nouveau noviciat.	338
Mois de Marie à Fordham.	338
Indes. Collège de Bombay.	339
La famine.	339
Ceylan. Séminaire papal.	340
Kallare.	342
Kalmunai, une statue de N. D. du Mt Carmel	344
Japon. — Les Trappistes.	346
Kiang-nan. — Pentateuque du Ho-nan.	346
Écosse. — Le T. S. Sacrement dans les rues d'Édimbourg.	347
Rome. — Bibliothèque du Vatican.	348



A. M. D. G.

Lettres de Jersey.

Vol. XIX. — N° 2. OCTOBRE 1900.



Société de Saint-Augustin,

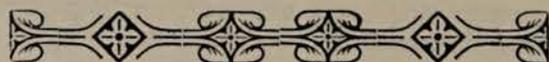
DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

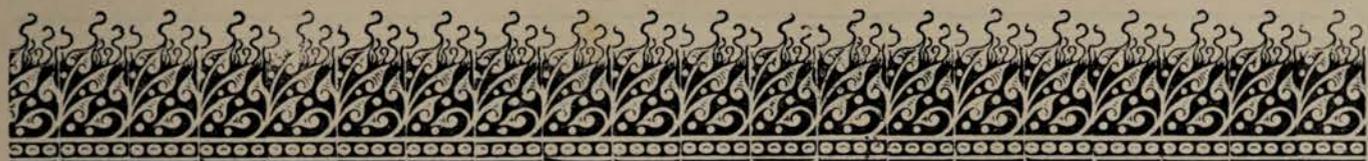
BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Pères et Frères sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* aux étrangers et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse du R. P. Provincial.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. Ch. CHAPPUIS, Maison Saint-Louis, St-Hélier, Jersey (Iles Anglaises).





LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Un mois à Macao.

Extraits de la correspondance du P. de Moidrey avec le P. Froc à Zi-ka-wei.

Macao, 13 décembre 1899.

LA charité des supérieurs nous envoie vers le soleil. Parti le 6 bien emmailloté, je quittais les fourrures vers le 8, les habits ouatés le 10, la robe double le 12, et aujourd'hui j'écris dans un courant d'air. Les forces se refont, l'appétit revient au pas de charge.

Voulez-vous nous suivre d'un peu plus près ? Mercredi, 6 décembre, le P. Rouxel nous installait par un temps superbe sur le *Fei-ching*, capitaine Gordon. C'est un bateau de près de 1000 tonnes de la C. M. S. N. C^o (*China Merchants Steamer Navigation Company*), où nous serons seuls passagers de 1^{re} classe. Nous démarrons près de 4 heures en retard, passons en revue paquebots et navires de guerre rangés en long chapelet dans le Wang-pou, entre autres trois grands croiseurs italiens, et, à la suite, comme pour leur couper la retraite, toute une flotte chinoise. Elle comptait 3 croiseurs longs et effilés d'un type spécial, deux petits vapeurs à trois mâts très rapprochés, avec de petites tourelles sur le côté, et un navire d'une construction plus laide encore que bizarre. Enfin nous voilà dans le Kiang. Vers les 8 h. stop. Décidément, pensons-nous, on ne veut pas brusquer le changement de climat. Erreur, nous avons été portés par le courant sur un banc de galets, d'où la marée se chargea de nous retirer en se renversant à 10 h.

Le 7, le 8, soleil magnifique, mousson un peu fraîche ; notre *Fei-ching* file près de 11 nœuds, à la hauteur d'Ocksen il dépasse même 13½. Cela ne veut pas dire qu'on soit pressé. Exemple. Arrivés à Amoy le 8 vers 10½ h. du soir, nous jetons l'ancre dans le port extérieur ; le 9 au lever du soleil, nous entrons... pour jeter encore l'ancre au milieu du port ; après tiffin, nous accostons enfin le ponton de la C. M. S. N. C^o. où quelques coolies débarquent une partie des ballots qui encombrent le pont. Et on repart le lendemain dimanche vers 6½. Environ 32 heures d'escale pour trois ou quatre heures de travail ! « *Time is money* », dit-on. Du billon tout au plus.

Mais pour nous deux, quelle journée reposante dans ce joli port enso-

leillé et si bien abrité de la mousson ! A l'ouest, la petite île de Ku-lang-su, aux flancs abrupts, aux grosses roches de formes bizarres, maquillées de lignes blanches qui en font pour le marin des amers et pour nous des caricatures de sphinx. Sur les pentes, çà et là une villa, la résidence d'un consul, l'hôpital, le sémaphore. A l'est, sur l'île d'Amoy, la minuscule concession européenne, à peine assez grande pour contenir les douanes et deux ou trois grandes maisons, puis le faubourg chinois que dominant de haut les deux tours de l'église des Dominicains. Le panorama est fermé de ce côté par 2 lignes de collines presque à pic, l'une au S.-E., l'autre plus élevée vers le N.-E. Au nord, un gros trois-mâts de Liverpool entre par la passe de Ku-lang-su. Au sud, quelques bateaux et un croiseur japonais qui garde la passe principale et est censé appuyer la demande d'une concession au Fo-kien. Le port est sillonné de jonques ; à tout moment part en sifflant une chaloupe à vapeur où les Chinois s'entassent et qui reviendra à la tombée de la nuit.

Après tiffin, visite au capitaine du port, coup d'œil rapide sur ses instruments, sur ceux du moins qui sont à Amoy. Comme il n'y a pas place dans la concession pour un mètre carré de gazon, le pluviomètre et le radiomètre ont été exilés à Ku-lang-su. Mais les pauvres thermomètres ! à l'ombre sous une galerie exposée au midi, dans un abri anglais et derrière une colonne ! Aussi, quand on m'a fait remarquer que les variations de température sont faibles et lentes à Amoy, ai-je eu un peu envie de rire. Mais quel meilleur emplacement conseiller ? La rue chinoise au N. ou la grève au S. ? Je garde donc mes remarques pour moi et nous prenons congé.

En 20 pas, nous traversons la concession ; en un quart d'heure, nous sommes égarés dans le dédale malpropre des ruelles chinoises. Nous arrivons cependant à un mamelon tellement couvert de tombes, qu'il n'y a plus d'espace libre. Construites en une espèce de béton où le sable est remplacé par des débris de coquilles, elles sont polies comme marbre par les pieds nus des passants. Comment vivent les deux ou trois vieux chênes verts dont le feuillage sombre achève d'attrister ce lieu !

Nous sommes décidément trop en évidence ici. Une troupe nombreuse nous suit. Force est d'accepter la conduite d'un vieux bonhomme qui, après maints détours, nous amène à l'église. Le P. Procureur, qui est tout seul, tremblant la fièvre, nous reçoit de son mieux, nous montre l'église bien pauvre, mais propre, et l'orphelinat tenu par des sœurs Dominicaines des Philippines, puis nous procure un sampan pour rejoindre le *Fei-ching*.

Le temps est si doux que nous restons tard sur le pont.

Le lendemain, plus de mousson ; un peu de houle seulement, en souvenir de l'avant-veille. Journée de lézards jouissant du soleil. Le soir, nous passons le tropique. Le « *Time is money* » va encore mentir une fois. A la brune, nous rattrapons un bateau, le *King-ping*, de la même C. M. S. N. C°.

(*China Merchants Steamer Navigation Company*), qu'une avarie à sa machine réduit à 7 ou 8 nœuds. Après une longue conversation par signaux, il est convenu que nous lui tiendrons compagnie toute la nuit. Résultat : cinq ou six heures de retard. Heureux résultat en somme. Il nous permet de n'arriver qu'un quart d'heure après la lettre du P. Rouxel qui nous annonçait au P. Martinat. Le courrier apporté à Hong-kong par le *China* a bien été distribué samedi : mais la lettre du P. Rouxel, étant urgente et recommandée, n'est parvenue que le mardi soir. Beauté du service postal anglais !

Je vous ferai grâce de Hong-kong, du climat tropical et du jardin public, du commerce florissant, du grand opticien chez qui nous pouvons trouver un thermomètre gradué sur verre.

Mardi 12, nous embarquons sur le *Heung-shan*, magnifique navire de près de 2000 tonnes et en route pour Macao. Même comparé aux bateaux les mieux tenus, le *Heung-shan* est d'une propreté exquise et nous prouve l'avant-goût d'une jouissance qui est vive à Macao, quand on vient d'Amoy ou de Chang-hai. Tout y est si propre. Les rues, en pentes raides, en ciment ou en petits pavés, bordées de maisons aux ouvertures rares, aux volets verts, ne sont pas les ruelles chinoises, ni les rues anglaises. On est transporté dans quelque petite ville montueuse de notre midi ou d'Italie, sauf la propreté. Les jardins publics, la prajà grande (grande place), la promenade nouvelle de Vasco de Gama font penser aux allées du jardin d'un couvent du Sacré-Cœur. Partout circulent des chaises et des rickshas, plus grandes que ce que j'ai vu encore, dont les toiles cirées sont bien lavées et les cuivres étincelants. Enfin nous nous délectons dans la propreté.

Dans l'immense salon de notre bateau, un matelot, le fusil armé sur l'épaule, monte la garde au haut de l'unique escalier qui descend à l'entrepont. Là sont les Chinois, voyageurs de 3^e classe, que ce déploiement de force doit tenir en respect. Ailleurs on voit des fusils chargés, des haches d'abordage. Les faits prouvent, paraît-il, que ces précautions ont leur raison d'être.

Faisons notre tour du pont. Ici un groupe de Chinois, accroupis en rond, fait jouer les bâtonnets. Plus loin, un autre fume l'opium. Un autre lit. D'autres bavardent. Un Tagal fait la sieste. Je regarde par un sabord dans le poste d'équipage : au-dessus de chaque couchette, une ou plusieurs images de couleur ; c'est le Sacré-Cœur, Notre-Dame, S. Jean, S. F. Xavier. Braves matelots sans respect-humain, ils m'ont procuré une des bonnes joies de ce voyage.

Au reste, même sur un bateau de luxe, bien assis à l'ombre sur un fauteuil de rotin, un jésuite qui traverse l'embouchure du Fleuve de Canton, éprouve le besoin de se recueillir un peu. Tous nos anciens Pères ont parcouru ces eaux dans un appareil bien différent du nôtre. Leur jonque s'est faufilée entre ces îlots rocheux dont les uns rappellent les Dirouilles ou les Ecrehous,

les autres formés de 2 ou 3 collines en pain de sucre portent des villages et abritent des flottilles de pêcheurs. La côte est une suite de hautes falaises dénudées, grillées, d'un ton fauve. Partout où une ondulation du terrain le permet, se sont nichés des villages, qui paraissent populeux. Au fond des baies de jolies grèves. C'est sur quelqu'une de ces grèves devant lesquelles nous passons, que S. François-Xavier rêvait de se faire jeter de nuit. Que d'autres ont réalisé son rêve héroïque !

Donc, tout en disant notre bréviaire, nous voici arrivés à une côte plus basse. Voici un phare, le plus ancien, le seul peut-être de la région, car depuis Hong-kong je n'ai vu ni une bouée ni une balise. Voici une sorte d'arc de triomphe. C'est la « Porte de Chine » qui sépare les deux empires de Chine et de Portugal ; elle ne fixe pas cependant la limite du diocèse de Macao qui dépend de Goa et qui comprend l'île de Heungshan, sans parler de Haï-nan, de la partie portugaise de Timor, et de la juridiction sur les Portugais à Singapoure et Malacca. Voici les ruines de notre église de St-Paul qui dominant toute la ville de Macao. Voici le Séminaire sur une autre colline. Nous doublons la pointe sud de la presqu'île, entrons dans le port, très bien abrité, mais malheureusement trop peu profond et en train de se combler. Le commerce des jonques chinoises y est fort actif, le commerce européen nul. La canonnière portugaise *Libéral* veille à l'ordre et donne l'heure au port. Trois Pères sont venus au devant de nous, avec chaises et rickshas. Bientôt nous sommes à St-Joseph, où l'hospitalité simple et aimable du bon P. Recteur et sa petite communauté nous met vite à l'aise. Nous serons bientôt tout à fait chez nous dans la « loyale » cité du Saint Nom de Dieu de Macao.

18 décembre 1899.

Dès le lendemain de notre arrivée, on nous mène faire notre visite à Mgr José Manuel de Carvalho, évêque de Macao. Extrêmement bienveillant pour nous, il est malheureusement fort mal portant. Son salon est orné des portraits de ses 14 prédécesseurs, dont le premier est le P. Melchior Carneiro, S. J. désigné par notre bienheureux Père lui-même comme coadjutor du P. Oviédo, patriarche d'Éthiopie, et mort évêque de Macao en 1584. Ce salon est organisé de manière à être rafraîchi par un courant d'air perpétuel, ce qui n'est pas sans me gêner un peu. Il faudra bien m'y habituer, car églises, sacristies, réfectoire, salle de récréation, corridors, chambre à coucher, tout jouit du même avantage. Macao n'est pas un sanatorium pour les laryngites : je m'en aperçois bientôt.

Nous visitons ensuite la cathédrale. On ne doit pas juger du style roman par Yang-king-pan : je ne voudrais pas juger non plus le style portugais par les édifices religieux de Macao. Les églises sont nombreuses : 4 paroisses dont une pour les Chinois, et en plus les chapelles, mais elles

ne sont pas très vastes. Les façades n'ont rien de monumental: pas de tour, ou des tours peu élevées, à cause des typhons, m'a-t-on dit. Du dehors, deux étages de fenêtres carrées avec persiennes vertes les feraient prendre pour de grandes maisons d'habitation. L'intérieur est presque entièrement dégagé : pas de nos vilains bancs, quatre ou cinq toutes petites chaises, par ci par là un crachoir : c'est tout le mobilier. Des femmes couvertes d'un grand voile noir prient accroupies n'importe où, en agitant peut-être un éventail, ou sont agenouillées à la table de communion de quelque autel latéral. Aux deux bouts de ces tables de communion, on dirait deux chaises à prêcher en miniature. Ce sont des confessionnaux. Le prêtre s'assied du côté de l'autel, le dos vers le peuple, ce qui peut lui épargner les distractions ; les pénitents s'agenouillent du côté de l'église, pleinement en vue de tout le monde ; les grilles sont des plaques de cuivre percées de trous qui désignent une croix ou autre sujet pieux. Le tout est juste assez haut pour cacher le prêtre assis.

Les retables sont décorés de colonnes, de tableaux, de chandeliers, parfois riches, parfois en bois doré, et aussi de statues. Celles-ci sont souvent par malheur enfermées dans des sortes de niches vitrées ; elles portent toujours la grande auréole dorée ou argentée en forme de rayons. L'œil ne se fait pas du premier coup à voir ainsi les saints coiffés de la moitié d'un ostensor : c'est pourtant le même symbolisme que le nimbe qui ne nous choque pas dans un bas-relief ou un tableau.

Dans plusieurs églises, la chapelle du Sacrement est séparée de la nef par une haute grille en bois doré et même fermée par un rideau rouge.

Autour d'une partie de l'édifice, au moins du chœur, règne un corridor extérieur ou un portique. Il protège contre la température du dehors et entretient le bienheureux courant d'air qui m'enrhume tous les matins à la messe et refroidit fort mes désirs pieux d'être assidu aux offices.

A ce propos, Mgr de Macao vient, pas plus tard qu'hier, de porter une décision relative à l'usage de se couvrir à l'église. Les prêtres, dans ces pays, disent la messe avec ou sans tsi-kin, à leur fantaisie, le servant est tantôt tête nue tantôt en mo-tse. Désormais, pour l'uniformité et l'édification, les Chinois clercs ou laïcs doivent être ou toujours couverts à l'église... ou toujours découverts. Quoi qu'il en soit de la disjonction, n'ayant qu'un tsi-kin pour deux, nous le laissons toujours dans son étui.

Fermons la parenthèse. L'église des Chinois, St-Lazare, passe pour la plus ancienne de Macao. Nouvellement remise à neuf, et peinte en couleur claire, comme la plupart des autres, elle a assez bonne mine. Elle est précédée d'une grande cour dallée, des deux côtés de laquelle sont alignées la cure et les écoles. Intérieur et extérieur, propre comme un sou neuf. L'unique prêtre séculier qui est curé compte 3000 paroissiens, vraiment bon chrétiens, paraît-il. Un bon nombre, sachant le portugais, fréquentent

les autres églises. J'en vois à San-José. Les femmes se couvrent la tête d'un mouchoir de couleur voyante et non du grand voile noir qui donne aux femmes de race macaïste l'air de religieuses.

Il se fait peu ou point de conversions. Un petit orphelin dernièrement baptisé au séminaire se prépare à la première communion. Quelle bonne figure ouverte et quel regard limpide ! C'est grand dommage que son cas soit si exceptionnel.

Outre les 4 paroisses, la cathédrale a un chapitre de 13 chanoines, et il y a encore d'autres prêtres. Les ordres religieux ont tous été expulsés, les couvents confisqués sont loués comme maisons particulières, les chapelles n'ont pas été profanées. Il y a bien depuis la guerre des Philippines, des Dominicains, des Franciscains et des Augustins espagnols : mais ce sont seulement des hôtes et ils ne font aucun ministère. Nos Pères, outre le séminaire, ont la charge de visiter les hôpitaux : c'est leur seule œuvre, et du reste ils ne suffiraient pas à plus. Enfin des religieuses hospitalières Canossiennes tiennent un orphelinat de la Ste-Enfance et un pensionnat.

Et toutes ces églises sont-elles fréquentées ? Remplies, non : on ne peut exiger qu'une population catholique assez peu nombreuse remplisse tant de chapelles ; mais fréquentées, oui. Le Portugais de Macao est resté catholique pratiquant, il reçoit les sacrements, salue le prêtre dans la rue, &c. Les enfants nous baisent la main.

L'équipage du *Libéral* va à la messe. Il paraît que les Portugais « du royaume », peu nombreux, pratiquent peu et les quelques Macaïstes qui ont fait leurs études en Europe, presque pas du tout. C'est donc ainsi partout ! Pauvre Europe !

J'ai nommé l'orphelinat de la Ste-Enfance. Il faut bien en dire un mot : c'est d'emblée la plus belle maison de Macao. Là vivent environ 400 personnes, 22 religieuses et novices, dont la vie et le régime m'ont paru fort sévères, des tertiaires, des anahs chinoises, des servantes, quelques vieilles, les orphelines Macaïstes, les orphelines chinoises. A ce monde il faut 50 piculs de riz par mois et les 5000 fr. par an de la Ste-Enfance ne vont pas loin. L'étage des Macaïstes est haut, sain, largement aéré, celui des Chinoises m'a paru bas, privé d'air et de lumière, mais très propre. Il est vrai qu'il est facile d'entretenir un dortoir où le sol est en ciment, où les lits consistent en une large planche peinte en vert, une couverture rouge pliée en deux et le petit oreiller de cuir. Mais ce qui est saisissant, c'est la visite de l'infirmierie. Il meurt là de 40 à 90 petits Chinois par mois, apportés mourants de tous les environs. Et que tout est petit et pauvre ; salles étroites où on baisse instinctivement la tête, où l'air se renouvelle à peine ! Voici un petit lit, ou plutôt une large planche. On soulève la couverture et je vois cinq petites têtes ; les cinq enfants sont couchés en travers, une maladie de la gorge les empêche de se nourrir. Cette autre a les pieds pourris. Toutes les maladies

du premier âge se sont donné rendez-vous dans ces quelques mètres carrés.

A 5 h. $\frac{1}{2}$ du soir, à la nuit tombante ou déjà tombée, à la lumière d'un ou deux quinquets, car l'huile coûte, la visite de ces quatre ou cinq salles basses, où on ne peut passer une porte sans se courber, où une chauve-souris voltige affolée, où agonisent en silence ces pauvres chétives créatures, à quelque chose qui serre violemment le cœur. Puis on pense que c'est une des grandes portes du ciel, une des plus largement ouvertes par la miséricorde divine qu'il y ait en Chine. On songe à ce qu'il faut d'abnégation et d'amour pour vivre là, et voir cela des jours, des semaines, des années, et rester gaie comme cette jeune sœur qui nous accompagne avec la vénérable supérieure. L'âme se dilate de reconnaissance et d'admiration et de désirs. Que ne puis-je, moi aussi, faire quelque chose pour faire fructifier le sang du Sacré-Cœur dans cet immense empire !

24 décembre.

Aujourd'hui, veille de Noël : la fête commence déjà. A midi, on nous sert je ne sais combien de desserts, dont les Pères nous demandent bien en vain les noms français. A 2 h. $\frac{1}{2}$ toute la communauté en birette et manteau se transporte chez Monseigneur. Temps couvert, fraîche mousson, force 8, cinq portes à deux battants grandes ouvertes, visite d'une demi-heure, mo-tse à la main. Il faut vous dire que le décret de l'autre jour a été interprété *viva voce* pour les prêtres. Le clergé chinois doit toujours être découvert à l'église. Nous n'osons nous couvrir devant Monseigneur. Bref la petite promenade que nous avons tentée ensuite a dû se terminer brusquement par un retour accéléré au risksha. Croiriez-vous que je ne puis découvrir le nom portugais de l'universel courant d'air ? Mon dictionnaire anglais-portugais n'a rien au mot *draught*.

Comme nous rentrons vers 4 h., les élèves, depuis le petit de 8 ans jusqu'au théologien de 3^e année, vont au dortoir se coucher. Bon sommeil. Lever un peu avant 7 h. Ils vont souper, prennent un peu de récréation et se rendent à la cathédrale à 9 h. Office en musique, qui durera jusqu'à minuit ; puis messe pontificale à laquelle les élèves seuls communieront. Monseigneur devant pontifier dans son église, a interdit les messes de minuit dans les paroisses, même les messes chantées. Quant à la communion, le séminaire et toutes les communautés ont le privilège de la recevoir à minuit, et on ne veut pas priver les enfants de leur privilège. Enfin à je ne sais quelle heure de la nuit, après la « messe du coq », car vous savez qu'à Noël le coq chante à minuit, au moins en Portugal — voir Shakespeare — retour au séminaire, réveillon et repos bien mérité. Voilà le programme que je vous transcris d'avance, n'osant aller nulle part : mais c'est un règlement que je n'aurais pas élaboré il y a deux ans.

Assez pour ce soir. Le souper est avancé : 7 h. $\frac{1}{2}$ au lieu de 8 h. ; et je n'ai pas fini mon bréviaire.

25 décembre.

Le temps est admirable, nébulosité zéro, chaleur douce et qui donne des envies de marcher, ciel transparent. Que les anges ont dû avoir du plaisir à chanter *Gloria* dans ce beau bleu ! A Macao, le ciel n'est pas seul à célébrer l'Enfant Jésus. Les cloches s'en donnent. Le séminaire seul a 2 grosses cloches et un carillon de 6 cloches : le tout entre parenthèse acquis après la suppression en 1796 et 1806. On expose dans les églises un bambino bien habillé de soie blanche et tout le peuple vient lui baiser les pieds après la messe *du coq* ; cette cérémonie est très pieuse. Il y a en outre la crèche : à San José, elle est placée fort haut, derrière le maître-autel dans une niche profonde ; la grotte est simulée par des paravents comme un décor de théâtre et fait bien illusion ; devant le ciel, de petits morceaux de mica suspendu à de longs fils font des jeux de lumière qui ébahissent le bon peuple : ce sont les étoiles. L'immense gloire en cuivre que l'Enfant Jésus a derrière lui, les limbes en papier doré de la Ste Vierge et de S. Joseph détruisent un peu le naturel de l'ensemble.

Au-dessous, l'autel a une décoration de grande valeur. Un splendide crucifix d'argent de dimensions énormes porte un beau Christ : le retable entier et les côtés de l'autel jusqu'aux gradins sont recouverts de lames d'argent et ornés de reliquaires d'argent et de grands chandeliers en argent massif. C'est riche et beau. Le reste de l'église par contre est pauvre et nu.

Il paraît du reste que Saint-Joseph, qui était jadis la maison de la Vice-province de Chine, a toujours été pauvre en comparaison de St-Paul, qui appartenait au Japon. Le vrai malheur pour nous, Chinois, c'est que sauf les murs, nous trouvons si peu de souvenirs des temps héroïques de la mission et que nous soyons réduits à les évoquer presque par l'imagination. C'est cependant dans cette même église qu'ils ont prié et célébré ; dans le réfectoire actuel des élèves, grande salle voûtée d'aspect sombre et monacal, ils ont reçu leurs status. Ici ils ont attendu leur heure d'entrer en Chine, ils ont étudié la langue, ils sont venus mourir exilés ou à bout de force.

Nous avons cependant quelques précieux restes de l'ancienne Compagnie. En premier lieu, dans une belle caisse en bois de teck, la plus grande partie des ossements de nos deux martyrs de Sou-tseu. On n'a pu me dire où sont les ossements qui manquent, ni où sont les corps des deux catéchistes leurs compagnons, ni lequel du P. Henriques ou du P. de Athemis était le plus grand, car les ossements de l'un des futurs bienheureux indiquent un homme de grande taille. Demandez au P. Rossi.

Le P. Henriques a fait son noviciat ici ; il y est revenu après avoir achevé ses études à Manille et avant d'être envoyé au Kian-nan. Le P. de Athemis

y a passé six mois en arrivant d'Europe. Macao est donc intéressé à la cause comme notre mission. Mais je regretterais les reliques de Philippe Wang et de Joseph Tang, qui seront les premiers saints chinois de Chine.

Deuxième souvenir. A Saint-Paul, on conservait soigneusement les reliques de beaucoup de nos martyrs du Japon, dont plusieurs ont été béatifiés depuis. Il paraît que le P. de Rhodes dans une lettre écrite de Macao parle des grands tiroirs où on les gardait dans un bel ordre. Quand l'église fut brûlée, on sauva ce précieux trésor, mais tout fut mêlé. Après plusieurs transferts ces saints restes se trouvent aujourd'hui dans la chapelle domestique dans deux grandes caisses assez vilaines. Malheureusement on ne peut pas distinguer ce qui vient des martyrs béatifiés, ni savoir de quels bienheureux on a des reliques.

Enfin et surtout, il y a à San-José la relique de S. François-Xavier. A la suppression de la Compagnie, l'évêque devint possesseur du fragment considérable d'un os du bras de S. François-Xavier qui appartenait à nos Pères. En 1865, un pieux donateur fit faire un magnifique reliquaire en argent. Un pied de vigne se divise en deux brins qui montent en s'entrelaçant, en entremêlant leurs premiers surjeons et après s'être séparés encadrent le reliquaire de feuilles, de grappes, de vrilles finement travaillées. Par derrière, des rayons forment comme une gloire ou une étoile à 8 branches. Le tout est surmonté d'une croix unie et a environ 70^{cm} de hauteur. L'os est une partie du bas de l'avant-bras et a 10^{cm} de long. Il y a quelques années, le prédécesseur de Mgr de Carvalho rendit la relique insigne à la Compagnie et elle fut placée sur le retable de la chapelle domestique où nous avons tous deux la consolation de dire la messe.

Macao n'est donc pas absolument sans traces de l'ancienne Compagnie, quoiqu'il en garde peu. S'il n'en reste pas plus, cela tient à la haine de Pombal qui s'acharnait à effacer jusqu'au souvenir de ses victimes, et aussi, il faut le dire, au très médiocre empressement que mirent ceux qui nous remplacèrent à sauver de l'oubli les choses de la Compagnie.

Je vous quitte. Ce n'est pas cependant pour aller au salut : il n'y en a nulle part en ville, et au séminaire les enfants ont congé jusqu'à 8 h. ce soir : ce sont leurs vacances de Noël. Elles sont courtes, comme vous voyez ; cependant les classes ne reprendront que le lendemain des Rois.

27 décembre.

Les enfants sont rentrés mais n'ont pas de classes : ils font de la musique presque à longueur de journée. Une grande partie des instruments vient de Vaugirard. Les Pères ont un peu plus de temps pour se promener avec nous. Leur compagnie n'empêche pas les rires des gamins au passage des Européens déguisés en Chinois : nous faisons l'effet d'une mascarade. Les promenades d'hier et d'aujourd'hui n'ayant rien autre de remarquable,

je reviens, si vous voulez bien, à St-Paul, que nous avons visité déjà plusieurs fois. C'était l'église et la résidence des PP. du Japon et du Tonkin. Que de martyrs ont passé là, que d'apôtres ! Arrivés au pied de la colline, deux beaux escaliers en granit avec rampe conduisaient, le plus petit, à droite, c.-à-d., à l'est, vers la résidence, le plus grand au nord vers l'église. Ce dernier par une soixantaine de degrés (66) aboutit à un vaste parvis également pavé en larges dalles de granit. Tout cela est en bon état, quoique l'herbe y pousse un peu. De l'église, il ne reste que la façade en granit, mais elle est presque intacte ; à peine quelques colonnes ont été écornées, ou noircies. Ce mur isolé et sans appui brave les typhons depuis plus de 60 ans. La résidence en effet était devenue une caserne, lorsque vers 1834 un incendie la détruisit de fond en comble. Il ne paraît pas qu'on ait même fait de fouilles dans les amas de briques.

La façade a trois étages, percés chacun de trois ouvertures, et ornés de pilastres, de colonnes, de statues de bronze. En bas, S. Ignace, S. Xavier, S. Borgia et S. Louis ; au-dessus de la grande porte, la sainte Vierge. Tous les plats sont couverts de bas-reliefs : un navire, un arbre, un dragon, un squelette, etc. C'est très fouillé, mais d'un style qui m'a l'air de ne pas trop s'accorder avec celui de l'ensemble. Une « déplorable végétation » commence à envahir les parties où peut s'amasser un peu d'humidité. C'est peut-être le commencement de la fin. Passons à l'intérieur de l'église. Il reste une partie des murs jusqu'à une hauteur de 4 à 5 mètres et plus. Ces murs, épais de près de 1^m50, sont monolithes, je veux dire faits de sable rouge comprimé sur place : les couches horizontales se voient très nettement par endroits. Il y avait un revêtement dont il reste des traces. D'autres murs sont bâtis de cette manière, dans la résidence voisine, dans certains des forts, etc. On se sert encore de ce même sable, mêlé d'une petite quantité de ciment, pour macadamiser des rues neuves et des promenades publiques. Ces rues résistent mal aux averses d'été, mais les murs de St-Paul et autres restes de la maçonnerie d'antan tiennent bon et tiendront encore longtemps. Une porte latérale qui subsiste et dont l'intrados est en pierres de taille, ferait croire que les portes et les fenêtres étaient revêtues de granit. Mais il n'est guère possible de se rendre compte de ce qu'était cette nef, aujourd'hui vide, encombrée de morceaux de briques et d'immondes infects. Dans un coin, émerge d'un tas de pots cassés l'arête vive d'une belle pierre de granit, c'est la pierre sépulcrale d'un officier du *Cassini*, presque une tombe de famille pour un jésuite du Kian-nan. Elle me rappelle tant de nos Pères qui ont été ensevelis là. Mgr Carneiro, le P. Valignani et tant d'autres. Des enfants en guenilles viennent nous contempler bouche bée, une grosse truie cherche sa pâture. L'emplacement de la résidence et des jardins, vaste dédale de terrasses, de blocs éboulés, qui s'échelonnent sur le flanc escarpé du coteau, est lui aussi en partie couvert

de misérables cahutes, et de tas de fumier. Le beau parvis sert à faire sécher au soleil des bâtonnets d'encens destinés aux idoles. Jusqu'à un vilain petit poussah qui s'est installé dans un creux de mur, juste en face de St-Xavier et devant lequel brûlent des bâtonnets ! Tout cela serre le cœur. La nuit qui approche, les derniers rayons du jour qui nous éclairent au travers des ouvertures béantes de la façade ajoutent à la tristesse des souvenirs. « *Et viderunt sanctificationem desertam et portas exustas et in atriis virgulta nata sicut in saltu.* »

Il ne serait peut-être pas impossible à la Compagnie de rentrer en possession de ce terrain si riche en glorieux souvenirs de famille : mais il faudrait bien de l'argent, pour rebâtir l'église et la maison ; et où le trouver ?

31 décembre.

Nous sommes revenus hier soir d'une belle excursion de trois jours que le R. P. Recteur nous a fait faire à Canton, sous l'aimable conduite de deux Pères de Macao. Que vous dire de la grande ville ? Prenez un Boedeker, un pays des pagodes, le premier récit d'un globe-trotter qui vous tombera sous la main, vous y aurez Canton plus complètement décrit que je ne puis faire en une lettre : bazar et riches boutiques, les rues et les fleuves, les pagodes et la cathédrale gothique. Il y manquera la bonne et simple hospitalité de Mgr Chausse et des Pères des Missions étrangères : vous en avez joui ailleurs ; nos aventures : nous n'en avons point eu ; et mes impressions personnelles, auxquelles je ne suis pas assez vain pour attacher la moindre valeur. Vous n'aurez donc ce soir que nos souhaits de bonne année...

5 janvier 1900.

Vous nous envoyez depuis le 1^{er} janvier un vent du nord assez piquant, qui fait grelotter nos Cantonnais. Nous revoyons le bonnet rabattu sur les oreilles et le geste familier du nez dans la manche. Pour nous deux, cela change peu de chose. L'année a donc commencé par le froid, elle a commencé aussi par le tapage. A minuit, c'est une explosion de pétards par toute la ville. Un peu comme le 22 pour le solstice d'hiver. Enfin la piété n'est pas oubliée. Le 31, grand *Te Deum* ici, puis à la cathédrale, mais pas de *Parce*. Le 1^{er}, après la messe, *Veni Creator* solennel. Néanmoins le 1^{er} janvier est une moins grande fête que Noël, moins de visites, pas de sortie pour les élèves.

Mardi, nous faisons une longue excursion en Chine, à pied, malgré les souliers chinois. Il s'agissait de visiter la maison d'un richard, Lau-Wing-Hong, ancien mandarin retiré à quelques lieues d'ici dans son village natal. Les routes sont belles et larges, en partie dallées ; aussi sont-elles incessamment parcourues par les rickshals, jusque loin dans l'intérieur. Le

Chinois, surtout la Chinoise aime tant se faire traîner ! Nous passons près d'un petit fort chinois ruiné. En 49, après l'assassinat du gouverneur Amaral, on ne savait trop ce qu'allait devenir Macao, entouré de troupes chinoises. Un brave Macaïste réunit 30 soldats, s'avança jusqu'à ce fort, à une bonne demi-lieue en pays ennemi, en délogea les célestes et assura la sécurité de son pays par ce beau fait d'armes. Quant à la maison et au jardin de M. Lau, je n'en essayerai pas la description : vous avez vu des maisons chinoises. Celle-ci est vraiment belle. Le maître de céans a mis son luxe à avoir des colonnes du plus beau granit, des boiseries en teck, etc. Peu de clinquant, peu de bizarreries de mauvais goût. Le prince Henri de Prusse est venu ici ; on attend le prince Waldenar de Danemark. Le P. Weck-backer photographie M. Lau dans la salle des ancêtres, ce qui nous vaut de déguster un thé superfin (8 dollars la livre), dans des tasses grandes comme un dé à coudre ou guère plus : il est vrai qu'on les remplit plusieurs fois.

Nous venons de manquer une belle excursion. Le R. P. Dom Sauton, O. S. B. (de l'ordre de S. Benoît), du monastère de Ligugé, et médecin, fait le tour du monde pour une étude sur la lèpre. Il s'est fait donner une mission officielle et va ainsi partout. Il est donc venu à Macao, est descendu à San José, et hier, accompagné du conseil français de Hon-kong et d'un médecin, il visitait les deux lazarets. Nous l'avons su trop tard pour nous faire inviter.

9 janvier.

Notre correspondance touche à sa fin, puisque la malle de demain est la dernière qui puisse vous apporter de nos nouvelles. Il faut donc me hâter si je ne veux pas revenir sans vous avoir dit un mot de ce cher San José qui nous héberge si charitablement depuis près d'un mois.

Il y a 9 ou 10 ans seulement que la Compagnie est rentrée à Macao. L'évêque, ancien élève d'un de nos Pères de Portugal, appela deux ou trois Pères pour son séminaire ; peu à peu il diminua le nombre des professeurs séculiers. Aujourd'hui, voilà 7 ans que le R. P. Gonzalves est recteur. Sauf quelques laïcs et un jeune prêtre chinois, ancien élève, qui enseigne la musique, tout le personnel est jésuite : sept Pères, trois scolastiques et trois frères ; petite mais très charitable communauté. Cependant nous ne sommes ici qu'à titre précaire, le séminaire épiscopal n'est pas confié officiellement à la Compagnie.

Il y a aussi à San José quelques hôtes ; en effet tout prêtre du diocèse qui passe à Macao doit descendre ici ou chez Monseigneur, sous peine de ne pouvoir célébrer. Ceci constitue une charge appréciable pour les finances de la maison. Dans ces conditions, la vie commune ressemble un peu à ce qu'elle fut dans nos collèges dispersés : lentement on revient à nos usages ;

ainsi depuis quelques semaines aucun séculier ne prend plus les repas avec nous, un séminariste vient faire la lecture à tous les repas, etc.

Le R. P. Recteur est aussi supérieur d'une partie de la mission de Timk qui est confiée à la Compagnie. Cette mission ne compte que deux membres : le P. Sebastian, vicaire-général de Monseigneur, et le P. Ferreira qui faisait l'an dernier son troisième an à Zi-ka-wei.

Mais revenons au séminaire. D'abord ne prenez pas le mot au sens français. San José résume ce qui serait chez nous grand séminaire, petit séminaire, collège secondaire classique, école de français, école primaire, et peut-être encore autre chose. On y voit tous les âges, depuis le diacre qui attend le jour du sacerdoce jusqu'au bébé de 8 ou 9 ans ; les pays les plus divers : Portugais du royaume, de Macao et de Goa, Chinois, Timoriens, pour plus de sûreté ajoutons, etc. Il y a les séminaristes proprement dits, tous ou pour la plupart boursiers : quelques-uns sont recrutés en Portugal ; s'ils arrivent au sacerdoce, et servent dans le diocèse un certain nombre d'années, ils ont ensuite une retraite du gouvernement et peuvent rentrer dans leur pays. Il y a quelques pensionnaires payants, par exemple les trois païens, admis par exception. Il y a les externes, entendez externes libres, et enfin une catégorie toute nouvelle pour moi, les « assistants » : ce sont des enfants qui viennent seulement en classe, qu'on n'interroge pas, dont on ne corrige pas les devoirs, auxquels enfin on ne demande que de ne pas gêner. Et pour toutes ces catégories, que de cours ! Théologie dogmatique et morale, trois ans ; philosophie scolastique, deux ans ; physique, chimie et histoire naturelle ; mathématiques ; rhétorique ; histoire et géographie ; littérature ; plus les cours de langues divisés chacun en 3 ou 4 ans : portugais, anglais, français, latin, cantonnais pour les Chinois, cantonnais pour les élèves étrangers ; plus les cours élémentaires. Comment peut-on s'en tirer avec un personnel si peu nombreux ? Car on s'en tire, et assez largement pour donner de son temps à ses hôtes avec une libéralité incomparable.

Pour les cours, les Pères s'en tirent en faisant chacun deux ou trois classes différentes ; ainsi le R. P. Recteur enseigne le dogme, le professeur de mathématique a en plus un cours de portugais et deux de français, etc. Les élèves de leur côté s'inscrivent à plusieurs cours dont les heures ne coïncident pas ; celui-ci par exemple sera inscrit au portugais, au français et au latin et ira « assister » à l'anglais. Vous voyez l'idée : organisation large et un peu de jeu dans la marche de la machine. — Et la discipline ? Il faut dire que j'ai peu regardé et pas du tout surveillé. Deux Pères seulement sont chargés de la discipline, et un des deux est en plus professeur. Or ils ne recourent pas ou presque pas aux Pères professeurs pour les aider : c'est la première chose qui m'a frappé, avec la fusion vraiment fraternelle que les Pères réussissent à obtenir entre des éléments si divers. Les enfants ont l'air très faciles, simples et en particulier très joyeux.

Il n'y a qu'une étude, chacun y a sa petite table et son tabouret sans appui. Si le Père, qui a des élèves à l'étude à peu près toute la journée, veut s'absenter, il peut se faire remplacer par un des grands théologiens. Il n'y a non plus qu'un réfectoire. Deux dortoirs, d'environ 40 lits chacun, lits durs, pas d'alcove, forte aération; un des deux est surveillé par un Frère. Pour le dire entre parenthèse, les Frères étant çà et là surveillants portent la soutane, comme les élèves du reste. Il y a bien deux cours de récréation, mais à peine séparées. Elles sont assez petites, mais ombragées de banyans dont deux d'une grosseur énorme; une des deux cours a en plus une vue admirable sur la ville, le port, Lappa, un grand jeu de boules et de petits jardinets qui m'ont rappelé Jersey et le célèbre « talus des anciens ». Dans ces cours, le « grand jeu » ne paraît pas connu et serait impossible ou peu s'en faut, si tant est qu'il y fût désirable. Les enfants jouent pourtant et s'amuse avec quasi rien et sans qu'on fasse presque aucun frais pour les aider. Chose curieuse, bien que les Chinois soient en minorité, c'est leur langue qui semble dominer, au moins chez les petits. C'est sans doute qu'ils sont en écrasante majorité hors du collège (60.000 peut-être contre 4.000), et que par suite tout enfant de Macao parle chinois. Au contraire, un Chinois apprendra l'anglais de préférence au portugais. Il en est de même des Macaïstes qui ont plus tôt fait d'apprendre une nouvelle langue que de se défaire des idiotismes de leur dialecte local. Le jour de mon arrivée, un élève du cours d'anglais me donnait un autre motif de sa préférence pour l'anglais. « Comment le portugais ne vous intéresse-t-il pas plus ? » lui demandais-je. — Il est moins « profitable », me répondit le grand garçon. — En tout cas, ce n'est pas la tour de Babel, malgré la variété des langues, car on s'entend fort bien pour jouer et rire en récréation. Je viens d'assister à une récréation des grands. Jeu de barres, quatre coins, balle au mur marchaient avec un entrain superbe, théologiens et Chinois s'en donnant à cœur joie, sans que le surveillant s'en mêlât le moins du monde.

Ce n'est pas que les Pères ne fassent parfois quelque chose pour amuser ces enfants dont bon nombre n'ont jamais de sortie. Le jour des Rois, sans parler de la sérénade qui est de tradition en Portugal (cuivres et grosse caisse sous les voûtes du sous-sol devant le réfectoire des Pères : vous jugez du tapage), donc outre la sérénade, il y eut une séance le soir pour clore les vacances de Noël. Monseigneur y était, des chanoines, voire des moines, des anciens élèves, etc. Deux petites pièces, très simples, furent jouées avec une vie, une aisance, une vérité étonnantes. Les petits paraissaient en nombre dans deux intermèdes : les bergers délibérant sur les cadeaux qu'ils feront à l'Enfant Jésus, et les bergers à la crèche. C'était à dilater le cœur de voir combien ce petit monde avait l'air heureux. Mais pendant la pièce, quand les voleurs se prennent à bras le corps et que le bon larron terrasse

Barabbas, et surtout dans la « farça », quand le cheval d'Alexandre figuré vous devinez comment, parade sur la scène, quelles explosions de joie ! C'est alors qu'il faisait bon regarder derrière moi cet auditoire d'enfants .. et devant moi les bons moines.

Au reste, hier, quand le P. Weckbacher les photographiait, la joie n'était guère moindre de le voir se couvrir la tête ou tirer l'obturateur.

Je pense que vous verrez ces photographies. Vous remarquerez sûrement le costume des élèves. A la maison, sauf s'il fait froid, les Chinois ne portent pas la robe : dans ce pays-ci cela passe pour assez habillé ; à la chapelle ou en ville, ils endossent la robe bleu ciel, car l'indigo règne en maître incontesté au Quang-tong, bien plus encore qu'à Chang-hai. Les autres internes portent à la maison une soutane gros bleu d'étoffe grossière : mais à la chapelle et pour sortir, ils la remplacent par une soutane noire sans ceinture avec un petit camail. Rien de drôle comme de rencontrer en promenade la division des petits. En tête marche le bataillon bleu des petits Célestes, suivent les bambins en soutane noire et vaste chapeau, par rang de taille et sérieux à faire rire. Mais ce sérieux n'empêche pas le babil d'aller son train.

Les jours de fête ou pour communier, les enfants mettent en plus le petit surplis portugais sans manches : c'est, si vous voulez, un camail blanc. Ainsi le jour des Rois, un théologien prêchait à la grand'messe en camail et avec son ruban bleu de congréganiste. Le reste des internes assistait au chœur, était encensé, recevait et donnait le baiser de paix avec une gravité de chanoines.

On les traite donc vraiment en séminaristes. Ils vont en rangs et en silence, les plus grands comme les plus jeunes, mais surveillés un peu de loin sans que le bon ordre en souffre. Les rapports avec les Pères paraissent animés d'une simplicité filiale, qui n'exclut pas le respect ni les baisemains. Enfin la piété est ce qu'on peut attendre de séminaristes. Vous avez vu par le programme de Noël que les longs offices ne les effraient pas. Le Père directeur spirituel n'a pas une sinécure, si on en juge par le nombre des communions. La Congrégation de N.-D. compte une trentaine de membres, la majorité des grands, celle de S. Louis pour les petits en a une quinzaine, et la milice du pape groupe 40 à 50 externes.

Puisse N.-S. faire entendre son appel à beaucoup de ces bons enfants, en particulier aux Chinois, dont les compatriotes ont tant besoin d'apôtres !

Le Dragon.

Relation du P. Bizeul.

UNE religieuse m'écrivait : « J'ai été toute fière et toute heureuse de votre titre de *mandarin*. » Je la remercie et la désillusionne. Le décret de la Cour qui règle les relations des missionnaires avec les

autorités tient compte de sa hiérarchie et de la nôtre ; il en résulte par analogie une certaine équation morale qui ne se résout point toutefois comme en algèbre en faisant passer les termes à droite ou à gauche par un simple changement de signe. Nous ne sommes donc pas du tout mandarins. Nous sommes reconnus, nous sommes devenus personnages officiels en quelque sorte, sans être assimilés à des fonctionnaires de notre pays ni de la Chine. La fonction publique que nous remplissons intéressant néanmoins les autorités des deux nations à cause des nombreux conflits dont elle est l'occasion, il était urgent que ne pouvant nous éviter, on nous reconnût. C'était, en théorie, enrayer, au moins partiellement, le mauvais vouloir de certains mandarins locaux et faciliter la voie des accommodements en les forçant à ne pas fermer systématiquement leur porte. La Chine, évidemment, n'a pas eu l'initiative de cette mesure ; elle était si incapable de l'avoir que la lui faire accepter fut jugé une victoire de notre ministre à Pékin. Victoire double, car en faisant reculer d'autant la vieille mauvaise volonté de la Cour, on écartait en passant messieurs les Anglais et on prenait le pas sur les mercenaires de la Réforme.

Ces hérétiques poussèrent des cris de paon, les uns disant : « C'est indigne, » les autres : « ils sont trop verts et bons pour des goujats. »

Hier, ils chantaient victoire à leur tour, car ils ont obtenu le même privilège. La grappe est mûre ; je ne sais si la cueillette sera facile. Car leur hiérarchie n'est pas plus claire que leur *Credo*. Trente-six sectes sans cohésion ne sont pas pour simplifier la méthode. Encore faut-il connaître leurs prétentions, celle surtout de soutenir les prétentions des Chinois intrigants roublards, filoux, exploiters éhontés qui se mettent à leur service. C'est la plus vaste bouteille à encre de l'univers. Heureusement que déjà les *grands-hommes* des tribunaux savent nous distinguer. Ceci ne veut pas dire qu'ils nous aiment. Nous ne pouvons être aimés, puisque Notre-Seigneur nous a promis la haine ; mais nous pouvons être relativement estimés.

Jugez un peu. Le Père Mignan m'écrit qu'on vient le chercher pour aller à 100 li mettre la paix entre un sous-préfet et ses notables ! Les deux parties sont convenues de le prendre pour arbitre. N'est-ce pas inouï ! car il ne s'agit de religion non plus que des Léonides.

Je dirai même que c'est d'autant plus drôle que cette ambassade lui arrive non pas 6 mois, mais deux jours après une affaire très grave où le P. de Barrau et lui ont été bien près de passer à tabac.

Je vais vous narrer cette belle histoire pour montrer que le décret impérial cité plus haut ressemble surtout à la *muleta* du *matador*, qui met le taureau au paroxysme de la fureur ; mais le mandarin n'a point d'épée, et le taureau chinois fonce dessus ne voyant que le petit drapeau rouge ; il culbute le grand homme, inconscient comme la bête.

La cour a donc volontairement ou involontairement donné une preuve

de bonne volonté ; mais commander quand on n'est pas maître peut tout au plus fournir pour une comédie des scènes désopilantes ; ou parfois, pour un drame, des situations lugubres.

Nous allons voir le sous-préfet de Ou-yuen avec le décret impérial en face des vieux bœufs du céleste Empire. Ils tiraient tranquillement la charrue de Confucius, quelques brins de paille entre les dents, l'œil morne et la queue grêle. Le matador apparaît avec sa muleta ; adieu la charrue et les sillons. La queue devient un fouet dont ils se battent les flancs, leur œil devient féroce, ils veulent manger du diable d'occident ; heureusement que ce n'était pas de la paille.

Que fit le fonctionnaire ? Il mit sa muleta dans sa poche et galopa avec son troupeau.

Quand parut donc le décret, les lettrés du pays composèrent un contre-décret ayant la même forme, les mêmes divisions que l'autre ; on en fit des copies innombrables et, comme de la muscade, on en mit partout.

1. La doctrine de l'empereur Chen-tsou est conforme à celle des Lettrés. On ne reconnaît que le culte des Ancêtres, pas autre chose ; tout le reste n'est qu'erreur, il faut le proscrire par tous les moyens possibles.

2. Il est défendu sous les peines les plus graves de recevoir ceux qui propagent la fausse doctrine.

3. Ceux qui l'embrasseront seront chassés de leurs familles ; toute relation avec eux est criminelle ; on peut les tuer.

4. Ceux qui vendront ou aideront à vendre maison, terrains, aux propagateurs seront excommuniés.

5. Cet édit devra être renouvelé et affiché partout et publié chaque année.

Ce placard était assez obscur, et on avait adroitement évité de mettre le nom d'étrangers ou de catholiques ; il ne fit donc pas d'impression à première lecture : Mais les lettrés surent le commenter.

Un catéchumène eut sur ces entrefaites une petite altercation avec le mandarin. Immédiatement il fut coffré, mis aux fers.

Le P. de Barrau envoya un catéchiste aux informations et se plaignit des placards.

On lui fit répondre que ce n'était pas pour lui mais pour un Russe, marchand de thé, chassé de la ville ; que le Père pouvait dormir tranquille.

Il dormait tranquillement selon son habitude. Mais pourrait-il bâtir tranquillement ?

Sur le flanc d'une colline voisine, il avait choisi depuis longtemps l'emplacement du cimetière des chrétiens : seulement, comme il se proposait de l'embellir, d'y planter des arbres, d'orner les tombes, il fallait un gardien.

Tcheng-ki-tong prend des airs absolument navrés pour gémir sur notre peu de zèle à honorer nos sépultures. Un galeux aurait meilleure grâce à rire de ceux qui n'ont pas sa maladie.

En Chine, partout les tumulus sont abandonnés ; si deux fois l'an les parents viennent brûler du papier sur quelques tombes, tout le reste du temps les bœufs y paissent et les cochons y cherchent des truffes.

Notre P. de Barrau voulant avoir son petit Père Lachaise, une maison était nécessaire au gardien.

Il ne fit ni une ni deux ; il creuse les fondations et prépare les matériaux.

Voilà nos Chinois voisins en émoi.

— Tu ne sais pas, dit Poirier, le diable creuse la montagne !

— Pas possible.

— Viens voir ! J'ai déjà averti le notable. Tu comprends que le pays est perdu, car il va casser les reins du dragon.

— En effet ; c'est là qu'il demeure.

Les notables se réunirent. Tout le monde fut unanimement du même avis. Le dragon a le nez au sud, la queue au nord par conséquent, les pattes à l'est et à l'ouest et comme il est tout à fait large, il occupe tout l'emplacement et pas mal autour.

Une rumeur sourde se faisait moralement entendre, dirais-je avec un peu d'audace ; on avait l'air si préoccupé, si agité, si troublé, que le P. de Barrau auquel les gens de la maison rapportaient tous les cancans et tous les mécontentements réels qu'ils apprenaient fit prévenir le sous-préfet qu'on voulait l'empêcher de bâtir.

Celui-ci envoya à sa place un fonctionnaire minime pour traiter l'affaire. Le pauvre diable tombait bien !

Le P. Mignan arriva, et ce mandarinet le voyant passer le suivit.

Arrivés à la résidence on causa.

Le discours du Chinois se résume en ces deux mots : « Lâchez tout. »

C'était en effet une solution.

Celui du P. de Barrau, en ces quatre mots : « Je ne lâche rien. »

Ils est difficile d'être moins du même avis.

Le P. Mignan qui arrivait ne voulut pas trancher sans étudier la question. Il demanda une quinzaine de jours d'armistice.

Mais les têtes étaient archimontées, il fallait ou tout lâcher, ou lâcher plus ou moins, ou batailler pour ne rien lâcher du tout, il fallait absolument renoncer à une suspension d'armes.

— Père, profitons de la présence de ce bonhomme pour monter la charpente.

Ainsi parla le P. de Barrau.

— Vous n'y allez pas de main morte, lui répondit son ministre. Enfin, on peut essayer, nous sommes dans notre droit, et la chose n'est pas si grave qu'on soit imprudent en profitant de ce mandarinet pour maintenir les furieux.

Le soir, ayant appris le projet, celui-ci filait les jambes à son cou et oncques on ne le revit.

Il avait eu trois peurs, toutes les trois également épouvantables, peur du dragon silencieux, peur d'un peuple bruyant, peur de deux Européens calmes et décidés. Il chercha son salut dans la fuite.

Le P. Mignan écrivit alors au sous-préfet qui lui répondit aussitôt par les plus consolantes promesses.

Le domestique avait pu voir de ses yeux quatre placards affichés aux quatre colonnes du portique qui donne à l'entrée du tribunal un air majestueux.

En ville on en voyait partout.

Le pauvre mandarin bien ou mal disposé, peu importe, était coulé comme le plus mazette des pions de l'*Alma Mater*.

Si Horace ne pouvait rien contre trois Curiaces, que pouvait ce Jaune plantureux mais peureux, astucieux mais non audacieux contre le ban et l'arrière-ban des lettrés maîtres de la populace ?

Il avait besoin d'une promotion physique. On recourut au Préfet pour la lui communiquer.

Le pays est tout à fait pittoresque ; les montagnes se succèdent et donnent aux routes qui les tournent ou les coupent des charmes inconnus des gens de la plaine. Point de chemin de fer, point de télégraphe, point de vélocipèdes ni d'automobiles. Il faut faire 300 li pour aller à Hœi-tcheou-fou, c'est un trajet de 45 lieues tout simplement ou de 90 lieues si l'on prend un billet d'aller et retour.

Un exprès mandarinal répondit aussitôt et donnait au subordonné une première promotion, au mandarin militaire une seconde promotion. Seront-elles absolument victorieuses ?

Le sous-préfet essaya de communiquer son électricité morale par influence. Il réunit les notables intéressés à la paix et leur dit à peu près : Messieurs, le Préfet veut qu'on agisse, agissons. Mais il ne dit pas comment agir, vu les circonstances.

Comment faire avec ces trois obstacles qui se dressent devant nous ?

Comment accorder les intérêts des Diables, ceux du Dragon et la volonté du peuple ?

Un mandarinet, celui qui avait par une habileté surprenante fait l'autre jour machine en arrière, se leva et dit :

— Voici : Envoyons quelques satellites et écrivons au préfet que tout est fini.

Tout le monde reconnut que pour condenser en si peu de paroles un plan de résolution aussi profond et d'une pareille portée, il fallait un génie peu ordinaire.

Pendant ce temps-là, l'émeute faisait boule de neige. Quinze villages circonvoisins s'étaient unis comme les dix doigts de la main. Une partie des matériaux avaient été jetés à l'eau, et les chrétiens étaient mis en qua-

rantaine. Défense de vendre quoi que ce soit à ces Étrangers et à leurs adeptes.

C'est alors que le P. de Barrau partit pour la préfecture.

Voici ce que le P. Bureau m'écrivait : Il est arrivé après minuit, il avait fait 200 li dans la journée, soit 30 lieues. Il était parti avant minuit ; à l'aurore son piéton l'abandonne, le soir les deux mules refusent le service, il se jette dans une chaise de Hieou-ning, ici (Hoei-tcheou-fou).

L'autre jour il s'en retournait à marches forcées. Un courrier lui est remis. Il rebrousse chemin et passe de nouveau toutes les collines ; l'une d'elles compte plus de 3.000 pas de marche. Vous voyez que le Père a encore de solides jarrets.

Il est parti samedi et voulait fournir ses 270 li (40 lieues) en 2 jours.

Le P. de Barrau était chargé par le P. ministre de réclamer des soldats.

Tong-men où il réside étant sur la frontière du Ngan-hoei et du Kiang-si et à 100 li de la sous-préfecture avait autrefois un poste de 24 soldats, car ces petites villes sont continuellement assaillies de bandits qui font la navette. Poursuivis par les autorités d'une province ils sautent dans l'autre et sont en sûreté comme Zola en Suisse. Actuellement les 24 invincibles sont au nombre de 2.

Le capitaine de la sous-préfecture devrait en avoir 100 d'après les règlements. Il est payé pour 25, il en a 20.

Quand on passe des revues, on tire des caisses de vieux habits, et il y a toujours autant de lazaroni qu'on veut prêts à les endosser pour la circonstance. Les manœuvres sont simples mais toujours brillantes. Elles sont tellement conformes à la nature, différant en cela de la politesse chinoise, qu'il suffit d'être homme et habillé en soldat pour paraître militaire dans toute la force du terme.

Aussi quand les brigandages sont finis, on les voit arriver crânes, terribles, vengeurs. Il faut voir comme ils poursuivent. Ils ne gagnent pas la victoire, mais comme ils savent en profiter ! Ils ne chassent pas, ils galopent ; c'est une spécialité. Avoir des troupes fraîches pour l'heure de la déroute semble un des points les plus étudiés de la tactique chinoise. On néglige trop cet aperçu dans nos États-majors. Si le soir de Capoue Annibal avait eu 20.000 réguliers célestes !

Le gouverneur du Ngan-hoei réside à Ngan-king, éloigné de 130 ou 140 lieues. Là se trouve un magistrat chargé des affaires européennes, et on s'adresse à lui par l'entremise du ministre qui est le P. Lémour. Le P. Mignan ne négligea pas de lui demander son concours, et l'excellent Père, solidement établi sur une réputation vigoureusement conquise, peut parler ferme. Il bondit chez le magistrat qui aussitôt expédia les ordres les plus sévères.

Le pauvre sous-préfet recevait des douches de toute la hiérarchie supérieure, et le jet était de plus en plus raide. Il fallait s'exécuter.

Il arriva donc escorté de ses collègues et du capitaine aux 20 soldats dont la moitié n'étaient que des blancs becs loués pour la circonstance et remplissant à peine les habits de la revue. Ils se partageaient en tout quatre fusils et quels fusils !

Les troubles duraient depuis un mois.

Les principaux accusés furent prévenus aussitôt qu'ils n'avaient qu'à prendre la tangente ou à venir s'entendre avec l'autorité pour mettre l'Européen dans le sac.

Dès la première visite, on jura que huit des plus mutins désignés avaient été pris. Vieux jeu.

— Merci, vieux frère, nous n'attendions pas moins de votre zèle.

Tu coupes, je recoupe.

— Vous ignorez, sans doute, dit le sous-préfet, qu'il faut prévenir le mandarin quand on achète.

— Vous ignorez, sans doute, qu'il n'est point du tout nécessaire de le prévenir. Lisez.

Lisons ce papier fatal.

Le P. Mignan servit au bonhomme le texte de la convention Berthemey. C'était une proclamation d'un de ses prédécesseurs.

— Tiens, tiens, tiens ! Dire que j'ignorais cela !

— Comme je suis heureux de vous l'apprendre !

— Je vais immédiatement le faire copier.

— Je suis désolé de vous donner tant de peine.

— Je crois que vous devez faire enregistrer vos titres d'achat.

— Oui, si je veux ; mais cette close n'appartient qu'au traité américain.

— En effet.

— Nous ne sommes pas Américains...

— Vous n'êtes pas Américains, c'est juste.

Troisième objection.

— Vous savez comme moi, vieux frère, dit le roublard, que dans certains cas, les *dragons*, les *fong-choei* sont une vraie difficulté. Les autorités doivent en tenir compte.

— Elles auraient dû en tenir compte dans les traités... c'est ce qu'elles n'ont pas fait ; il n'en est pas question ; ce n'est ni à vous ni à moi de les remanier.

Les propriétés ont des titres, les dragons n'en ont pas. Pour faire commerce de dragons il faudrait mettre la main dessus.

— De fait les dragons n'ont pas de titre.

— Nous sommes parfaitement du même avis...

— En effet, il est facile de s'entendre entre gens intelligents.

— Eh bien, c'est assez pour aujourd'hui ; je reviendrai demain. L'affaire sera traitée selon le droit et la justice.

— Bonjour.

— Bonjour.

Ces mandarins chinois sont des phénomènes. Ils défient l'analyse. Faites toutes les drogues que vous voudrez pour guérir toutes les maladies, vous êtes forcé d'y mettre un nombre limité de substances et la science qui a des yeux d'Argus finira par les trouver ou approximativement.

Plantes, animaux, corps, substances, astres, tout finit par livrer les secrets.

Pour le mandarin il faudra attendre le jugement dernier.

Au demeurant, il n'est pas nécessaire de les comprendre pour les rouler. Tout le monde n'est pas Pasteur pour entreprendre une lutte technique contre les microbes.

Le lendemain les fonctionnaires revinrent, mais une foule désordonnée, hurlante, aveugle, ivre les accompagne et se précipite pour envahir la résidence.

— Fermez les portes, fermez donc les portes !

Arrêtez donc le mascaret !

La poussée est irrésistible, et le corridor qui conduit à l'église est plein comme un œuf. Mais les Grands Hommes se fâchent et repoussent la canaille qui se retire en brisant les carreaux et en donnant des coups de pieds dans les portes comme les chevaux qui ruent.

Dans la cour quelques énergumènes font du dégât. Le capitaine monte sur ses grands chevaux, le sous-préfet prend la parole et son éloquence obtient le calme.

Le lendemain ils vont visiter le cimetière.

Une foule énorme les suit.

Après avoir bien examiné les lieux, le sous-préfet dit à haute voix :

— Voyez bien ; le dragon n'est pas à cet endroit. Regardez à l'ouest, ne distinguez-vous pas ce pli de terrain ? C'est là qu'il est et pas ailleurs. Il n'y a donc pas lieu de faire tant d'obstacle à la construction projetée. Rompez.

Une clameur lui répond ; des cris, des malédictions, des menaces !

— Les étrangers te payent pour mentir et nous tromper. Tu n'es qu'un mazette, un ramolli, un bon à rien, une vieille femme comme ta mère, etc.

Un émeutier arrache le sabre inerte d'un jeune soldat qui se laisse désarmer.

Le mandarin le regarde avec des yeux épouvantables ; il se laisse dompter par ce regard comme une bête fauve et s'éclipse.

Un grand discours vient encore à propos calmer l'orage.

Mais furieux que le *Père et mère* ait dit que le dragon n'était pas sous le cimetière, les grévistes se remuent, se concertent et projettent un coup décisif.

Le lendemain à 9 h. tamtam en tête, une troupe de quelques vieilles mégères hurlantes et beuglantes s'avance ; elle a décidé un pillage en règle.

Les autorités ne perdent pas la carte.

Elles sortent de leur auberge et arrêtent le flot. Un grand discours plus véhément, plus long que tous les autres obtient encore une fois une éclatante victoire.

Quatrième séance et discussion en vue d'un arrangement.

— Voyons, vieux frère, si vous faisiez un échange ?

— Oui, mais nous sera-t-il avantageux ?

— Je vais m'entendre avec les propriétaires,

Cinquième séance.

— On vous offre à acheter 2 arpents de terre à riz à côté de la montagne, mais vous vendrez la moitié du cimetière avec les tombeaux.

— Vous plaisantez, vieil ami. J'accepte d'acheter 2 arpents au prix du pays ; mais je garde mon cimetière qui est à moi comme Pékin est au roi.

Le sous-préfet force les gens à accepter ces conditions fort modérées. On écrit le titre de vente. Mais une opposition formidable se manigance. On veut tuer le notable qui a écrit la pièce ; on le fait prisonnier.

Sixième séance.

— Que faire, vieux frère ?

— Que faire ?

Il fallait en finir à tout prix, dût-on terminer la sinistre comédie par un dénouement au sirop d'argent.

Ce fut le Chinois qui fit la potion.

— Je vous donne 70 piastres pour acheter vous-même un terrain à votre choix et sans dragon, pour y bâtir ; j'ajoute 30 piastres pour les dégâts, soit 100 piastres.

— J'accepte pour vous montrer que nous sommes des hommes pacifiques, dit le Père.

Quand le fonctionnaire harassé de tant d'émotions et de 7 jours d'auberge annonça les conditions au peuple palpitant, ce fut une immense acclamation dont les échos d'alentour retentirent par trois fois et qui fit tressaillir le dragon, car il se tourna sur le côté gauche.

Tout le monde se pâmait d'aise, et je me demande à qui il faut donner la victoire, à qui il faut donner la défaite.

Il reste encore à poursuivre les lettrés qui ont affiché des placards en ville.

Moralité. Cette longue histoire, cher lecteur, vous montre que cette Chine séculaire souvent dépeinte sous les traits d'une momie n'est rien moins que cette poussière impalpable qui dort dans les catacombes. Cette poussière, dont chaque grain est vivant, dessine dans son ensemble une

forme inerte ; je l'accorde. Mais ce que vous ne voyez pas, c'est la force qui, comme l'électricité, court à travers ces molécules semblables aux anneaux d'une chaîne et les resserre et les unit et les rend inséparables.

« Sous le nom de liberté, dit Bossuet, les Romains se figuraient avec les Grecs, un État où personne ne fût sujet que de la loi et où la loi fût plus puissante que les hommes. »

Dites *coutume* au lieu de *loi* et vous avez la caractéristique ou l'explication résumée de la force sociale qui est le mouvement perpétuel de cette machine séculaire. On a inventé le mot *particularisme* pour les Anglo-saxons ; les Chinois n'ont pas le mot, ils ont la chose.

S. BIZEUL, S. J.

Mariages chrétiens en Chine.

Lettre du P. J. Dannié à un Père de la mission.

C'ÉTAIT il y a 10 jours. Un excellent Père, d'un accent où le reproche frôlait l'étonnement, me demandait : « Est-il vrai que, pendant les 4 ans passés à Mao-kia, vous ayez fait tous les mariages chrétiens, *januis clausis* ?... Mais, cher Père, il faut que le public soit admis... votre successeur aura de la peine à réagir... dans ces cas, il faut de la solennité... que les portes soient ouvertes à deux battants... Rappelez-vous donc la Bretagne... »

Et au seul nom de ma douce et catholique Armorique, l'imagination repasse les mers : me voilà d'esprit et de cœur regardant passer une noce bretonne au village natal.

Les cloches sonnent à toute volée : l'autel ruisselle de fleurs, étincelle de lumières. Le Recteur a pris sa plus belle étole, son camail surtout, s'il a la gloire d'être chanoine... honoraire. En tête, le roi du jour bras dessus bras dessous avec la reine de son choix. Parents et amis suivent deux par deux : Marie-Yvonne au bras de Guénolé, Anne-Marie au bras de Tugdual, et ainsi de suite. Le biniou, par ses gais accords, fait que l'on vole, que l'on danse, plutôt qu'on ne marche vers l'église. Quel épanouissement sur tous les visages ! Quels beaux atours ! Les enfants sortent de l'école, les ménagères de leurs ménages et jusqu'aux plus vieux laboureurs de leurs champs pour voir passer la joyeuse compagnie. « Un petit sou et que Dieu vous rende heureuse ! » répètent les cent voix des pauvres et pauvresses et les sous tombent par centaines dans la main du pauvre.

Lune de miel ! pur rayon de bonheur chrétien, que de fois, enfant, n'ai-je pas vu mes pauvres et simples compatriotes en jouir ! Lune de miel qui brillez encore là-bas, au pays de St-Yves, eh ! quand donc reluirez-vous aussi pour nos chers chrétiens de Chine ? Je voudrais leur montrer cet

astre nouveau : oh oui ! je voudrais faire comme en Bretagne. Mais voici la triste réalité. Bon Père A... vous qui êtes Breton, et un savant Breton, vous verrez que votre humble compatriote, chaque fois qu'il s'est agi de mariages, a fait, non ce qu'il voulait : j'avais un autre idéal... mais ce qu'il pouvait.

Pendant mon séjour de 4 ans à Mao-kia, rien que 6 mariages chrétiens ! Les autres, hélas ! c'étaient des chrétiens qui se mariaient à des païennes en vertu de fiançailles contractées dès le bas-âge. Par conséquent, pas question de solennité à l'église. Le gars se confesse, communie, puis retourne chez lui : il y trouve sa future qu'il n'avait jamais encore vue (1) : bienheureux quand elle n'est ni sottie, ni manchotte, ni borgne, ni aveugle. Fût-elle très laide, par ailleurs : n'importe : « C'est une bonne ménagère et non une beauté qu'il nous faut, » dit le père à son fils. On fait la révérence à quelque sainte image, on festoie, et tout est dit.

Mais s'agit-il de deux fiancés lesquels, étant déjà chrétiens, doivent venir à l'église recevoir la bénédiction nuptiale, quelles complications, grand Dieu, dans ces pays où l'on n'est chrétien que depuis hier ! C'est encore dix fois plus drôle qu'à Chang-hai, où cependant, à mon arrivée d'Europe, certaines messes de mariage me parurent très singulières. Je n'exagère rien en disant que ces pauvres fiancés chrétiens, amenés par force ou par intérêt au pied des autels, ne seraient ni plus tristes, ni plus honteux s'ils étaient pris en flagrant délit de quelque crime abominable. O pudeur ! ô pharisaïsme chinois ! Ce ne sont pourtant pas toutes ces simagrées qui me feront croire à la vertu de l'homme, ni surtout de la femme de ce Céleste Empire.

Puisque je n'ai fait en tout que 6 mariages chrétiens, je ne serai pas trop long, je crois, en faisant l'historique de chacun. 6 fois à la noce, et quelles noces ! Écoutez : je vous y convie... je vous invite à 6 noces.

Premier mariage. — Six cierges à l'autel. 2 prie-Dieu drapés de rouge : ornement de 1^e classe : élèves des écoles présents, au moins 100 personnes. C'est mon jeune élève Mao, *Rubis étincelant*, bon et gentil garçon, qui se marie. Plus de 10 fois, il avait répété après moi que toutes ces simagrées étaient fausses et ridicules. Arrive son tour de prononcer le fameux Oui ou Non. — « *Rubis étincelant*, Joseph, veux-tu, ne veux-tu pas ? » — 1, 2, 3 minutes, pas de réponse ! — Mains crispées, dents serrées, *Rubis étincelant* passe tour à tour de rose blanche à rose rouge, de bluet bleu au jaune de ses ancêtres. — « *Rubis étincelant*, qu'es-tu venu faire ici avec cette personne sinon pour te marier ? Comment après 10 ans d'école tu en es encore là ? — Es-tu ridicule... *Rubis étincelant*, mon cher Joseph, encore une fois veux-tu ? ne veux-tu pas ? — Les cataractes s'ouvrent ; le catéchiste, lui tirant la queue : « Vas-tu dire oui au Père ?

1. Les mariages en Chine sont réglés par les familles et négociés par des intermédiaires. Fort souvent les époux se voient pour la première fois le jour de leurs noces.

sinon je te donnerai 100 coups dans les mains et te renverrai de l'école... »
 « Yao...yao, oui, oui, » répond enfin le nigaud, la bouche, le nez et les yeux humides. Madame, — pour celle-là je m'y attendais, — Madame se croit encore obligée à plus de façons. Je vous assure, mon Révérend Père, qu'il me fallut au moins un bon quart-d'heure pour arracher le sacramental *Oui* à ces deux bons enfants, bien instruits, bien stylés la veille, et qui auraient été au désespoir, si l'on avait pris leur silence pour un refus. — Au bout d'un an, *Rubis étincelant* eut un petit garçon presque aussitôt mort que né et baptisé. « C'est le bon Dieu qui te punit de ton manque de simplicité, le jour de ton mariage. — Père, c'est peut-être vrai. »

Deuxième mariage, mariage du Mao Ça-ira.

Même décor. Seulement, cette fois, c'est le P. Besnard qui pontifie et les portes sont fermées, et pour cause. Le prêtre à l'autel attend les victimes. Près d'une heure s'écoule. Malgré sa légendaire patience, l'officiant commence à demander ce qu'il y a. — « Ce qu'il y a, Père, c'est que Ça-ira veut se noyer et sa future se pendre ! Plutôt la mort que de venir à l'église ! Père, ces gens n'entendent pas raison : laissez-les donc se marier chez eux comme ils voudront... » Le Père n'est pas de cet avis. Il consent tout au plus à exclure le public, et ce n'est qu'alors, et encore littéralement, pieds et poings liés qu'on peut amener Monsieur et Madame Ça-ira à l'église. Là, n'ayant comme témoins que Dieu, les bons anges, le Père et son servant plus une vieille tantine du village, Ça-ira accepte sa future, et vice-versa. « Mais quelle suée ! s'écrie toujours le P. Besnard à ce souvenir. Ils allaient vraiment en venir aux dernières extrémités si je n'avais consenti à réduire le public et la cérémonie à leur dernière expression ; les malheureux auraient trouvé des gens assez sots pour les louer et nous maudire ! » Que faire dans ces cas ? Il y a 3 ans depuis ce fait burlesque, Ça-ira n'a pas encore d'enfant. — Punition du Ciel bien grave pour un Chinois.

Troisième Mariage : mariage du Mao Noir-d'ébène.

Même décor. Comme l'on est au printemps, les fleurs de mai mêlent leurs grâces et leurs parfums aux vieux bouquets artificiels des longs jours d'hiver. Que n'aurais-je pas fait pour Noir-d'ébène, mon bon ami qui, pour le reste, se moque bien du qu'en dira-t-on ? Le grand jour est arrivé. Noir-d'ébène a devancé l'aurore à ma porte. Sa future, blottie dans le palanquin hermétiquement fermé, l'y a précédé. Tous deux n'ont qu'un vœu : c'est que avant que personne ne soit levé ni dans le village, ni dans la résidence, le Père fasse leur petite affaire. Pour cela, non. En bon curé qui veut laisser de bonnes traditions, je fais venir les élèves des écoles. L'éveil donné, que de monde, que de monde ! doit maronner pauvre Noir-d'ébène : le Père m'a joué. — Résigné, Noir-d'ébène qui n'en peut mais, s'exécute. — A toutes mes conditions : oui, — oui, — répond Noir-d'ébène. — Mais, ce qu'il fallut de bonnes ou de dures paroles, de cajoleries, de railleries, de

coups de pouce, de coups de poing, pour desserrer les dents à sa petite compagne et lui faire enfin dire le oui qui était au fond de son cœur, vraiment je ne saurais l'exprimer.

La pauvre femme était si hors d'elle-même que je ne pus lui donner la communion. A l'issue de la cérémonie, par pitié tout de même, je fis évacuer l'église et amener la chaise rouge à la grande porte. La nouvelle mariée s'y jette plus morte que vivante. Et dire que c'est le modèle des chrétiennes comme Noir-d'ébène le modèle des chrétiens !

La petite fille unique de Noir-d'ébène a été enlevée par le croup. « C'est que le bon Dieu n'était pas content le jour de ton mariage. Convertis-toi bien et tu auras un petit garçon à la place. » Ils méritent bien ce petit bonheur, ce cher Noir-d'ébène et sa petite femme qui, je crois, n'auront jamais causé d'ennui au Père qu'un jour... le jour de leur mariage.

Quatrième mariage. — Toujours le même décor pour vous prouver que je tenais à faire les choses grandement, pour celles de mes ouailles qui s'engageaient dans les liens de l'hyménée.

C'est encore un Mao. — *Perle-du-Printemps* de son beau nom — *Vieil-Ane* de son sobriquet, bien juste et bien mérité. Cette fois je prévoyais plus de difficulté que jamais. J'avais promis un couteau à *Perle-du-printemps* s'il était bien raisonnable, et par amour du couteau, *Perle-du-printemps* me l'avait promis. — Donc, *Perle-du-printemps*, de ton vrai nom Jacques Mao, veux-tu? ne veux-tu pas d'une telle ici présente, pour ta légitime épouse? — Dix fois au moins, je renouvelle la même interrogation. — *Zut!!!*: C'est la traduction très polie de la réponse qu'il me fait à la fin des fins, et voilà *Vieil-Ane* qui file de l'église et va se cacher, devinez-où? à l'écurie où il y a bon râtelier? — Non, mieux que ça... au fin fond des cabinets. — Je devais dire la Messe de Mariage: je dis la Messe des Morts. Cependant, le père de *Vieil-Ane* cherche son ânon. Longtemps, il l'exhorte toujours dans les mêmes lieux. Après quelques heures, *Vieil-Ane* est arraché de force, maudit, battu par l'auteur de ses jours, et traîné à l'église. La Messe est finie depuis longtemps. Seule la Vierge, et la jeune fiancée qui pleure dans un coin. Je me fâche: « Eh bien, qu'on défasse les fiançailles, puisque ce *Vieil-Ane* ne veut pas se marier. J'en ai le droit: la Ste Enfance a tant fait pour te donner une épouse chrétienne. » — Paroles magiques! — Vous auriez vu *Vieil Ane* qui voyait que j'en avais assez de ses chinoiseries, se jeter à mes pieds, et me dire plutôt deux fois qu'une: « Je veux, je veux... yao... yao... » *Vieil-Ane*, je te pardonne. Quant au couteau tu ne l'auras pas, pas plus que tu n'as eu de Messe.

Vieil-Ane continue d'être un vilain caractère qui ne fera ni le bonheur de ses ascendants, ni celui de ses descendants. Dans ce ménage, la Lune de miel ne se lèvera jamais.

Cinquième mariage. — Aucun décor. — Quelques jeunes gens qui chuchotent et ricanent. Les 3 Pères présents eux-mêmes sourient.

Gentil-Bijou, encore un Mao, puisqu'à Mao-Kia-wo-tse il n'y a que des *Mao*, Gentil-Bijou, un veuf, se remarie à la veuve de son cousin germain, décédé il y a trois semaines. — Court deuil de son premier mari, direz-vous. — Qu'importe ? avec des piastres on passe par-dessus tout, puis, le défunt était si crétin, et le second si gentil, de fait comme de nom ! Gentil-Bijou arrive des vacances de Ou-hou. 800 li dans les jambes, mais la dispense de Monseigneur dans les mains. Il est 4 heures du soir. — Père, vite, mariez-nous. — Faut d'abord te confesser, et puis demain, communion — Père, j'ai la dispense de l'évêque : si vous ne voulez pas nous marier tout de suite, nous cohabiterons quand même ce soir, car elle est déjà chez moi. — Qui ? — Elle... — Ah ! mariez-les donc vite, fit le bon P. Perrigaud, présent. — Ils se confessent, et à la nuit tombante, comme c'est la mode, dit-on, à Paris, je prononce sur Gentil-Bijou et sa nouvelle moitié, le solennel *Conjungo vos*, à la suite d'un *Oui, Oui, nous voulons*, donné du premier coup et avec transport par le couple fortuné. Ce que c'est d'être arrivé à l'âge mûr et d'avoir eu un premier mari grognon et mal bâti ! Les larmes aux yeux, veuf et veuve me remercient d'avoir mis fin à leur triste veuvage. L'histoire rapporte que ce soir, le premier quartier de la Lune de miel brilla pour la première fois au-dessus de Mao-Kia. Seulement c'était un veuf et c'était une veuve. Le mot, lune de miel, n'est peut-être pas applicable. Tant pis, pourvu que la chose réponde à l'idée.

Sixième mariage. — Grandissime première classe. Église, porte d'entrée de la Résidence, cuisine même, tout est tendu de rouge. Mao-Kia est radieux. Au firmament, dans tout son plein, brille la lune de miel, et sur la terre, l'eau douce et pure la reflète dans les fossés qui nous protègent des brigands. La résidence est en fête, et l'Orphelinat encore bien plus.

C'est *Toan*, de son nom classique, Brillante-Étoffe, pauvre orphelin chassé par la faim il y a 15 ans d'une province voisine, depuis 12 ans à notre service, le plus beau de mes chrétiens, agile comme un cerf, maniant le fusil comme le plus adroit des chasseurs, honnête et franc comme un Français, aimant Dieu, le Père et les pauvres. Toan, la Brillante-Étoffe, va unir sa destinée à celle d'une pauvre enfant trouvée de la Ste Enfance. Cette fois, tout s'est fait selon les règles de la Ste Église. C'est un mariage d'amour et non d'argent. A la pauvre fille de la Ste Église, qui, pour la face, disait vouloir rester vierge, le Père Ministre a dit : « Mon enfant, tu ne peux toujours rester à notre charge. Choisis parmi les 7 ou 8 chrétiens non fiancés dans Mao-kia celui qui te plaît davantage : tu as un mois pour réfléchir. » Le choix ne fut pas long. On eut beau lui proposer des jeunes gens bien plus riches, la pauvre orpheline préféra le pauvre orphelin à tout autre prétendant. Presque tout le village assista au mariage. Seuls quelques

rageurs ragent dans leur coin. Plus de 50 communions pour les pauvres mariés. Ici, pas l'ombre de grimace. Les deux conjoints répondent modestement et selon le plus grand désir de leurs cœurs : je veux... je veux, et le Père unit pour toujours la pauvre enfant trouvée du Kiang-nan avec le pauvre émigré du Ho-nan. Que Dieu bénisse et multiplie les mariages vraiment chrétiens comme celui-là ! Qu'on place au premier rang, non les arpents de terre et les ligatures de sapèques comme le font presque tous les Chinois, même chrétiens, mais la vertu, le dévoûment, l'estime et l'affection, comme le fit la pauvre orpheline, et le ciel, comme en Bretagne, bénira ces unions. Brillante-Étoffe depuis 4 ans fait le bonheur de l'orpheline qui a donné à Brillante-Étoffe un gentil petit garçon et une gentille petite fille. De plus, Brillante-Étoffe pour témoigner sa reconnaissance a redoublé de zèle au service du Père. En deux circonstances, alors que tout le monde se dérobaît, je l'ai vu seul à mes côtés prêt, je le crois, à donner sa vie pour la mienne, — et la pauvre enfant trouvée, pour remercier Dieu de lui avoir sauvé la vie de l'âme et du corps, enseigne, à son tour, d'autres païennes et d'autres orphelines. Que Dieu les bénisse et les conserve longtemps tels quels, le pauvre émigré et la pauvre enfant trouvée !

Pas d'autres mariages, mon Révérend Père, à mon actif. Mais vous voyez, pour un seul mariage exclusivement chrétien, que d'autres à moitié païens ! Veuillez m'excuser si, vu les circonstances, je n'ai pu donner à ces bénédictions nuptiales toute la solennité et la poésie de nos paroisses de Cornouailles ou du Trégorrois. Heureux si, au moins, une fois tous les six ans je faisais un seul mariage comme celui de Brillante-Étoffe... un mariage à la mode de Bretagne, à la mode de chez nous.

Priez et faites prier pour que j'y réussisse.

Joseph DANNIC, S. J.

N.-D. de Lourdes à Dang-mou-ghiao.

Lettre du P. Pierre au rédacteur des « Lettres de Jersey ».

Tsang-ka-leu, février 1900.

J'AI été appelé ces jours-ci à donner une retraite d'hommes chez le P. Gouraud à Dang-mou-ghiao, et je ne crois pas devoir rejeter le désir de vous faire part du bien qui se fait à l'ombre de la belle église de N.-D. de Lourdes ; elle domine tout ce pays, lequel vraiment nous rappelle la douce France, à cause de sa christianisation très sensible.

L'œuvre principale ici est l'œuvre dominicale, l'œuvre de la messe du dimanche qui réunit chaque semaine les chrétiens des environs au pied de l'autel et de la chaire. Les supérieurs ayant approuvé, et pleinement soutenu la détermination prise de donner chaque dimanche la messe aux

chrétiens, dans la nouvelle église, c'est désormais un fait accompli, une règle assurée : on enverra plutôt un Père de Chang-hai ou de Zi-ka-wei ! De fait depuis l'ouverture, pas une seule messe du dimanche n'a manqué, et chose extrêmement remarquable et consolante — qui pourra paraître banale en pays catholique — l'assistance n'a pas manqué, et même elle ne fait que croître de jour en jour. A part la grande église de Tong-ka-dou à Chang-hai, il n'y a peut-être pas, dans la mission, une seule église qui réunisse, chaque dimanche, une aussi belle assistance.

Dans la grande église de Wou-si, au Tchang-tcheou-fou, construite pour les pêcheurs, il y a aussi depuis longtemps la messe du dimanche, mais les pêcheurs, divisés en plusieurs congrégations, se divisent aussi les dimanches : à Dang-mou-ghiao ce sont les mêmes chrétiens qui assistent régulièrement à la messe dominicale, et au lieu de s'en lasser, c'est un plaisir de les entendre dire qu'ils y prennent goût et s'en trouvent fort bien. Cela ne prouve-t-il pas aussi que N.-D. de Lourdes attire à elle les foules, en Chine comme aux Pyrénées ? Qu'elle en soit mille fois bénie !

Dimanche dernier donc j'ai pu voir, au sortir de la retraite des hommes, l'église à peu près remplie, surtout du côté des femmes ; et le lendemain, fête de N.-D. de Lourdes, 19 fév., ces braves gens sont devenus encore plus nombreux, pour leur fête patronale, comme pour bien affirmer que cette grande église est bien la leur à tous, et qu'ils n'ont plus qu'un seul cœur, plus d'esprit de clocher tendant à concentrer leurs affections dans leurs petites chapelles, qu'ils conservent encore, dans lesquelles ils invitent encore leur missionnaire pour la mission, ou autres circonstances particulières, mais qu'ils ne considèrent plus que comme des annexes de leur grande église centrale : et voilà la grande grâce accordée par la Ste-Vierge à cet heureux district !

A côté de l'église, le P. Gouraud a pu élever 3 édifices séparés, qui contribuent singulièrement, non seulement au bien de son district, mais à celui des districts environnants. Le premier qui s'imposa fut une école de garçons ; et le succès fut tel, dès l'abord, qu'à peine finie l'école dut être agrandie. Cette école est confiée aux frères Maristes indigènes, fondés par Mgr Garnier, et l'on conçoit facilement que sous leur direction, elle attire volontiers la confiance des parents et enlève au Père bien des inquiétudes. L'école est divisée en deux parties : il y a des enfants pauvres, délaissés, ou en retard, qui ne savent pas leurs prières ni le catéchisme, il s'agit de les préparer à la 1^e communion au plus vite ; l'œuvre du P. Gouraud est une ressource pour tous les Pères voisins, même pour moi à la Filature, car les enfants orphelins et malheureux n'y manquent pas plus qu'ailleurs, au contraire. L'autre partie de l'école est composée d'enfants de bonnes familles, qui tout en apprenant leur religion, commencent à étudier les caractères et les livres chinois ; ce seront pour la plupart de braves gens des campagnes,

un peu plus instruits que le commun et pouvant rendre des services aux Pères missionnaires, comme administrateurs de leur chrétienté.

L'école des filles, située dans un enclos différent, mais voisin, comprend, elle aussi, deux parties : une école pour les prières et une école pour les livres. Les filles qui étudient les livres, songent à garder la virginité, et peuvent plus tard entrer dans quelque congrégation ou rester vierges dans leur chrétienté et rendre service à l'église. Les présentandines indigènes ont soin de tout ce petit monde et sous la direction sage et discrète du Père missionnaire, elles s'en tirent avec succès. Aussi n'a-t-on pas hésité à bâtir et à leur confier un orphelinat, qui réunira les enfants de la Ste-Enfance de la contrée, et qui pourra développer sérieusement cette si belle œuvre. Ce sera aussi un grand soulagement pour les missionnaires voisins souvent fort embarrassés pour caser sûrement ces petites filles, avant leur adoption, ou après une adoption malheureuse, et dans mille autres cas où l'infortune poursuit ces pauvres créatures sans autres parents que la Ste-Église et ses représentants. Pour ma part, je puis dire que si cet orphelinat s'était construit plutôt, j'aurais pu lui envoyer force pensionnaires, depuis que la Providence m'a mis au milieu des ouvriers.

Voici l'histoire de la dernière infortunée que j'ai adressée au P. Gouraud, elle est trop âgée pour être de la Ste-Enfance, mais pas trop pour toucher notre commisération. Je passais un jour à Tsang-ka-leu, ma paroisse, quand une vierge me conduit une pauvre enfant difforme et au visage à peu près hideux, pourtant les yeux demeuraient assez vifs et intelligents. Un peu plus grande que ma table, elle accuse 23 ans, elle est nouée et rouée de coups ; son soi-disant mari a failli la noyer à la rivière, elle meurt de faim et mendie. Mon administrateur la toise et me déclare qu'en la nourrissant bien on pourra peut-être la faire grandir et la sauver. La pauvre pleurait et me suppliait de la sauver. Je me sens ému, entre au parloir, entame une conversation et demeure bien surpris de voir que cette misérable païenne me comprend à merveille et me témoigne autant de confiance qu'une vieille chrétienne. Je lui fais donner à dîner (mais l'angoisse ne lui permet guère de manger) et lui déclare que je l'adopte si ses parents veulent bien consentir, me signer une pièce et me l'amener.

Un bel exemple de charité chrétienne fut celui que donnèrent quelques jours après les jeunes filles portugaises de la Congrégation de l'École de la Ste Famille de Chang-hai. Venues en excursion dans ma chrétienté, je leur présentai sans trop de préambule mon adoptée et tout de suite elles l'accablèrent de gâteaux et bonbons, puis firent une petite souscription et lui adressèrent en outre un ballot de vêtements... européens qui lui servirent peu. Les parents se refusèrent à amener l'enfant et à signer une pièce de cession à l'Église : malgré cela je payai d'audace et l'envoyai au P. Gouraud qui la reçut avec la même charité ; il était à peu près convenu que le

P. Ministre et moi nous partagerions la pension. Quelques semaines après, on vint naturellement me réclamer la malheureuse enfant : je fis répondre que j'étais tout disposé à la rendre, pourvu qu'on me remboursât tous les frais que j'avais faits en son honneur ; c'en fut assez pour les mettre à la raison, et la pauvrete sera un des premiers piliers de l'orphelinat de Dang-mou-ghiao : je ne désespère pas de lui en envoyer d'autres sous peu, la misère et l'infortune étant énormes aux abords de Chang-haï et à la porte de toutes ces grandes usines qui nous envahissent.

Ces temps-ci des œuvres spirituelles de surérogation se sont succédé à Dang-mou-ghiao ; le P. Moreau a donné une retraite à 79 chrétiennes ; j'ai été appelé à en donner une à 43 hommes et sous peu une retraite sera donnée encore aux élèves de deux écoles. Pour ma part les retraitants qui m'écoutaient m'ont pleinement satisfait ; ils sont au silence pendant 3 jours et ont un règlement qui leur laisse le moins de temps libre possible ; deux messes, les trois parties du rosaire, des litanies à n'en pas finir, des lectures, le chemin de la croix, l'office des morts, que sais-je ? et avec cela je leur adressais la parole jusqu'à 7 fois par jour et parfois durant près de $\frac{3}{4}$ d'heure. Ce qui comme toujours m'a encouragé et soutenu, c'est l'effet produit par les images Vasseur et Maunoir ; je les suspendais à côté de ma table et variais selon les instructions ; à mon avis elles réparent beaucoup les défauts de notre langage, hélas ! par trop défectueux et souvent incompris de ces pauvres gens non instruits, déroutés par l'oubli ou le changement d'une particule ou encore par une fausse intonation ou un changement d'accent.

Ces retraites ont le grand profit d'éclairer les âmes, de donner l'occasion de faire une confession et une communion ferventes : n'est-ce pas assez pour payer le missionnaire de son rude travail ? Qu'il me soit permis d'ajouter que ces âmes simples trouvent toujours consolation dans l'explication avec images des mystères du Rosaire ; chaque jour j'en ai expliqué 5 avec des applications pratiques pendant la récitation même du Rosaire, et cet exercice facile me paraît très fructueux, et à coup sûr conforme aux intentions du Souverain Pontife, si dévot au Rosaire. Je pense aussi que dans une église dédiée à N.-D. de Lourdes, il y a des grâces spéciales réservées par N.-D. du Rosaire aux âmes qui le récitent avec intelligence et dévotion. Espérons donc que N.-D. de Lourdes christianisera ce bon pays et consolera ses missionnaires !

A. PIERRE.

Charité d'un docteur protestant.

Lettre du P. J. Bastard au P. Gustave Gibert.

Ma-tsin, le 15 décembre 1899.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

J'AVAIS l'intention de vous écrire plus tôt ; mais le bon Dieu a mis le holà à ces désirs, comme à bien d'autres. Il m'a prouvé comme deux et deux font quatre, qu'il n'avait point besoin de moi. Juste au moment où les travaux des champs terminés allaient donner à mes catéchumènes les loisirs de venir ici terminer leur préparation au baptême par une retraite de quinze jours ; au moment où allaient, par conséquent, commencer mes œuvres ; il m'a dit : « Couche-toi sur ton lit et attends que je te dise de te lever. » J'étais allé à la ville de Sin-tcheou-fou pour une consulte de section. J'y suis tombé malade en arrivant. Trois semaines sans manger et vingt-neuf jours sans dire la messe ! Le R. P. Gain m'a soigné comme une sœur de charité ; mais figurez-vous ce pauvre Père avec un malade à sa charge, ne sachant de quoi il retourne, et à quinze jours des centres civilisés. Voilà une vraie situation de missionnaire, qu'en pensez-vous ? Enfin on finit par apprendre la présence dans la ville d'un jeune docteur américain de la mission presbytérienne. Après les précautions nécessaires pour empêcher le scandale des faibles, nous le fîmes venir. Et je ne puis vous dire avec quel dévouement et quelle délicatesse il m'a soigné.

Ayant dû partir subitement après ma guérison pour recevoir ici le Révérend Père Supérieur, et n'ayant pas trouvé le Dr Moore chez lui, au départ, je lui écrivis pour le remercier et lui demander ma note. Il me répondit par une lettre délicieuse, où il me disait entre autres choses : « C'est le bonheur d'un médecin de soigner gratuitement les dispensateurs des richesses insondables de l'Évangile. Je n'ai pu songer à rien vous réclamer pour mes visites. Je suis trop heureux de venir vous voir : j'y trouve amplement mon salaire. »

Et il me proposait encore du lait de sa vache (chose introuvable ici) comme il m'en avait envoyé une bouteille tous les jours de ma maladie. C'était la seule chose qui pût passer.

Enfin il ajoutait : « Je fais des vœux pour que vos œuvres et votre influence soient prospères. » Et il offrait au P. Ministre la vive expression de ses sentiments de respect et d'estime.

Dans une autre lettre, il me disait ces paroles encore plus amicales :

« Je compte bien que vous ne serez plus malade, mais si vous aviez jamais besoin de mes services, vous ou les vôtres, je vous en prie, accordez-moi la faveur de vous servir. Visiter chez vous mes amis malades n'est pas

un dérangement pour moi. Rien ne me pèse comme la pensée d'un ami laissé seul et souffrant. »

Vraiment il faut croire aux bons sentiments et à la sincérité de ces ministres protestants *qui sont dans l'intérieur* de la Chine, tout en regrettant leur erreur.

Depuis mon retour, ma convalescence a continué tout doucement, mais je suis loin d'avoir la vigueur qu'il faudrait pour mon magnifique et grand district. Défense du R. P. Supérieur d'ouvrir les catéchuménats avant Noël; et de fait, ce serait au-dessus de mes forces. Je n'aurai donc pas un baptême à Noël. L'an dernier j'en avais déjà 80. Mes écoles aussi ne sont pas sans souffrir de mon impotence; mais enfin je me console, n'ayant fait aucune imprudence et étant sûr que c'est le bon Dieu qui veut cette inaction. Les demandes de villages nouveaux qui veulent un catéchiste affluent. Je suis impuissant à leur en procurer, et il faudrait avant tout soigner les vieilles chrétientés, qui sont bien près de quarante.

Bien entendu, je ne m'occupe pas de rebâtir mon église devenue trop petite. J'achèterai seulement petit à petit les matériaux, si j'ai de l'argent, et à l'automne prochain, je tâcherai de les utiliser.

Le R. P. Paris a été très content des progrès de la section; mais comme il n'a pas de renfort à nous envoyer et que nous sommes tous surchargés, il nous a recommandé de n'accepter que très difficilement de nouveaux catéchumènes. Nous sommes comme des moissonneurs en face d'un magnifique champ de blé, dont ils ne sauraient récolter qu'une partie faute de bras, obligés de laisser l'autre moitié tomber et s'égrainer sur le terrain!

J. H. BASTARD.

Nos élèves chinois.

Lettre du Père J. M. Chevalier au Frère R. Lecointre.

Ou-Hou, le 2 septembre 1899.

MON BIEN CHER FRÈRE,

P. C.

MERCI de votre bonne lettre. Je vous aurais moi-même écrit depuis longtemps, si j'avais su où vous prendre. Nous sommes en retard sur les autres, non pas d'un siècle, mais de plusieurs mois, et le catalogue de la province ne nous est arrivé que depuis quelques mois. Vous voilà donc à Poitiers, dans ce beau collège, où j'ai moi-même passé une si délicieuse année, et vous professez la physique. Je vous en félicite. Pour mon compte j'aimerais avoir professé la physique. Vous savez l'estime que les Chinois attachent à la science et au savoir. Les lettrés forment une classe à part, la première et la plus puissante de toutes. Or ces lettrés ne connaissent

rien des sciences physiques et naturelles. Faites-leur quelques expériences de physique et de chimie, ils resteront étonnés, ébahis ; ils vous regarderont comme un homme d'un savoir extraordinaire, volontiers ils viendront à vous. Je me rappelle avoir lu dans la vie de Mgr Faurie, évêque de Se-tchoan, qu'au moyen d'un globe terrestre et d'un petit microscope, il avait gagné l'estime et l'affection des païens. On ne parlait que de lui, on le regardait comme un prodige de science. Au moyen de quelques expériences de physique, surtout de physique amusante, on est sûr d'intéresser et de charmer les Chinois, païens et chrétiens. On gagne ainsi leur confiance, ils vous estiment, ils vous aiment, ils recherchent votre compagnie, ils sont heureux de venir causer avec vous. On peut prendre de là occasion de les instruire, de leur parler de Dieu, des vérités éternelles. Qui sait si ce ne sera pas pour eux une occasion de conversion ?

Comme vous, moi aussi, j'ai des élèves, une quarantaine de petits enfants, qu'il s'agit de former et d'instruire, pour en faire plus tard d'excellents chrétiens. L'avenir de la mission dépend en grande partie de la formation de l'enfance. En général nos petits enfants sont bons, ils sont pieux, ils se confessent et communient fréquemment. Nos écoles chinoises sont un peu modelées sur nos collèges d'Europe ; lever et coucher à heures fixes, ordinairement 5 h. du matin et 8 h. $\frac{1}{2}$ du soir ; récréation à 10 h., à midi et à 4 h. ; sainte messe tous les jours ; visites au S. Sacrement avant chaque récréation. Pour ce qui regarde l'étude, les plus petits étudient les prières, le catéchisme, le Rosaire, etc... Ceux qui sont plus avancés étudient les livres chinois, comme dans les écoles païennes ; en outre, il leur faut apprendre chaque jour une leçon ou du catéchisme expliqué, ou de la vie de Notre-Seigneur, ou de l'Ancien Testament. De cette façon au bout de quelques années nos enfants connaissent parfaitement leur catéchisme, ils connaissent également l'histoire et la vie de Notre-Seigneur, ainsi que les principaux faits de l'Ancien Testament. Beaucoup d'enfants en France, et peut-être même dans nos collèges, n'en savent pas autant. Pour stimuler l'ardeur à l'étude, il y a examen, ou si vous aimez mieux, il y a *colle* tous les dimanches. Ceux qui ont subi cet examen avec succès obtiennent une récompense, soit du papier pour écrire, soit des pinceaux ou des crayons, ou autres petits objets européens. Mais la plus belle récompense, celle qui plaît le plus, ce sont les couteaux. Les Chinois ne connaissent pas les couteaux, ils ignorent l'art de les fabriquer. Mais ils aiment les couteaux, les enfants surtout. Aussi quand le Père a quelques couteaux à distribuer, il est sûr que sa récompense sera agréée et beaucoup appréciée. L'ennui est que cela coûte cher. Si jamais, à la fin de l'année scolaire, le R. P. Préfet avait entre les mains un certain nombre de couteaux, dont on ignore les propriétaires, dites-lui que vous sauriez bien, vous, où les placer. — Nos élèves aiment à jouer. Dans les écoles chinoises, les enfants ne jouent jamais ; on est tout étonné de voir les nôtres jouer,

on s'arrête à les regarder, et l'on trouve cela fort intéressant ; les enfants eux-mêmes y prennent goût. Le jeu de balle surtout plaît beaucoup ; petits et grands, tous les élèves y prennent part, et avec entrain.

Le P. Barraud s'en va dans nos pays du Nord ; il remplace à Mao-kia le brave P. Dannic, qui s'en va à Po-tcheou, et devient ainsi mon plus proche voisin. Nous ne sommes qu'à 70 ou 75 li l'un de l'autre ; avec nos mules, cette distance est bientôt franchie. J'espère que nous pourrons nous voir tous les 15 jours ou au moins tous les mois. Le petit P. Lebez est à Ing-tcheou-fou ; il est venu remplacer le P. Feuarent, que vous connaissiez peut-être. Nous avons été bien éprouvés cette année, et de toutes façons. D'abord c'est la famine, famine terrible, qui a fait un grand nombre de victimes ; puis est venue la guerre civile ; et après cela, l'épidémie. Nous avons eu la douleur de perdre notre P. Ministre, le P. Perrigaud, puis le P. Feuarent ; un frère coadjuteur, venu de Ou-Hou pour les soigner, a succombé, lui aussi, pendant le voyage.

Je me recommande, mon bien cher Frère, à vos prières ; demandez à Notre-Seigneur que je sois un vaillant missionnaire, un missionnaire selon son cœur.

Tout vôtre en N.-S.

J. M. CHEVALIER, S. J.

MISSION DU TCHEU-LI S.-E.

Procédés évangéliques.

Lettre du P. Bataille au P. Chérot.

Tchang-kia-tchoang, 25 avril 1899.

VOICI quelques renseignements sur les procédés évangéliques des chinois soi-disant protestants dans cette région de Ho-kiea-fou.

Pour bien voir les faits dans tout leur jour, il faut reprendre les choses d'un peu plus haut et en montrer l'enchaînement naturel.

Disons d'abord, si vous ne le savez pas, que nous avons dans ces parages un bon nombre de catéchumènes ; parmi eux, un millier environ sont des anciens membres d'une société secrète appelée Mi-mi-kiao, qui, entraînés par l'exemple et les conseils d'un de leurs chefs, sont venus en masse, sincèrement ou pour la forme, demander à être admis dans la religion catholique. Vous pensez bien que tout ce peuple n'arrivera pas au baptême et ceux qui en auront le bonheur ne l'obtiendront pas sans difficultés.

La première et la plus grande de ces difficultés surgit à Sin-tchoang, dans le district de mon voisin, le P. Siao. La cause en fut une vieille inimitié qui

régnait entre un chef des Mi-mi-kiao, du nom de Kao-wenn-siou et un autre sectaire du même village qui s'était mis à la tête du mouvement de conversion au catholicisme.

Kao-wenn-siou cherchait une occasion de satisfaire à la fois sa rancune et de venger la dispersion de sa secte en molestant nos catéchumènes. Voici comment il s'y prit.

Un lettré du même village, appelé Kao-koang-tée, était mécontent de n'avoir pas obtenu un emploi de catéchiste dont l'avait fait écarter son ignorance et sa conduite peu édifiante. Il y avait là aussi un affront qu'il fallait laver. Kao-wenn-siou et Kao-koang-tée étaient deux compères tout trouvés.

« Faisons-nous protestants, dit Kao-koang-tée. — C'est cela, dit Kao-wenn-siou, et appuyons-nous sur eux pour tenir tête aux catholiques. » Ainsi dit, ainsi fait.

C'était facile de trouver les protestants ; ils ont une école à Nan-liou-lou, à 12 li de Sin-tchoang, dirigée par un certain Li-sieu-cheng. Ce maître en religion est un jeune homme de vingt et quelques années qui a l'heur d'être doué d'une vraie façon de charlatan. A l'en croire, il aurait été élevé dès le bas âge par les catholiques ; mais dans le cours de ses études, ayant découvert de graves erreurs dans le catholicisme, il l'aurait abandonné pour donner sa pratique aux protestants. « Donc, dit-il, je parle à bon escient et vous en avertis en ami. Ce n'est pas facile de sauver son âme ; ayant à choisir une religion, il ne faut pas le faire en aveugle, mais embrasser la vraie. Venez donc à moi, je vous aiderai, etc. »

Voilà le jeune docteur dont Kao-wenn-siou et Kao-koang-tée s'en furent emprunter les lumières, le jeune pédant que ces deux madrés compères vont pousser dans une impasse dont il ne sortira pas avec honneur.

« Maître Li, lui dirent-ils, il faut aller prêcher dans les villages voisins. Bon nombre de prosélytes vous y attendent et vous serez appuyé par les gens influents du pays. »

Quels étaient les villages désignés ? Uniquement ceux où nous avons des néophytes et des catéchumènes de date récente, dont beaucoup avaient abandonné la secte des Mi-mi-kiao. Quels étaient ces hommes influents qui promettaient leur appui ? C'étaient tous gens hargneux et processifs, que la justice locale avait dû mettre à la raison et punir pour cause de vexations envers les chrétiens.

Le jeune Li ne fit pas attention à tout cela, et, sans plus de considération, avait accepté les avances qui lui étaient faites. — Le moment était bien choisi pour lui de montrer son zèle et d'en recevoir une récompense ; car son patron, le ministre Wang (nom chinois d'un Européen qu'en Europe on appelait David), arrivait de Tien-tsin pour faire une apparition à Nan-liou-lou. Quelle joie son cœur n'éprouverait-il pas en voyant toute cette moisson

d'adeptes qu'il n'avait pas semée et que le démon de la discorde lui jetait dans les bras, sans qu'il lui en coûtât autre chose qu'un voyage d'agrément au pays des infidèles !

Monsieur Wang, le jeune Li et ses compères tiennent donc conseil et décident qu'ils se rendront au vœu des populations et feront une tournée de prédications dans tous les villages désignés.

Voici l'ordre de la cérémonie dans les exhibitions religieuses de cet Européen aux habits collants et de ses acolytes. La mode n'en est pas encore acceptée dans nos parages.

A un endroit un peu plus spacieux du village, on a préparé une table et une chaire pour le pasteur, à l'entour des bancs pour les auditeurs. Le héros de la fête arrive en char, saute d'une façon fort ingambe, examine l'entourage avec un sans-gêne qui n'est pas sans discréditer son ministère. Alors on chante un cantique dont les paroles banales et l'air trivial rappellent la mélodie plaintive de certains petits marchands des rues ; ce serait difficile d'avoir mieux, car l'orphéon improvisé par maître Li se compose de gamins protestants ramassés à la hâte et à qui on a seriné cette musique. Le chant cesse, Monsieur Wang prend alors la parole. Il parle un chinois assez intelligible, mais est surtout louable de n'avoir pas mêlé d'invectives contre les catholiques au boniment de morale pratique qu'il sert à son auditoire. Ce brave monsieur, tout entier à son triomphe, ne se doutait pas des injustices qu'on voulait couvrir de son nom et de l'autorité du consulat anglais. Parmi ses adeptes les plus en vue, les meneurs dont nous avons parlé plus haut voulurent, après son départ, tourner leur zèle intempérant contre nos nouveaux chrétiens. Les gamins dressés par Li-sien-cheng s'en vinrent donc sous les fenêtres de notre école donner une répétition de leurs chants pieux ; mais avec un accompagnement de tapage et de cris qui donnent à la démarche de ces jeunes sectaires une forme de provocation en règle contre l'Église catholique. Notre jeune catéchiste crut devoir sortir pour demander la paix ; mais il n'obtint aucun résultat, et personne ne se présenta pour dire même une parole de pacification ou d'excuse. Les protestants triomphaient.

Voyant les cervelles surchauffées par cette querelle, et craignant l'exagération de la part des nôtres, nous crûmes bon de patienter et de ne point porter l'affaire au tribunal. Mais voilà qu'à deux jours de là, les mauvais garnements du clan protestant revinrent sous les fenêtres de l'école, et cette fois les plus sales malédictions remplaçaient les cantiques de l'avant-veille. Le catéchiste fut vite au bout de sa patience et voulut sortir pour demander compte de cette provocation. Les catéchumènes l'en empêchèrent, et, craignant qu'à la faveur de la nuit tombante, on ne lui fit un mauvais parti, l'entraînèrent dans une cour voisine et abandonnèrent l'école. Ce que voyant, nos vauriens y pénétrèrent et la saccagèrent.

Le P. Siao était alors à Fan-kia-kata ; au point du jour, des chrétiens arrivaient nous raconter l'aventure de Sian-tchoang. Aussitôt le Père se rendit dans cette localité pour prendre des informations. A sa vue, les vainqueurs de la veille ne se sentirent plus aussi fiers, et des pourparlers étaient entamés auprès du P. Siao.

Le Père fit répondre qu'il désirait la paix et acceptait leur soumission ; mais étant donné la gravité de l'esclandre, il n'osait ni faire, ni accepter des conditions ; il allait en référer à ses supérieurs. C'est ce qu'il fit en effet, dans une lettre où il racontait en détail les procédés si peu évangéliques de nos soi-disant protestants.

Alors le P. Becker, chargé du contentieux et des relations avec les mandarins dans cette section, se rendit à Ho-kien pour demander justice au mandarin. Ce dernier, dans une visite qu'il fit au Père, lui communiqua une accusation déposée par nos adversaires avec une carte au nom de : « Mou-tawei, London mission, Fou-in-té ang, » c'est-à-dire : Le Pasteur Mou-tawei, de la mission de Londres, Temple de l'Évangile.

Le Père Becker réfuta, séance tenante, l'accusation des protestants qui n'était qu'une suite de calomnies, ce dont le mandarin était convaincu à l'avance, en raison de la pleine connaissance qu'il a de nos usages et de nos procédés. « Que faire ? disait-il. — Appelez chrétiens et protestants et, mettant toute question religieuse de côté, jugez le délit selon la loi civile. » Le mandarin n'osa pas, bien qu'il fût honnête et intelligent. Il craignait de faire un faux pas dans cette affaire où il se croyait pris entre la France et l'Angleterre. « Prenons un moyen terme, dit-il ; je vais envoyer les premiers officiers de mon tribunal examiner l'affaire sur place et tâcher d'amener les agresseurs à résipiscence. — Soit, dites-nous, essayez. » Il essaya et n'aboutit qu'à augmenter l'orgueil des sectaires. Ils se félicitaient d'avoir tenté ce coup d'audace et d'avoir imaginé une fausse accusation accompagnée de la carte du pasteur, et cela à l'insu de ce dernier qui était reparti pour Tien-tsin depuis deux ou trois jours.

La carte envoyée était en effet une fausse carte, appartenant à un ancien pasteur protestant parti depuis plusieurs années.

C'était cette fausse carte qui tenait le mandarin en échec.

Nos chrétiens goûtaient fort peu nos exhortations à la patience et demandaient une prompt justice. Les affaires allant en empirant, le jeune Li se déroba en courant à Tien-tsin chercher l'appui de son patron, le pasteur Wang. Là, il se posa en victime, parla de persécution et de danger pour les néo-protestants, etc. Son patron, le pasteur Wang, trompé par ses impudents mensonges, fit un rapport au consul anglais, lequel obtint du Vice-Roi la copie d'un ancien édit protégeant officiellement la religion des prédicants anglais et menaçant des peines les

plus sévères quiconque oserait les molester ou entraver leur propagande. Vainqueur à force de mensonges, maître Li rentra à *Sint-choang* et fut reçu en triomphe par ses ouailles qui fêtèrent à outrance l'édit du Vice-Roi.

Enhardis par tant de succès imprévus et par la jactance de leur coryphée, Kao-wenn-siou et ses compères poursuivirent leur campagne avec plus d'animosité que jamais. Les chrétiens étaient poursuivis de sarcasmes et d'injures, quand on n'en venait pas aux coups, comme cela arriva quelques jours après, à Fiou-tsuenn.

C'était à la sortie de l'école ; un de nos petits élèves, âgé de 12 ans, fut rencontré par un gamin de 15 ans soi-disant protestant. Celui-ci, à sa vue, se mit à chanter sur un air manifestement provocateur. Le jeune catholique lui demande ce qu'il veut en agissant ainsi. Mais le jeune Réformé, n'aimant pas à rendre compte de son inspiration privée, se mit, sans autre forme de procès, à battre son ancien camarade et à l'égratigner à la figure.

Quand le père revint à la maison et vit son enfant ainsi maltraité, il alla immédiatement trouver les parents de l'agresseur, et leur demanda raison de ce qui s'était passé. Mais là, on l'attendait ; il n'avait pas achevé de formuler sa plainte, que la réplique lui était expédiée sous la forme d'une volée de coups de bâton. Le sang coula en abondance ; les coups étaient appliqués avec brutalité, et il y eut des blessures. Par une coïncidence providentielle, le P. Becker passa dans la localité quelques heures après l'incident ; son catéchiste prit des informations, visita le blessé et, vu la gravité du cas, envoya déposer une accusation au tribunal de Ho-kien avec une carte et une lettre du Père. Les satellites du mandarin arrivèrent aussitôt pour examiner les blessures et saisir le coupable. Mais ils avaient compté sans l'outrecuidance de Maître Li, qui défendit son adepte, mauvais garnement, mal famé dans le pays et coté au tribunal pour plus d'un méfait. Li parla très haut : « Vous venez vous saisir de cet homme ; eh bien ! vous ne l'emmènerez pas. Quand on passera l'audience, il s'y trouvera. Quant à vous, pour votre peine, vous n'aurez pas même une tasse d'eau. »

Ils repartirent sans exécuter le mandat d'arrêt lancé par le mandarin. Quelques jours après, quand il fut mandé à l'audience, il y parut bien appuyé et ne reçut pas même une réprimande. On attendit quelques jours, et les affaires en restaient au même point. Le Père Becker écrivit de nouveau au mandarin, et du même coup au consul de France à Tien-tsin. Il n'y eut plus d'échappatoire possible, et le coupable Tsoei-lien-cheng fut condamné à être battu.

Cependant les néo-protestants, malgré l'humiliation qui leur était infligée dans la personne de Tsoei-lien-cheng, continuaient opiniâtrément.

Alors le P. Becker rédigea un long mémoire où il résumait l'histoire des attaques et des persécutions de ces soi-disant protestants avec preuves et documents à l'appui. Après cet exposé, il concluait en demandant 1° que l'affaire de Sin-tchoang soit rappelée en justice et les coupables punis ; 2° que le catéchiste Li, le brouillon qui donna tant d'audace aux vaincus contre nos néophytes, soit examiné par les pasteurs anglais ses maîtres et éloigné du pays au cas où il ne pourrait se laver des accusations portées contre lui ; 3° que ces messieurs recommandent à leurs envoyés une propagande plus honnête et le respect du droit des gens.

Le mémoire fut envoyé à M. le Comte du Chaylard, consul-général de France à Tien-tsin, aussi recommandable par son dévouement à l'œuvre des missions que par ses hautes qualités diplomatiques. Après l'avoir examiné, il le communiqua à son collègue M. Scott, consul d'Angleterre. Ce dernier nous fit apprécier dans cette circonstance sa droiture impartiale et son grand esprit de conciliation, qui ressort de la belle et longue réponse qu'il fit à notre consul. Averti par lui, le principal des pasteurs de la mission de Londres, M. Lees, vint l'informer qu'il regrettait qu'on eût ainsi, à son insu, occasionné des troubles dans les communautés chrétiennes. Puis, toutes choses bien considérées, il prit sur lui de ménager un accord, dans une visite qu'il voulut faire personnellement au P. Becker à Ho-kien-fou, sa résidence. C'est en effet ce qui fut fait.

En se rendant à Ho-kien-fou, M. Lees s'arrêta à Sin-tchoang pour visiter ses ouailles, parmi lesquelles se trouvaient quelques braves gens. Bien que leur instruction fût fort sommaire, il voulut les baptiser de sa main. On apporta un vase plein d'eau ; les catéchumènes, un à un, avançaient la tête au-dessus du vase, et le pasteur les baptisait par trois aspersion d'eau à la figure en prononçant ces paroles : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Puis suivait une imposition des mains, sans prière.

Un fait qui fut remarqué, c'est que ce mécréant de Kao-Wen-Siou, à force de singer le bon apôtre, s'était fait admettre au nombre des baptisés. Comme après la cérémonie quelqu'un de ses amis se moquait de lui, et de son baptême : « sois tranquille, lui répondit-il, il ne m'a rien enlevé par son lavage ».

M. Lees, voyant ses coreligionnaires réunis en grand nombre, leur fit une exhortation à la bonne entente avec les catholiques, et comme quelqu'un voulait alléguer ses griefs contre eux, le pasteur répondit : « Je chasse de ma présence quiconque dira du mal des catholiques. » Avant de partir, il notifia l'expulsion des mauvais sujets les plus notoires qui s'étaient introduits dans le protestantisme et déclara qu'il ne recevrait pas ceux qui se convertissaient, non pour faire le bien, mais pour être soutenus dans les affaires litigieuses.

Après avoir si loyalement montré sa bonne volonté, M. Lees se rendit à Ho-kien-fou pour avoir avec le P. Becker l'entrevue projetée. Elle eut lieu à notre Résidence ; puis M. Lees alla voir le sous-préfet. Il se montra juste et éloquent. Il reconnut que Li avait fait un faux en appuyant une accusation calomnieuse d'une carte de M. Murray, le Mon-Tawei ci-dessus cité, et qu'il avait outrepassé ses droits en faisant obstacle à l'arrestation de Tsoei-Lien-Cheng; enfin qu'il a vait été cause de trouble en conduisant des gamins chanter juste sous les fenêtres des écoles ou sous le nez des chrétiens. D'après l'usage chinois il est responsable. En conséquence le P. Becker demandait son expulsion du Ho-Kien-hien. Alors M. Lees fit valoir les avances qu'il faisait pour le bien de la paix, c'est-à-dire un voyage de 300 li, fort fatigant pour un homme de 64 ans. Le P. Becker reconnut la justesse de l'observation, et en considération de la fatigue de ce digne M. Lees : « Soit, dit-il, à condition de ne pas retourner dans cette localité et de ne plus être chargé d'affaires contentieuses, Li peut rester dans le pays. »

Il fut ensuite réglé que les protestants ne tiendraient plus leur réunion du Dimanche à Sin-tchoang, mais à Chou-tcheng, gros bourg situé à 500 ou 600 mètres à l'ouest. Enfin le mandarin fut assuré qu'il pouvait rendre la justice à ses sujets catholiques ou protestants sans crainte de voir les représentants des deux religions se mêler d'affaires purement civiles et non comprises dans les traités. Les différends étant ainsi réglés à l'amiable, M. Lees repartit pour Tien-tsin.

Quant à Li-sien-cheng, jusqu'à ce jour il n'a pas reparu à l'horizon ; il a été remplacé par Maître Siu, brave homme simple et conciliant qui a reçu pour consigne de rester en rapports pacifiques avec nos gens. Il a eu plusieurs entrevues avec notre catéchiste Tchenn ; déplorant ce qui s'est passé, il voulait faire des réparations. « Vous n'avez pas d'excuses à présenter, lui fut-il répondu, Li-sien-cheng seul est coupable ; je suis sûr que nous n'aurons jamais que de bons rapports ensemble. »

Ainsi les maîtres d'école protestants savent à quoi s'en tenir sur la nature des relations qu'ils doivent avoir avec nous. Ils prêchent la concorde et les égards à leurs adhérents. Quant aux mauvais garnements, Kao-wenn-siou et Cie, qui ont entraîné Li-sien-cheng dans cette triste campagne, ils continuent en dessous à semer la discorde. Mais ils finiront probablement par être appelés au tribunal du mandarin où on leur administrera des arguments *a posteriori*, qui, leur enlevant la faculté de s'asseoir, leur feront comprendre qu'il vaut mieux vivre en paix et laisser les autres tranquilles.

Quant à nos catholiques, nous ne désirons qu'une chose, c'est qu'ils se convertissent et ajoutent les œuvres d'une vraie pénitence à leur prétendue foi ; nous espérons que les honnêtes gens qu'ils ont entraînés au protestantisme, en étant mieux éclairés, reviendront à la véritable Église de N.-S.

J.-C., et enfin notre vœu le plus sincère est que ces messieurs les pasteurs de Tien-tsin qui nous ont aidés à obtenir la paix, cessent un jour d'être pour nous des frères séparés. Alors l'union sera durable et la paix éternelle.

Vous qui vous intéressez à nos œuvres, demandez dans vos prières des grâces surabondantes de conversion pour nos pauvres infidèles, afin de réparer les dommages que nous ont causés les troubles de cette année.

In unione precum.

Jules BATAILLE, S. J.

Le P. Bataille ajoutait, dans une lettre au P. de Becquevort (31 juillet 1899) :

L'épidémie de protestantisme qui a ravagé le pays entre Chou-tcheng et Nieu-tsou-kiao a été une véritable levée de vauriens. Tout récemment deux néo-protestants viennent d'être diffamés pour avoir volé un bœuf et un âne à un de nos catholiques.

Après un moment de gloire éphémère, ils tombent maintenant dans le plus grand discrédit. Malgré tout, nos efforts n'ont pas été inutiles. Dans mon district, il y a eu 246 baptêmes d'adultes, 1025 d'enfants ; dans celui du P. Siao 173 baptêmes d'adultes, 330 enfants moribonds baptisés.

Ainsi le petit troupeau s'augmente sans grand bruit et à la joie du vrai pasteur. Comme le nombre des catéchumènes sérieux est assez notable, nous avons l'espoir que l'année prochaine ne sera pas moins fructueuse que celle qui vient de s'écouler.

Aux fruits spirituels s'ajoutent les temporels : notre ferme du Kata nous a bien franchement donné mille ligatures de bénéfice net ; actuellement, les cultures nous donnent de belles espérances. Maïs, millet, sorgho tout est vraiment magnifique. Mes chrétiens du Kata sont heureux, et leur abondance relative ne les gêne pas. Je crois même qu'ils gagnent en éducation chrétienne.

Perdu et retrouvé.

Lettre du P. A. Wetterwald à un bienfaiteur en Alsace.

Wei-tsoun, 4 octobre 1899.

IL est très curieux, l'aspect actuel de cette vieille Chine qui s'en va par pièces et par morceaux comme un vieux cadavre en décomposition, ne gardant rien de grand que son grand territoire, et cela même, n'étant pas sûre de le garder longtemps encore. On peut dire d'elle ce qu'on dit de la Turquie : elle ne subsiste que parce que les nations européennes ne s'entendent pas sur la sauce à laquelle elles la mangeront.

Au milieu de ce gâchis politique, il n'est pas facile de prévoir l'avenir religieux que la Providence réserve à la Chine. En détail, il y a des conversions nombreuses, mais c'est du menu peuple. La classe dirigeante, la tête, reste entêtée païenne. Si la Chine croule, c'est certainement le rationalisme qui triomphera, comme au Japon. Les sciences européennes et le progrès moderne ne peuvent amener que ce résultat, car nous autres, missionnaires catholiques, nous ne réussirons pas facilement à prendre la tête du mouvement. Le protestantisme anglais a trop d'avance sur nous. Mais si le catholicisme ne réussit pas à dominer, on ne réussira pas non plus à le détruire en Chine. Les vieilles chrétientés que j'ai à administrer ici ont traversé de plus fortes tempêtes que celle-ci ; et elles vivent encore, plus prospères que jamais. Les nouvelles chrétientés que nous ouvrons, si elles ne peuvent pas toutes subsister, du moins ne périront pas toutes non plus.

Les brigands nous laissent en paix : c'est donc morte-saison pour les péripéties pathétiques. Mais ce n'est pas morte-saison pour le ministère, au contraire. Laissez-moi vous rapporter l'histoire d'un de mes chrétiens, perdu pendant 7 ou 8 ans et que je viens de retrouver à ma grande joie : *Mortuus erat et revixit !*

Parmi mes chrétientés, il y en a une qui s'appelle Tsao-yu-anze. Quand je donnai pour la première fois la mission dans ce village, je remarquai sur mon cahier une famille composée de la mère, veuve, et de trois garçons. Je fais appeler la maman et lui demande si ses fils sont tous à la maison. « Les deux plus jeunes, oui, me répond-elle ; l'aîné, non ! il est parti depuis quatre ou cinq ans, et je ne sais ce qu'il est devenu. » Cette femme était très pauvre ; je m'intéressai à ses deux fils plus jeunes qui m'avaient l'air intelligents, et je les fis aller à l'école. Chaque fois que j'allais à Tsao-yu-anze, elle me parlait de son aîné pour qui elle priait sans cesse et dont on continuait à n'avoir aucune nouvelle.

Or l'autre jour, — c'était la veille du Rosaire, — mon catéchiste arrive chez moi et me dit : « Père, un de vos chrétiens perdus est retrouvé ! — Et qui donc ? — Vous savez, Wang-hing-wenn, le fils de la veuve de Tsao-yu-anze ! Il est ici, où il vient d'arriver. — Amène-le. »

Un instant après je vois arriver un jeune homme de 18 à 19 ans, qui se prosterne aussitôt pour me saluer. « Lève-toi, lui dis-je. — Comment va le Père ? — C'est à toi qu'il faut demander comment tu vas et d'où tu viens ? — Oh ! Père, interrompit le catéchiste, c'est une fameuse histoire, allez ! Il me racontait cela tout à l'heure, riant et pleurant de bonheur. » En effet, elle est curieuse, son histoire, et elle prouve bien que la Providence veille avec amour sur les âmes baptisées.

Il avait 12 ans quand il disparut de la maison paternelle. Son père vivait encore. Un jour, lui et son frère se prirent de querelle : le grand battit le petit, le petit alla se plaindre au papa qui battit le grand, et le battit si fort

que le pauvre garçon n'osa pas réparaître à la maison ce soir-là. Il passa la nuit dans les champs. Le lendemain, un mendiant à mine sinistre le rencontra, lui offrit des friandises, et l'amadoua si bien qu'il le décida à le suivre, lui promettant du reste de le ramener chez lui après deux ou trois jours. Ils s'en allèrent à l'ouest d'abord, puis vers le nord jusqu'à Nan-koung. Là, le mendiant voulut forcer le petit à s'engager avec lui dans une bande de voleurs. L'enfant résista ; on le battit. Parmi la bande des voleurs, il y avait, selon l'usage, des satellites du tribunal de Nan-koung. Car il faut savoir qu'ici la police et les voleurs, c'est tout un : Cheu-i-cheu, comme disent les Chinois. Un des satellites, voyant l'air ingénu du pauvre petit, fut pris de pitié et l'engagea à s'enfuir. Mais s'enfuir, où ? L'enfant eut peur de l'inconnu, il n'osa s'échapper. D'ailleurs son Cerbère veillait. Voyant qu'il ne pouvait le décider à se faire voleur, il l'emmena plus loin, et, près de la ville de Ki-tcheou, il le vendit à un païen.

Pendant ce temps, à Tsao-yu-anze, on cherchait le fugitif. Toutes les recherches restèrent infructueuses, et un an ne s'était pas écoulé, que le père du petit mourait de chagrin, dit-on, se reprochant sans cesse d'avoir trop maltraité son fils.

Le maître qui avait acheté notre jeune Wang-hing-wenn, le traita d'abord assez bien. Ce premier achat lui ayant réussi, il en fit un second : c'est-à-dire qu'il acheta une femme pour le jeune homme, qu'il fiança et maria de gré ou de force. Wang-hing-wenn fit tout ce qu'on voulut. Au fond, son bagage religieux n'était pas lourd : Il savait faire le signe de la croix et marmotter quelques prières auxquelles, sans doute, il ne comprenait rien. Ce menu bagage, il le perdit bien vite. Pourtant la foi lui restait. « Chaque fois que je faisais des superstitions, raconte-t-il, quelque chose me disait au fond du cœur : tu fais mal. » Un malaise croissant envahissait son âme ; c'était à la fois et de la nostalgie et le secret sentiment qu'il ne pouvait, dans ce milieu-là, sauver son âme.

Un jour, il apprit que dans un village voisin s'était installé un catéchiste chrétien. Wang-hing-wenn alla le trouver et lui dit : « Moi, je suis de la religion que tu viens enseigner ici ! » — Le catéchiste l'engagea à revenir, lui promettant qu'il parlerait de lui au Père Lazariste de Tcheng-ting-fou. Le jeune homme promit. Mais son maître eut vent de la démarche et lui défendit de jamais revoir ce catéchiste ; il avait peur que sa proie ne lui échappât.

Elle lui échappa en effet, une première fois. C'était l'an dernier. N'y tenant plus, et résolu, coûte que coûte, à retrouver sa famille, il s'enfuit une nuit : pour dépister les gens qu'il prévoyait devoir le poursuivre, il partit pour le Nord. Mais l'heure de la délivrance n'avait pas encore sonné pour le pauvre garçon.

A 60 ou 70 li du village, il fut rejoint par les limiers lancés à sa pour-

suite. Ramené chez son maître, battu d'importance, on se mit à le surveiller de plus près...

La prière de sa mère fut plus forte que les ruses de l'enfer. Un peu avant la fête du Rosaire, Wang-hing-wenn trouva une nouvelle occasion de s'échapper, et cette fois-ci il poussa hardiment au Sud, décidé à ne s'arrêter que lorsqu'il aurait retrouvé sa famille. Il marcha trois jours, sans presque prendre aucune nourriture. Ses pieds nus (il n'avait pas eu le temps de prendre des bas) lui faisaient bien mal dans ses mauvais souliers rapiécés. Mais l'espérance le soutenait, et la Providence guidait ses pas. Un vague souvenir le poussait vers Wei-tsoun, où il a de la parenté. Il eut cependant quelque peine à se faire reconnaître. Vous pensez bien qu'il dut raconter son histoire plus d'une fois en un jour. Les Chinois sont friands de ces sortes d'aubaines, car ils y trouvent de quoi alimenter leurs interminables conversations.

Un point nous inquiétait, c'étaient les recherches que son maître pourrait s'aviser de faire pour retrouver son fugitif. S'il a entre les mains un contrat de vente, il est fort, car il a la loi pour lui. En Chine un papier est tout-puissant, et le mandarin ne s'inquiète ordinairement pas de savoir comment le contrat a été rédigé. En Europe on coffrerait d'abord l'acquéreur de l'enfant, pour dénicher ensuite le vendeur, c'est-à-dire le voleur, et on les arrangerait tous deux proprement en bonne justice. Mais ici, allons donc ! Heureusement qu'il s'agit d'un de nos chrétiens : nous aurons, je pense, notre mot à dire, et il faudra bien que dame Justice chinoise redresse un peu son pied boiteux.

Il est fort probable aussi que le païen, apprenant que son esclave s'est réfugié sur terre chrétienne, n'osera pas venir le réclamer. C'est ce qu'il a de mieux à faire.

J'exhortai mon prodigue à remercier Dieu de sa délivrance inespérée, et à se rendre au plus tôt auprès de sa mère.

Albert WETTERWALD, S. J.

Traitement des fumeurs d'opium et diableries.

Lettre du P. Vinchon au P. de Becquevort.

(Extraits.)

Juillet 1899.

LE père Isoré fait une cure intéressante à Tchao-kia tchoang. A son retour des vacances d'été, un des plus fameux fumeurs d'opium vint lui demander de le prendre en pension avec toute une bande de fumeurs chrétiens, qu'il avait exhortés, pour les guérir. Ce chrétien se voyant assez malade, voulait se mettre en règle avec Dieu et avait imaginé ce moyen.

Le Père posa ses conditions : il ne fournirait que le logement (l'école), et on se conformerait aux règlements qu'il fixerait ; les familles enchantées apportent vivres, chauffage, etc. Ils sont 13, ayant remis au Père tout leur bagage de fumeur ; tout ce qui entre est visité, on ne sort pas de la résidence. Après une réclusion d'une douzaine de jours, le Père leur accorda une promenade ; il les accompagnait ; il renouvela ensuite quelques sorties surveillées ; il y a des curieux du village qui viennent voir défilier ce nouveau pensionnat. Les ex-fumeurs demandèrent aussi des exhortations au P. Isoré qui, après les premiers jours, leur en a fait. Au début, la faiblesse les retenait sur le Kang (lit de terre), surtout par ce temps de grandes chaleurs. Il a dû y avoir une petite retraite préparatoire à l'Assomption. Les païens des environs louent beaucoup cette invention ; on dit qu'il y en aura qui demanderont une cure pareille et formeront une seconde bande. Ce serait bien beau.

Depuis la fin de 1898 jusqu'en juin 1899, le diable s'est fait médecin, d'abord dans une pagode, non loin des catéchumènes. — On faisait ses prostrations, on fouillait à terre et on trouvait sous la main des pilules ; guérison s'en suivait ; on venait de 20 li à la ronde ; il y avait des offrandes d'argent pour remercier ; de là, des sommes considérables : alors, cela prit dans d'autres pagodes et ainsi jusqu'à présent sans doute encore : guérisons, offrandes, comédies. D'où venaient les pilules ? Jusqu'en juin, impossible de découvrir la supercherie. Depuis, des bonzes ont préparé des pilules et parfois, sans trop se cacher, les sèment à terre, les laissant tomber de leurs larges manches ; comme le courant est donné, les pèlerinages continuent et les guérisons aussi.

A. VINCHON, S. J.

Les Grands Couteaux.

Lettre du P. Becker.

Hien-hien, 28 août 1899.

NOUS allons probablement passer par des tribulations ; la mission de Mgr Anzer est systématiquement saccagée par les bandes des Ta-toahoei (grands couteaux). Ils ne tuent pas : ils pillent et ruinent les habitations des chrétiens, allant de village en village où il y a des chrétientés. Ils viennent de passer chez nous, et le P. Japiot m'écrit qu'il a déjà ainsi 5 à 6 chrétientés dispersées dans le Kai tcheou. Les mandarins n'ont pas de troupes, ce qui est une excuse dont ils sont contents, vu leur peu d'affection pour les Européens et les chrétiens, qu'ils regardent comme des auxiliaires de ces Européens détestés. Le P. Mangin au King-tcheou a aussi des tentatives de troubles de la part des sectaires I-ho-kiuen.

(Extrait d'une lettre du P. Wetterwald).

Tchao-kia-tchoang, 20 septembre 1899.

Le district du P. Japiot, voisin du Kiang-nan, nous a donné récemment des frayeurs. Les *Grands Couteaux* ont passé le fleuve Jaune et ont fait irruption dans le territoire de Toung-ming et de Kai-tcheou ; 7 ou 8 chrétientés pillées et plusieurs chrétiens emmenés captifs. Pas de morts heureusement, pas d'incendie non plus. On eût dit qu'ils faisaient un essai seulement. Les autorités civiles et militaires ont fait diligence cette fois-ci, surtout le Wei-tajenn qui commande la cavalerie à Kai-tcheou. Poursuivre les brigands, les cerner, en tuer plusieurs, en capturer un bon nombre, entre autres un des chefs les plus en vue, qui s'est signalé par plusieurs méfaits au Kiang-nan, ce fut l'affaire de deux ou trois jours. Le reste repassa le fleuve et alla se cacher au Chan-toung.

Il paraît que c'est un bachelier militaire du pays, un nommé Wang-chenn qui aurait invité les *Grands Couteaux* à venir faire leur coup. Le chef ayant été pris, ce Wang a eu le toupet d'aller à Tai-ming-fou réclamer sa liberté et se porter caution pour lui. Mais une lettre du P. Japiot et les instructions du P. Finck l'avaient précédé au tribunal du préfet. On mit le grappin sur le bachelier et on l'envoya à Kai-tcheou pour y être jugé. Notre mission semble donc jouir de la paix.

Je viens d'apprendre hier que le vicariat de Mgr Anzer est pacifié aussi momentanément. Vous savez que Mgr Anzer est à Pékin. Or pendant qu'il réclame justice en haut lieu, ses chrétiens, aidés des soldats, et de beaucoup de païens honnêtes, se sont rendu justice eux-mêmes. Ils ont livré bataille à toute une armée de *Grands Couteaux* et les ont battus à plate couture. Si cette nouvelle est vraie, je m'en réjouis fort ; ce sera un excellent précédent.

Les soldats seuls auront toujours beaucoup de mal à avoir raison des brigands ; les païens seuls ne veulent pas bouger. Mais si soldats, païens et chrétiens se réunissent pour traquer et battre les *Grands Couteaux*, ce sera bien vite fini. On dit que c'est un missionnaire de Mgr Anzer qui a organisé cette petite campagne. Bravo ! Les mandarins locaux sont enchantés de cette solution. Leur position, au Chan-toung est actuellement des plus délicates. Le Gouverneur est un ennemi acharné des Européens.

La mort du P. Templet a fait impression ici, où tout parle encore de lui ; ses disciples sont nombreux parmi nos catéchistes, et tous sont unanimes à louer son zèle et son amabilité. »

Le frère Templet avait passé plusieurs années dans notre mission du Tché-ly S.-E. Il était entré dans la Compagnie, le 14 août 1865, à l'âge de 23 ans et était arrivé en Chine, le 9 janvier 1868.

Quand le Tché-ly S.-E. fut confié à la Province de Champagne, le frère Templet y resta jusqu'en mars 1880, exerçant les fonctions de sacristain,

d'infirmier et d'horloger ; il s'occupait de la surveillance des enfants de l'orphelinat, en même temps que le frère Winsback. L'année 1878, qui fut si terrible pour la mission, par suite de la famine et de la fièvre typhoïde, lui apporta la charge d'un bien plus grand nombre d'orphelins que la famine avait attirés à Tchang-kia-tchoang, mais il céda bientôt ce soin au frère Hérouard, pour garder la porterie de la maison ; et le frère Mathieu Mayer prit l'infirmier en 1879.

Rentré dans la mission du Kiang-nan, confiée à la Province de Paris, dont il faisait partie, le frère Templet resta à Chang-hai à la résidence de Yang-king-pang, toujours charitable infirmier, habile horloger et soigneux lingeur. Nos missionnaires, nos chrétiens ne l'oublieront pas dans leurs prières.

Les Boreurs.

Le R. P. Maquet, Supérieur de la Mission, avertissait en ces termes le R. P. Provincial le 29 novembre :

NOUS sommes sous le coup de menaces terribles de la part des sociétés secrètes qui disent ouvertement qu'elles veulent en finir avec le christianisme et les Européens, et s'arment partout pour cela.

Une chapelle vient d'être incendiée dans la sous-préfecture de Fou-tcheng (district du P. Tcheou). Des désordres graves ont eu lieu dans le Kai-tcheou (P. Japiot), dans le Kou-tcheng (P. Denn) et dans le King-tcheou (P. Mangin). Et les Mandarins s'avouent incapables de réprimer ces désordres !

Qu'adviendra-t-il ? Dieu le sait, nous sommes dans ses mains.

Voici le récit du P. Denn, envoyé par lui à sa sœur, religieuse à Lille :

Kou-tcheng, 10 octobre 1899.

Une bande d'incendiaires dont le chef s'autorise d'une soi-disant lettre impériale pour protéger le trône et détruire l'étranger, se promène dans mon district qu'elle terrorise. C'est au mois d'août qu'ils ont commencé leurs exploits, à 30 kilomètres d'ici. Là, après avoir investi la chrétienté et menacé d'en brûler la chapelle, ils se sont laissé amadouer par le mandarin qui, par crainte des autorités supérieures, s'est hâté de se débarrasser de ces brigands en leur accordant tout ce qu'ils exigeaient.

De là, la bande s'est rapprochée de Kou-tcheng, lieu de ma résidence, et, à 12 kilomètres de la ville, a osé incendier une chapelle. Vous dire leur audace serait impossible.

Ces malfaiteurs se comptent par centaines ; ils sont armés de fusils, sabres, pistolets, lances. Leurs chefs sont connus, et l'un d'eux a même déposé sa carte au tribunal.

Cités à une première audience, ils s'y sont présentés tout armés, et en nombre. A les en croire, ma petite résidence va flamber, et ils vont me crever les yeux, ou plutôt me les arracher. Il leur faut 500 onces d'argent, sinon je n'ai plus qu'à faire mon acte de contrition.

Ces scènes sauvages ont déjà eu lieu l'année dernière, chez deux autres missionnaires, et cette année chez deux autres encore. On veut à tout prix se défaire des Européens et de ceux qu'on appelle leurs *esclaves*, c'est-à-dire des chrétiens. La bande qui me visite en ce moment a pris pour devise : « Protéger la dynastie, détruire l'étranger. »

Du R. Mangin au P. Desmarquest.

Tien-tsin, 20 décembre.

Les Boxeurs ayant déjà pillé bon nombre de chrétientés, les supérieurs m'ont envoyé à Tien-tsin pour informer le Consul de France, et par lui obtenir du Vice-Roi qu'il réprime ces violences. Le Vice-Roi n'a pas caché au Consul que ces événements le rendaient très anxieux. Il a déjà envoyé des troupes pour occuper militairement les préfectures de Ho-kien, Ki-tcheou et Cheun-tcheou ; il a donné des ordres sévères pour punir les chefs qui seront traités sans merci, et pour disperser les sectaires. Il ne faut pas se dissimuler la gravité de la situation ; le gouvernement chinois tirailé de toutes parts, les sociétés secrètes qui s'organisent, tout nous fait redouter des jours mauvais. Notre confiance est en Dieu et en la T. Ste Vierge ; espérons qu'elle ne sera pas confondue.

Du F. Wantz à plusieurs FF. Coadjuteurs.

Tchang-kia-tchoang, 1^{er} janvier 1900.

Les Boxeurs font l'exercice en pleine rue dans les villes, sans crainte des mandarins ; ils font des sortilèges et invoquent le diable qui leur donne par moments des forces prodigieuses pendant les exercices qu'ils font avec des lances et des sabres en se donnant des coups sans se blesser.

Du P. Gheslin à un Père d'Enghien.

Tchang-kia-tchoang, 17 décembre 1899.

La secte des Boxeurs se propage rapidement. Ils vont de village en village, recrutant des adhérents et faisant force diableries qu'ils prétendent les rendre invulnérables. Les mandarins n'osent rien dire, étant plus ou moins sympathiques aux étrangers et effrayés au récit des faits surprenants qui se passent dans ces réunions. L'un d'eux pourtant, étant allé dans un centre de leurs opérations, comme on lui recommandait à l'oreille d'être modéré dans ses paroles par crainte des Boxeurs qui étaient là nombreux

et invulnérables... « Ah ! ils sont invulnérables, s'écria-t-il, eh bien ! nous allons en faire l'essai. » Et tirant un revolver : « Y a-t-il des Boxeurs ici ? » Personne ne se présenta.

Ils ont annoncé qu'ils viendraient aujourd'hui attaquer notre Résidence. Aussi plusieurs veilleurs font-ils le guet jour et nuit, et les chrétiens, armés de vieux fusils, ont soin d'en tirer un coup de temps en temps pour dire au loin : « Nous sommes prêts. »

Les deux plus anciens de la mission, le F. Hérouard et le F. Winsback, se souviennent encore du pillage de 1868, mais ils se souviennent aussi que l'épreuve a été suivie d'une augmentation de conversions. Que Dieu nous envoie ce qui est le mieux pour sa gloire. Humainement parlant, il semble peu probable que l'orage soit passé : l'insurrection se propage dans d'autres provinces ; la famine menace pour le printemps prochain, car la récolte d'automne a été faible et on n'a pas pu ensemer pour le printemps. Priez pour nous, et vive la confiance en Dieu.

Après la bataille de Tong-tai-kouo.

Du F. Wantz.

1^{er} janvier 1900.

LE 20 décembre les Boxeurs voulurent prendre la revanche de leur défaite du 16 ; ils s'étaient réunis plus nombreux et s'étaient munis de petits canons et de fusils ; mais les soldats avertis s'y étant rendus, arrivèrent au moment où les Boxeurs brûlaient des bâtonnets d'encens et invoquaient le diable avant de se battre ; les soldats en ont emmené plusieurs à Hien-hien, et la bataille n'a pas eu lieu.

Le 22, les Boxeurs s'étaient préparés d'une manière encore plus formidable ; ils allaient se mettre en chemin dès le matin sans crainte des soldats, mais la neige tombant et le vent soufflant avec violence, ils n'ont pu avancer.

Il y a maintenant des soldats à poste fixe à Tong-tai-kouo avec une mitrailleuse et deux petits canons ; on peut espérer que les Boxeurs n'oseront plus avancer ; on dit même qu'ils sont prêts à se disperser, car les familles qui ont eu de leurs membres tués dans la bataille et que le Mandarin a fait jeter dans une fosse commune comme des rebelles et des voleurs, reprochent aux meneurs de les avoir trompés en leur disant qu'ils n'avaient pas de blessures à craindre. Il paraît qu'en présence des chrétiens leurs sortilèges ne réussissent pas.

Priez pour nos pauvres chrétiens persécutés, surtout pour ceux qui ont été pillés et qui sont sans abri ; le nombre en augmente tous les jours. Les Boxeurs vont jusqu'à démolir les maisons des chrétiens pour en vendre à bas prix les matériaux.

Du P. Prévôt.

8 janvier 1900.

L'arrivée des soldats nous a donné un calme relatif, il faut rendre aux officiers chinois la justice qu'ils méritent ; obligés de défendre et de protéger ceux qu'ils considèrent comme les ennemis de leur patrie, ils s'en acquittent beaucoup mieux que si nous étions obligés de défendre en France des Prussiens contre des Français ; la comparaison, si forte qu'elle soit, est pourtant juste.

Dans beaucoup d'endroits, nos pauvres chrétiens sont sans nourriture ni abri, et subissent un véritable ostracisme de la part même de leur parenté païenne : pillage, contributions, même incendies et assassinats : malgré tout, grâce à Dieu, presque pas de reculades à enregistrer. Priez et faies prier pour notre mission ; la religion n'a peut-être pas passé par semblable crise en Chine depuis des siècles.

Le P. Mangin au P. Godfroy.

Résidence de Tchang-kia-tchoang, 10 janvier 1900.

Ce ne sont dans toute ma section et dans le Chenn-tcheou qu'incendies et pillages. Malgré les engagements entre la troupe et les Boxeurs, où 10, 20 et 30 de ces bandits restent sur le carreau, sans compter les prisonniers, ces misérables ne désarment pas ; il leur faut l'extinction des Européens et du christianisme ; battus sur un point, ils se lèvent sur un autre ; l'avenir est des plus sombres ; grâces à Dieu, jusqu'ici très peu d'apostasies ; mais quel sort pour nos pauvres chrétiens chassés de chez eux !

Demain, sur l'invitation du général Mei, je pars pour le King-tcheou avec une escorte militaire. Puissé-je obtenir du moins des secours pour les chrétiens pillés et des garanties de sécurité pour tous ! Le général est bien disposé ; mais les mandarins locaux ne semblent pas le seconder beaucoup!...

Dans le King-tcheou, les Boxeurs sont établis à Foung-kou-tchoung, et les chrétiens ont grand'peur de voir leur chapelle brûlée ; à Liou-pa-tchoang, la chapelle a été pillée et la plupart des maisons des chrétiens brûlées.

Nouvelles de Chine.

On lit dans l'Ost-Asiatische Lloyd, 6 avril 1900.

« **A**UTOUR de Tsi-nan-fou les missions ont été cruellement éprouvées par la visite des Boxeurs. Des chrétientés entières ont été complètement ravagées. Le Ministre de France, à Pékin, prend énergiquement la cause en mains. Le Gouverneur Yuen a promis des indemnités aux chrétiens ; ses agents mettent au clair en ce moment les réclamations des

familles. Plusieurs fois les chrétientés ont résisté à main armée. A la résidence épiscopale de Tchang-kia-tchoang dans le Tcheu-ly S.-E., ils ont essuyé une sanglante défaite. L'Évêque de l'endroit, Mgr Bulté, Jésuite, fut sur le point, en un de ses voyages, de tomber aux mains des Boxeurs. A Yu-chang, ayant attaqué une chrétienté, ils rencontrèrent une vigoureuse résistance que dirigea, à la tête de ses chrétiens, le missionnaire de cet endroit. Après un combat terrible, les Boxeurs durent se retirer laissant sur le terrain environ 30 morts. »

On écrit de Tien-tsin, avril 1900.

« Les Boxeurs veulent mettre le feu aux maisons dans différents quartiers de la ville. En prévision d'éventualités, un corps de volontaires français a été organisé. Ils sont vingt environ, formés par un lieutenant de réserve.

Autour de Tchou-kia-ho.

La Mission possède, dans le King-tcheou, à environ 130 li au sud de Tchang-kia-tchoang, deux maisons d'une certaine importance, à Lou-kia-tchoang et Tchou-kia-ho. Le P. Mangin, ministre de cette section, écrit au P. Godfroy à la date du 10 février 1900 :

Notre maison de Lou-kia-tchoang et la chrétienté de Lou-kia-ho étaient particulièrement visées par les sectaires qui espéraient y trouver un riche butin. Des païens honnêtes, et qui n'avaient aucun intérêt à inventer le fait, ont raconté aux chrétiens que vers la mi-décembre des bandes de Boxeurs qui se dirigeaient une nuit sur Tchou-kia-ho, furent rencontrées par un vieillard qui leur demanda où elles allaient. — « A Tchou-kia-ho, démolir l'église, répondent les sectaires. — Croyez-moi, repartit le vieillard ; n'y allez pas ; les chrétiens y sont nombreux et bien armés ; si vous vous y risquez, pas un seul d'entre vous n'en reviendra vivant ! » Les bandits se laissèrent convaincre et rebroussèrent chemin. Les païens disent ne pas savoir quel était ce vieillard ; les chrétiens, eux, déclarent que leur sauveur n'est autre que S. Joseph, patron de leur paroisse. En témoignage de leur reconnaissance, ils se proposent d'acheter une statue du Saint qui sera dans leur église un monument durable de leur reconnaissance.

Les soldats envoyés au secours de ces localités y arrivèrent le 17 décembre ; le lendemain eut lieu la bataille qui sauva Tchou-kia-ho et ce qui restait des chrétientés du King-tcheou ; cette arrivée si opportune des soldats, au moment où la ruine de nos chrétientés semblait inévitable, n'est-elle pas une preuve manifeste d'une spéciale protection de Dieu ?

La cavalerie impériale se trouvait là en face d'environ 2000 Boxeurs, dont le plan était, après avoir détruit Tchou-kia-ho, de marcher sur la Résidence et de l'attaquer par le sud. Quatre bonzes étaient à la tête de

cette horde. L'un d'eux fut tué sur le champ de bataille avec une quarantaine de bandits ; les trois autres furent faits prisonniers avec 80 individus qui se rendirent et furent conduits à la ville de *King-tcheou*. Des trois bonzes, l'un mourut en prison de ses blessures, les deux autres eurent la tête coupée. Les deux têtes sont actuellement suspendues dans des cages à la vue de tout le peuple.

A P'ang-kia-kiao, le P. Heitzler se réjouissait d'offrir à ses chrétiens une des cloches que vous nous avez procurées ; or, le 1^{er} janvier, 200 sectaires se sont rués sur l'église qui a été brûlée, il n'en reste que les quatre murs ; les chrétiens surpris se sont cependant vaillamment défendus ; ils ont eu un mort et 8 blessés ; les Boxeurs ont eu aussi un mort et plusieurs blessés.

Les soldats impériaux occupent encore Tchou-kia-ho et Lou-kia-tchoang ; la ferme, les dépendances, l'école en sont pleines ; au début, ils s'y sont conduits comme en pays conquis : toute notre réserve de paille et de combustible y a passé ; mais peu à peu la discipline s'est resserrée, et pendant mon séjour, je n'ai pas eu à intervenir auprès du colonel Ou, qui habite chez nous.

Quand je suis arrivé, ce brave colonel avait un gros chagrin : ayant reçu l'ordre d'aller s'emparer d'un chef rebelle, il arriva trop tard, l'oiseau s'était envolé. Le général Mei ne fut pas content et pour donner un exemple, il priva le colonel du globule rouge qui ornait son chapeau. Mais, le jour où le général venait à Lou-kia-tchoang me faire visite, le colonel reparut triomphant : son globule était de nouveau vissé sur le chapeau ; toutefois il ne juge pas que *la face* lui soit entièrement rendue tant qu'il n'aura pas mis la main sur le chef qui lui a valu cet affront. Notez que le colonel est l'oncle par alliance du général ; vous voyez que le népotisme ne règne pas encore trop dans l'armée chinoise. Le général Mei est un homme d'environ 60 ans ; il sort des rangs, ce qui ne doit pas être très commun en Chine où tout s'achète, et ce qui en même temps prouve chez lui une certaine valeur personnelle. C'est un bouddhiste fervent, très homme de bien ! son grand plaisir est de faire des aumônes en cachette ; de ses deniers il soutient plusieurs écoles dans les environs de Ts'ang-tcheou où est son quartier général.

Dans une longue conversation, nous avons abordé bien des sujets intéressants : pourquoi les chrétiens ne brûlent pas à leurs parents défunts ni encens ni papier, l'utilité des prières que nous faisons pour les morts et pour les vivants... Je lui fis lire, dans le livre de prières des chrétiens, celles qu'ils récitent pour l'Empereur, pour le mandarin local, pour les bienfaiteurs, pour lui par conséquent qui depuis deux mois se dépense pour nous... etc. etc. ; il a paru content de tout ce qu'il a vu. « J'ai dit au vice-roi que tout ce que l'on débite sur vous n'est que calomnie, et je le dirai à l'Impératrice. »

Quant à la répression des brigands, voici où nous en sommes : les prin-

cipaux chefs sont en fuite ; une prime d'argent est promise à qui s'en emparera, mais jusqu'ici l'argent dort dans les coffres ; quant aux indemnités, nous les obtiendrons, d'après ce que disent les mandarins ; mais que de chinoiseries ! ce serait à dégoûter du métier, si on ne travaillait pas pour le bon Dieu !

De l'avenir, un mot : avant tout, il est entre les mains de Dieu ; mais, tant que les soldats sont dans le pays, on peut croire que, là où ils seront, il n'y aura pas de grosses affaires ; s'ils partent, il paraît certain que les violences recommenceront de plus belle, car c'est chez les Boxeurs un parti bien arrêté de détruire le christianisme par haine de l'étranger. Les mandarins le savent, et ceux qui les fréquentent lisent au fond de leur cœur que leur vœu secret est que les rebelles réalisent leur satanique projet. Humainement parlant, nous ne sommes qu'au début d'une révolution !

Vous voyez par là le pressant besoin que nous et nos pauvres chrétiens avons des prières de nos amis de France...

Dans le Nord de la Mission.

De Zenn-kiou, point le plus rapproché, dans la Mission de Pao-t'ing-fou et du Tcheu-li Nord, le P. Baudoux écrit, le 20 février, au P. Ministre de sa section, le P. Becker :

CETTE population naguère si calme, est littéralement endiablée. En une journée, plus de 20 villages ont invité les Boxeurs ; en une nuit ils se sont formés. Les foules courent par milliers à ces spectacles : de retour à la maison, on s'enrôle à l'envi. Les menaces, les vœux de destruction qu'on entend partout sont inouïs. On endiable surtout les enfants de 12 à 20 ans. Tout le monde dit que le 10 de la 2^e lune sera le dernier jour de nos chrétientés. J'ai prévenu le mandarin. Il m'invite à aller le voir : il trouve étrange, dit-il, que les chrétiens s'occupent tant des Boxeurs. « C'est tout à fait inoffensif, dit-il : ce sont des enfants qui s'amuse. Inutile de faire une proclamation, il exhortera les notables : cela suffira. » L'innocent ! il sait fort bien que ce sont les notables qui invitent les Boxeurs. Rien à espérer de ce mandarin ; si le secours ne nous arrive promptement, nous serons dévorés.

Règlement de l'affaire de P'ang-kia-kiao.

Exemple de règlement d'affaires entre Missionnaire et Mandarin.

Ou-k'iao.

LA 25^e année de Koang-sin, le 29 de la 11^e lune, les brigands I-ho-kiuen se réunirent, brûlèrent et détruisirent à P'ang-kia-kiao la chapelle catholique, les images et autres objets du culte ; ils brûlèrent aussi et

pillèrent les maisons de 6 familles chrétiennes, volant leurs sapèques, grains, habits et autres objets ; deux chrétiens furent blessés, un tué. Pour le règlement de cette affaire, nous avons statué les points suivants :

I. Les soldats se sont emparés de Bié-siao-ting et autres, en tout plus de 20 personnes ; ils ont tué Li-kia-jong et autres, en tout 9 personnes ; de plus Li-té-hai, Tcheng-fong-ting, Tchao-fou-siang appartiennent au Té-tcheou (Chan-tong). L'enquête a démontré que Li-té-hai, Tcheng-fong-ting, Li-kin-jong, Tcheng-k'ai-siang, Tcheng-té-mao sont les chefs, appelés par Wang-tch'oun-hoa, qui est l'instigateur. Tsié-siao-ting et les autres sont les auteurs de l'incendie et du pillage. Li-kin-jong, le vrai meurtrier de Lou-wan-tch'oun, a été tué par les soldats ; il a été décapité (après sa mort) pour l'instruction du peuple. Li-té-hao, Tcheng-fou-ting, Bié-siao-ting doivent être condamnés à mort. Bié-tsiao-ting a été exécuté ; Li-té-hai, Tcheng-fou-ting sont morts en prison ; ils doivent également être décapités pour l'instruction du peuple. Le coupable Tcheng-fou-sing est aussi mort en prison. Quant aux autres, ils sont actuellement en prison, à savoir Tchao-tien-leang, Tchao-tcheu-th'eng, Wang-lai-téou, Tchao-fou-jong, en tout 4 ; une dizaine d'autres seront punis (cangue, bastonnade) et leur affaire sera terminée.

En résumé pour cette affaire, outre celui qui a été tué par les chrétiens durant la bataille, 9 inculpés ont été tués par les soldats ; parmi les meurtriers un a été exécuté, deux autres sont morts en prison ; un autre coupable est également décédé ; 4 sont en prison, 10 autres seront punis ; quant aux contumaces Tchang-k'ai-siang, Tchang-té-mao, Wang-tch'oenn-hoa, Liou-lan-t'eu, Li-leang, ils seront activement recherchés et punis.

II. Pour la chapelle de 4 travées, y compris le mobilier, la main d'œuvre et les matériaux, l'estimation est de 238^t, 1 ; pour les 6 familles dont les maisons ont été brûlées et pour les autres pertes subies par elles, l'estimation est de 330^t, 795, en tout 568^t, 895. D'après la loi et les traités, cette somme doit être payée par Li-té-hai, Tcheng-fong-ting, Li-kin-jong, Tchang-kai-siang, Tcheng-si-mao, Wang-tch'oenn-hoa, 6 inculpés, suivant leur fortune. Li-té-hai et autres, 5 inculpés appartiennent au Té-tcheou, Wang-tch'oenn-hoa appartient au Ou-k'iao. Il a été déclaré positivement que quelle que soit la somme fournie par les inculpés de Té-tcheou, le reste sera donné par Wang-tch'oenn-hoa. Lorsque la somme entière aura été versée on en fera la répartition.

Cet accord a été signé par Lao-ngai-siuen, sous-préfet de Ou-k'iao et par *Jenn-té-fenn* (1), missionnaire français ; il sera valable lorsqu'il aura été ratifié en haut lieu.

Fait à Ou-k'iao, la 26^e année de Koang-sin, le 24 de la 1^{re} lune.

J. MANGIN, S. J.

1. *Jen-té-fenn*, nom chinois du Père Mangin.

Lettre du P. Mangin à un ancien missionnaire.

Tchang-kia-tchoang, 4 décembre 1899.

Votre Révérence sait par expérience le mal que font ici les sociétés secrètes, surtout celle des Pai-len-kiao : actuellement sous le nom de Ta-tao-hoei et de I-ho-kiuen. Cette même société continue ses exploits au Chan-tong et dans une partie du Tcheu-ly. L'an dernier, au printemps et à l'automne, le Wei-hien a eu beaucoup à en souffrir. Cette année, au printemps, ayant appris que les I-ho-kiuen se réunissaient dans le Ou-kiao, à Tchang-ngao-kia et ailleurs, je fis part de mes craintes au sous-préfet qui prit des informations et réussit, sinon à les disperser, du moins à les empêcher de mettre à exécution leurs mauvais projets. Dans les premiers jours d'août, ils essayèrent d'attaquer Yang-mou dans le King-tcheou ; le sous-préfet s'y rendit et par de bonnes paroles et par de l'argent, parvint à contenir leur fureur ; ils se transportèrent alors dans les nouvelles chrétientés du Kou-tching et mirent le feu à une maison hypothéquée par nous. Le sous-préfet, soit par crainte, soit par faiblesse, ne prit aucune mesure énergique, ce qui augmenta l'audace des sectaires ; un grand nombre d'I-ho-kiuen envahit le Li-koan, la ville et même le tribunal, de sorte que le mandarin n'osa tenir l'audience. Nous avertîmes alors le préfet de Ho-kien qui en déféra au vice-roi : un Wei-inan fut envoyé sur place pour tenter un accommodement par voie de conciliation ; il me déclara n'avoir pas d'autre pouvoir. Ayant invité le principal chef à se rendre auprès de lui, il vit, le jour de l'audience, le Ia-men envahi par une centaine de sectaires portant ostensiblement des armes ; le pauvre Wei-yeun est reparti précipitamment à Tien-tsin et pourra parler de visu de l'audace chaque jour croissante des sectaires ; puisse-t-il réclamer et obtenir de la faiblesse du vice-roi des mesures énergiques qui mettent fin à une si dangereuse agitation.

Dans le Fou-tching, une paroisse à 2 li nord de Liou-kia-ting, Lién-tcheun, a été pillée : chapelle et chrétiens ont été entièrement dévastés ; il ne reste plus aux chrétiens que les murs nus de leurs maisons. Dans le King-tcheou le trouble est plus général encore. A Lou-kia-tchoung et à Tchou-kio-ho nous sommes depuis un mois sous le coup de continuelles menaces. Les I-ho-kiuen se livrent à des exercices d'invulnérabilité en se faisant tirer à bout portant des coups de fusil : à Song-meng, 15 li ouest de Tchou-kia-ho, il y a eu à 2 reprises des exercitants frappés à mort : les chrétiens en sont rendus responsables, donc des représailles s'imposent ! A Hoang-kou-tchoang et à Liou-pa-tchoang, église et presbytère ont été livrés au pillage ; les chrétiens affolés se sont réfugiés ou chez des parents païens des environs, ou à Tchou-kia-ho, où les chrétiens plus nombreux se disposent à recevoir les envahisseurs à coups de fusil ! Tchia-tao-kiou, Tsing-tsao-ho, Ta-fong-kou-tchoang et plusieurs autres chrétientés moins importantes sont

également menacées ; chaque jour nous redoutons l'arrivée de courriers de Job ! A plusieurs reprises, le sous-préfet de King-tchou avec qui nous avons depuis longues années de bonnes relations, m'a déclaré son impuissance et m'a supplié d'avertir notre consul, promettant de son côté d'informer le vice-roi. Nous savons par Ho-kien qu'il l'a fait en termes très énergiques. De notre côté nous avons averti officiellement le Consul et nous avons appris hier qu'il a écrit au vice-roi ; le préfet de Ho-kien a fait de même. Tout en attendant tout de Dieu, qui seul est notre refuge, nous espérons aussi que le vice-roi averti de tant de côtés, sortira de sa torpeur et donnera des ordres sévères de répression, sans quoi le mouvement se développera et nul ne peut savoir quelles en seraient pour toute la mission les terribles conséquences. Ce mouvement est avant tout, semble-t-il, anti-européen, car les protestants ne sont pas plus ménagés que nous. Vous voyez combien nous avons besoin du secours de vos prières.

En union de vos Saints Sacrifices et prières.

Reverentiæ Vestræ infimus in X^o servus.

Ig. MANGIN, S. J.

Lettres du P. Denn à son neveu.

« En septembre dernier (1898), il y a eu à Pékin une révolution du palais, mais qui n'a amené jusqu'ici aucune complication pour les missionnaires.

L'Impératrice douairière a proprement mis de côté le jeune prince, après que celui-ci a eu la bonhomie d'avertir par décret son cher peuple qu'il ne se sentait pas les épaules assez solides pour soutenir le fardeau du gouvernement (je crois bien, il est anémique) et que par conséquent il s'en remettait entièrement à la prudence de la Régente, avec mille autres gentilleses, fort amusantes pour ceux qui connaissent le dessous des cartes.

Le fait est que la Chine administrative se divise aujourd'hui en deux courants, l'un voulant le progrès européen à outrance, et l'autre qui l'abhorre ; l'empereur faisait partie du premier, l'impératrice du second ; voilà tout.

Du reste l'impératrice tient (ou tenait) une conduite très correcte et pleine de circonspection vis-à-vis des puissances européennes représentées à Pékin, chacune par son ministre plénipotentiaire respectif. Il est d'ailleurs improbable qu'elle puisse enrayer le mouvement sinon momentanément : la Chine sera de plus en plus envahie par l'Européanisme, et Dieu seul sait, si ce sera pour elle un bienfait ou un malheur ! Du moins jusqu'ici, l'expérience faite à Kiao-Tcheou, dont la protestante Allemagne s'est lestement emparée, n'est guère rassurante au point de vue du salut des Chinois et du mauvais

effet produit par cette démonstration navale (sous les ordres du prince Henri de Prusse). »

* * *

« Il paraît que la bande nommée I-ho-kiuen, les poings justiciers (Boxeurs), après avoir incendié récemment une de mes chrétientés, se serait mis en tête de venir me trouver à la petite résidence que j'occupe en ville, de la piller, d'y mettre le feu, et de m'y rôtir. Heureusement ou malheureusement, la chose n'est encore qu'à l'état de projet ; s'il avait été mis à exécution, je serais déjà au ciel. Peut-être la partie n'est-elle que remise. Qu'attendent-ils ? Je l'ignore. Après une quarantaine de jours, pendant lesquels ils ont tenu la chrétienté incendiée en état de siège, et les autres avoisinantes sous le régime de la terreur, ils se sont retirés momentanément.

Ces malheureux, ramassis de gens sans aveu, composaient une bande de plusieurs centaines d'individus, ayant leurs chefs et leurs armes : fusils, sabres, lances, bâtons et leurs chevaux. Un mois auparavant, probablement pour se faire la main, ils avaient fait une descente dans une autre chrétienté plus au Nord de mon district. Là, malgré leurs menaces, le mandarin (préfet) s'en débarrassa en déboursant. Trouvant donc le métier lucratif, ils se rendirent à une autre près d'ici, et y ont fait leur coup.

Pour effrayer le mandarin, ils ont accompagné en nombre et armés les quelques inculpés de la bande assignés à comparaître. Par quatre fois depuis un mois, l'audience a dû être ainsi différée. Cette attitude leur a si bien réussi, qu'aujourd'hui c'est le mandarin lui-même qui voudrait terminer la chose en rebâtissant à ses frais la chapelle incendiée et laisser courir indemnes les coupables où ils voudraient, pourvu que ce ne soit plus dans sa juridiction. Nos nouveaux chrétiens failliront probablement comme un arbrisseau sous l'effort d'un vent trop violent. Enfin, à la grâce de Dieu, si je suis étranglé, rôti, décapité... je me hâterai de vous le faire savoir !!! »

* * *

« Pour avoir encore malgré les menaces des rebelles (boxeurs) les deux yeux dans leurs orbites, je n'en suis pas moins attristé par tout ce qui se passe dans cette région. La ville de Kou-tchong, qui est mon centre et d'où j'écris, est cernée de toutes parts par les bandes de ces brigands, qui recrutent tous les jours de nouveaux adhérents.

Rien que dans mon district, je connais 23 villages, tous fort voisins les uns des autres, qui se livrent aux exercices de la secte. Ces vengeurs comme ils s'intitulent (*I-ho-kiuen*), d'où par similitude de consonnance nous les appelons Iroquois, passent leur nuit à manier la carabine européenne, qu'ils ont su se procurer à Tien-tsin, et d'énormes coutelas qui se forgent, en plein jour, sur la rue, par des forgerons ambulants.

Leur but est connu, ils le crient sur les toits : *Protéger la dynastie en chassant l'étranger.*

A ma connaissance, ils ont déjà pillé sept chapelles ; chaque jour m'apporte la nouvelle, soit de nouveaux brigandages, soit de nouveaux postes établis par eux. Nos chrétiens sont affolés, ils se hâtent de mettre en sûreté leurs femmes, leurs enfants et leurs grains.

La province du Chan-toung, d'où nous arrivent ces misérables bandes, est encore plus éprouvée que notre Tcheu-li. En deux endroits, ils ont osé livrer bataille aux soldats impériaux. Dispersés ici, ils vont se reformer un peu plus loin et recommencent leur œuvre de destruction. Le vice-roi du Tcheu-li, sortant enfin, après quatre mois de désastres multipliés, de la torpeur dont il a fait preuve jusqu'ici, vient de se décider à envoyer environ trois cents soldats, pour pacifier un territoire égal à la France, terrorisé par l'audace de ces Chinois qui ne savent que trop aujourd'hui qu'ils n'ont pas grand'chose à craindre de leurs mandarins. »

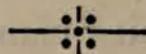
Lettre du P. Siao, jésuite chinois, au P. Beyer.

Tchang-kia-tchoang, 8 février 1900.

Ici, en Chine, notre situation est depuis quelques mois bien changée. Vous avez appris peut-être que notre résidence de Hien-hien a failli, il n'y a pas longtemps, tomber entre les mains des I-ho-kiuen. C'est une société secrète très répandue, qui s'est soulevée tout à coup, avec une grande furie, contre la religion et les Européens. Les chrétiens de Tong-tai-kouo se sont distingués dans la lutte contre ces sectaires. Ils avaient soutenu une attaque acharnée de plusieurs centaines de ces I-ho-kiuen, avec une bravoure extraordinaire. Pendant que les hommes combattaient, les femmes réunies à l'église priaient dévotement.

Une trentaine au moins de ces vauriens périrent sous les coups. On parle d'une apparition de la Ste-Vierge au-dessus de l'église, bénissant et soutenant le courage des chrétiens. C'est très croyable. Ailleurs, nous avons eu pas mal de chrétientés détruites, surtout à King-tcheou, Fou-tcheng, Ou-i, Chenn-tcheou et Ou-ki-ao. Plusieurs de nos chrétiens souffrirent la mort. Au Chan-tong, c'est encore pis : Les deux missions (celle de Mgr Anzer, et celle de Mgr Marchi) sont, d'après l'expression de leurs missionnaires, agonisantes. Priez donc pour la Chine, pour laquelle vous avez tant d'affection.

Jos. SIAO, S. J.



Les frères du Seigneur.

Extrait d'une lettre du P. Paul Jung, S. J.

Hien-Hien, 20 septembre 1899.

VOUS savez quel argument les protestants prétendent tirer contre la Virginité de la très Sainte Vierge, de ce que les évangélistes parlent des *frères du Seigneur*. Et quand nous leur répondons qu'il s'agit de *cousins* et qu'appeler ses cousins des frères était ordinaire aux Juifs, ils nous demandent les preuves d'une pareille assertion.

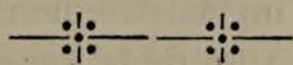
Il est certain que la réponse, pour être exacte, ne laisse pas que de surprendre nos idées européennes. Mais nos Chinois, eux, n'ont pas cette peine. Dans leur langue, en effet, il n'y a pas de mot pour traduire cousin tout court. Il y faut toute une périphrase dans laquelle entre le mot *frère* : *Frère par oncle paternel* (cousin paternel), *frère extérieur* (cousin maternel). De même pour les cousines : *sœur par oncle paternel*, *sœur extérieure*. Or, comme bien vous le supposez, dans le langage courant, on vous fait grâce de cette longue formule : on dit *frère* ou *sœur* tout simplement. Cela donne de plus la douce illusion d'une parenté plus proche et de relations plus intimes.

Ainsi à Kai-tcheou, je me trouvais un jour en face d'un jeune catéchumène que je savais être fils unique. Il avait amené avec lui pour me voir un autre jeune homme qu'il me présenta comme étant de sa famille. « Quelles sont, lui dis-je, vos relations de parenté ? — Nous sommes frères, » me fut-il répondu. Depuis un an en Chine et insuffisamment instruit des us et coutumes, je me récriai : « Ne me disais-tu pas l'autre jour que tu étais fils unique ? — Eh bien, oui ; je suis fils unique. — Fils unique avec un frère alors ? — Eh ! frère par oncle paternel ! » Et mes deux jeunes gens de se regarder, et de s'étonner de mon peu de pénétration.

Le catéchiste qui m'accompagne actuellement est fils unique lui aussi. Cela ne l'empêche pas de me parler sans cesse d'un de ses « frères aînés », qu'il voudrait ramener à des sentiments plus chrétiens.

L'autre jour, je profitai de l'occasion pour lui proposer l'objection protestante. « Qu'en penses-tu ? lui dis-je. — Cela n'est pas fort, me répondit-il. *Frère* peut vouloir dire *frère par oncle*, comme *propre frère*. Si l'on veut préciser, il n'y a qu'à ajouter un mot et tout le monde comprendra ! »

Aussi les prédicants se gardent-ils bien de proposer cette objection à nos chrétiens. Et Dieu sait pourtant s'ils se font faute de déblatérer contre la Sainte Vierge devant nos néophytes !



FRANCE.

Une journée de Mission.

AU mois de novembre 1899, un Père appartenant à la maison des retraites de Saint-Acheul, donnait une mission dans le petit village d'Estrées, pays natal du P. Pillon. Le Sacré-Cœur, fidèle à sa promesse, fit germer la moisson au delà des espérances du semeur, et le jour de clôture fut une grande fête pour le ciel. C'est à la joie de cette journée que les juvénistes de Saint-Acheul eurent le bonheur de prendre part : voici comment.

Tout près d'Estrées, à Guyencourt, demeure un homme selon Dieu, M. le comte de Rougé ; ce chrétien apôtre étend son domaine spirituel sur quatre ou cinq villages des environs, et Dieu sait le bien qu'il y fait. En cette occasion, il conçoit l'idée de faire de la clôture de mission à Estrées, une fête extraordinaire, avec chants inouïs, et divertissements pour les enfants, une fête, enfin, où viendrait s'exercer le zèle des juvénistes. Il obtint la permission du R. P. Recteur. Estrées est à quinze kilomètres environ. Le départ est fixé à 7 heures du matin, la rentrée à 7 heures du soir. Quelle joie pour nous de goûter un peu de la vie du missionnaire !

Le grand dimanche arrive ; c'était le 19 novembre. Dès le matin, deux voitures nous attendent. Professeur en tête, nous partons joyeux, le bon Dieu dans le cœur et son beau clair sourire dans l'azur du ciel. La Vierge ne permettra pas aux nuages de venir nous le cacher. Ce sourire divin réjouit tout ; il épanouit les fleurs d'automne et les visages des enfants de Dieu ; nos *Ave* s'échappent vers le ciel avec nos sourires : Que Marie bénisse nos efforts pour le bien des âmes. Partout aux approches d'Estrées, les paysans en belle toilette nous saluent amicalement ; les plus âgés prennent déjà le chemin de l'église ; il n'est que neuf heures et demie, mais « quand on serait à moitié mort on irait tout de même, » disait une bonne vieille femme. M. le Curé nous reçoit cordialement ; vite, une petite répétition à l'église et dix heures sonnent.

Tout se remplit, bientôt les bancs ne suffisent plus : on est debout. Le maire d'un côté, le comte de Rougé de l'autre occupent leurs places d'honneur. Et près de l'autel, l'un des nôtres à côté du chantre et en chape comme lui, mais très sensiblement plus jeune, rehausse l'éclat de la cérémonie. Représentez-vous cette scène ; dites-vous que tous les chrétiens qui sont là ont reçu le Sauveur ce matin, que vous pouvez leur mettre dans l'âme un peu plus d'amour et vous devinerez ce que furent nos chants. Nous chantâmes à cœur déployé au *Kyrie*, à l'Offertoire, à la Communion, à la fin, oh ! sans fatigue, c'est sûr ; et aussi sans trop déplaire. On nous écoutait avidement. A l'Offertoire, quand éclata, majestueux, le refrain « Parle, commande, règne ! » ce fut un saisissement, et l'on surprit des larmes, même dans les yeux virils. A la fin de la messe, lorsque nous entonnâmes

le cantique « Au ciel, j'irai la voir un jour ; » on était si peu pressé de s'en aller que dans le silence qui suivit le dernier refrain, le Père Missionnaire dut avertir les fidèles que c'était fini. A la sortie, plus d'une exclamation fut surprise qui témoignait de la joie générale : « On n'a jamais vu cela à Estrées. » — Mais la soirée leur réservait encore d'autres joies. — M. de Rougé réunit à dîner tout le clergé de la paroisse : M. le Curé, le Missionnaire et tous les petits vicaires de Saint-Acheul. Tout fut simple ; on n'entendit qu'un toast, et ce fut le maître de la maison qui le porta : *Ad Majorem Dei Gloriam !* En quelques vers l'un de nous remercia notre hôte ; il fit allusion à ses campagnes de 1870 :

...tant que régnera, glorieux héritage,
 Dans l'âme des Français le culte du courage
 Pour dire qu'un soldat est brave, il suffira
 De conter cette guerre et de dire : « Il fut là ! »

La pièce, après un éloge discret de la charité, se terminait par une prière. — *Retribuere dignare...*

— Bientôt, nous reprenons le chemin d'Estrées ; sur la route une quarantaine d'enfants viennent à notre rencontre ; aussitôt la guerre est organisée. Ahuris d'abord, et intimidés, les enfants ont vite compris ; ils s'animent ; leurs yeux brillent :

« Les petits paysans étaient passés soldats. »

Une armée va s'établir dans le village ; l'autre devra la déloger et prendre la place. Notre Père Professeur se met à la tête des assiégeants ; rapidement et savamment le plan d'attaque est conçu : il s'agit de cerner le cimetière. Notre aile droite le tourne d'abord ; au moment où elle approche une forte sortie déjoue son attaque, la presse, l'entoure... en vain le centre s'élançe ; c'en est fait des assiégeants, nous sommes vaincus... Non ; victoire ! le général avec notre aile gauche est entré dans le cimetière dégarni par la sortie, il arbore sur la place notre drapeau (un mouchoir au bout d'une branche) ; tel Ulysse, fertile en expédients. On s'éponge le front et on laisse se calmer les battements affolés de tous ces petits cœurs où bouillonnaient de grands courages.

Ingentes animos angusto in pectore versant.

Mais voici la revue solennelle ; le commandant en chef, M. de Rougé, vient la passer ; il rend hommage à la bravoure des deux armées et accroche la médaille militaire, une feuille de chêne, à la poitrine du plus vaillant. — En avant... marche ! on se rend à l'église ; le cantique du Règne marque le pas, le peuple est réuni, formant la haie, puis, entraîné par nos accents, il emboîte le pas et le cortège triomphal devient une pieuse procession qui

entre à l'église pour les Vêpres. — Après le *Magnificat*, le petit Père qui avait brillé le matin à côté du chantre fait un catéchisme, soi-disant aux enfants, sur le quatrième commandement. Mais je ne sais par quelle distraction, le catéchiste perd le fil de ses idées et s'égaré dans les devoirs des parents envers leurs enfants ; espérons que cette distraction aura eu de bons effets. Quelques réponses enfantines résonnèrent suavement aux oreilles des mamans ; les papas eux-mêmes ne purent s'empêcher de sourire bruyamment ; ce fut pour eux le point de départ d'une joie exubérante qui devait aller grandissant jusqu'au soir ; elle se signala d'abord par le chant du cantique « Au ciel ! au ciel ! au ciel ! » Puis tous reçurent pieusement la première bénédiction du Saint-Sacrement.

La seconde devait avoir lieu le soir, après notre départ : Mais en attendant, les juvénistes, après avoir si bien joué leurs rôles de soldats, ne peuvent manquer de réussir dans les fonctions de bonnes d'enfants. Le théâtre de leurs nouveaux exploits est une maison proche de l'église. Des pots de confitures, des miches de pain garnissent la table : la même main charitable a pourvu à tout. Tous les enfants (juvénistes compris) remplissent la salle ; les papas, n'ayant plus de place, regardent aux vitres qu'ils font trembler par instants sous leurs exclamations joyeuses. Les miches se découpent, les servants se multiplient, les dents fonctionnent, les habits se tachent, la bière circule, les pots se vident... et les estomacs n'ont pas l'air de se combler. L'appétit dépasse toutes les espérances : c'est merveilleux. Les mamans expriment timidement et en souriant une ombre d'inquiétude pour les suites possibles d'un pareil festin, mais vraiment, les petits se donnent une indigestion de si bon cœur, qu'il faudrait être cruel pour les en empêcher. De nouvelles miches sont apportées, on les attaque avec enthousiasme, sans merci ; pas de respect humain surtout ! enfin, on fit honneur à tout, « et le combat cessa faute de combattants. » Après les grâces on se forme en rond et trois fois on répète le refrain : « Parle, commande, règne ! » Puis, une ronde immense, quelques papas ne peuvent résister à la tentation, ils enjambent... le respect humain, et les voilà tournant à qui mieux mieux. M. de Rougé regardait tout : il était heureux.

Enfin, la nuit tombe, les voitures sont là, on se dit adieu. Les chevaux partaient déjà que les habitants et les enfants réunis sur la place nous criaient encore : « Au revoir, Pères. »

Le soir, à Saint-Acheul, nous arrivâmes à temps pour chanter le salut, et le Père Recteur nous dit ensuite que jamais nos chants n'avaient été mieux enlevés.

Belle et sainte journée : *Dies quam fecit Dominus !* Un jour, ce sera là notre vie, nous poursuivrons la brebis égarée, mais non plus, comme aujourd'hui, par des prés pleins de charmes ; nous la chercherons dans les

sentiers ardens, où les ronces et les pierres, teintes déjà du sang de nos frères, se teindront du nôtre aussi.

Cette nuit-là, plus d'un rêve s'envola vers la Chine.

Une première communion.

PUISQUE nous parlons des scolastiques et de leurs essais d'apostolat, nous ajouterons l'histoire d'un petit ministère que le bon Dieu a bien voulu confier au Juvénat de St-Acheul.

Nicolas B... était autrefois musicien de profession ; il allait, dans les fêtes et les bals, jouer du piston, du baryton, de la clarinette ou du violon ; mais son instrument bien-aimé, c'était le piston. Quand il en jouait, les notes, disait-il, sortaient claires comme de l'or ; à la fin, les infirmités sont venues avec l'âge : « au lieu de l'or, le souffle ne jetait plus que du plomb », l'archet ne tirait plus des cordes le son du temps de la gloire ; B... renonça à la musique. Veuf, sans enfants, il est peu à peu tombé dans la misère ; et pourtant, il a toujours été honnête et pas ivrogne. Malgré ses 78 ans, il parcourait les villages, à une grande distance parfois, pour remettre les « carriaux » cassés et raccommoder les horloges.

Un beau jour, comme il gravissait un petit raidillon, fort en peine, malgré l'aide de son chien, d'y traîner sa charrette, passent trois novices : en un tour de main l'attelage est en haut, sur la grand'route et... on fait un peu de causette. Notre homme d'ailleurs, nature simple et droite, aime beaucoup les prêtres. Jamais il ne rencontrait un curé ou une sœur, sans saluer. D'autre part il savait qu'un « carriau ne se remet pas tout seul » et qu'une pendule ne marche qu'à condition d'être remontée ; d'où il concluait qu'il devait y avoir quelqu'un... ou quelque chose qui conduisait le monde. Là se bornait sa pratique religieuse et sa science théologique. La vie future, si toutefois il y en a une, consiste pour les gens de bien à accomplir certains travaux, chacun suivant son talent, comme, par exemple, à pousser une étoile dans le ciel. Du reste, Dieu ne s'occupe pas de nous : il aurait bien trop d'ouvrage ! et puis lui, B... serait-il dans la misère ? Aussi, B... ne s'occupe pas non plus du bon Dieu.

Il y a près de cinquante ans, il a pourtant failli se convertir. On donnait une mission à Boves où il habite. Le missionnaire le jugeant mûr, lui dit un jour : « Voyez un tel ! Je l'ai bien attrapé ! — Ah ! tu l'as attrapé ! se dit B... ; eh bien ! moi, tu ne m'attraperas pas ! » En racontant cette histoire avec indignation, il jure de nouveau que c'est fini, qu'on ne l'attrapera pas. Interloqués d'abord, nos bons novices se ravissent : c'est bien simple, il n'y a qu'à lui faire réciter un *Ave Maria*, et la partie est gagnée ! Oui, mais la difficulté fut d'attacher ce grelot : échec complet.

Deux ans se passent ; de temps en temps on se rencontre : toujours bons amis ; mais pour l'*Ave Maria*, mêmes assauts, même résistance. A la fin, notre homme déclare qu'on y perd son temps, qu'il voit bien qu'on veut le faire confesser et que c'est inutile.

Or voilà qu'un matin de grand congé les novices, devenus jувénistes, causaient tranquillement avec lui sur la route. Un de la bande qui ne l'avait jamais vu propose : « Si nous récitions ensemble un *Ave Maria*. — Je veux bien, répond notre ami. Seulement je vous avertis d'avance, je n'y crois pas ! » Il se découvre et respectueusement tâche de suivre la prière que disent les frères. A la fin tout ému : « C'est encore plus facile que de jouer une valse ! » dit-il en bon violonneux. « Alors promettez-nous d'en réciter un tous les jours, au moins pendant neuf jours. — Soit, pour vous faire plaisir, mais je sais bien que cela ne me donnera pas de pain. »

Quinze jours après, nouvelle entrevue. Cette fois il se fâche pour de bon : on lui fait dire des bêtises ; il continue ses *Ave Maria* parce qu'il avait promis pour neuf jours et qu'il n'a pas compté ; mais il est perdu ! et pour comble de malheur il a maintenant une plaie au pied, il ne peut même plus aller mendier : il n'a plus qu'à mourir de misère. Les scolastiques l'écoutent avec intérêt, il le voit, et prenant confiance, il parle plus à cœur ouvert, on en profite : « Depuis quand ne vous êtes-vous pas confessé ? — Depuis 70 ans. — Mais votre première communion ? — Je ne l'ai pas faite, à l'époque, parce que je jouais du violon pour faire danser ; et j'en suis toujours là... Mais je ne le dis pas, parce que, ne pas communier, ce n'est pas français ! — Il est encore temps. — Bah ! quand je mourrai, je ferai venir Monsieur le Curé ! »

En somme, tout marchait bien. Le soir, seconde visite pour lui porter à dîner, mais sans toucher un mot de la confession ; un des Frères panse le pied malade avec un remède excellent que l'étiquette appelle « Ignatii aqua ». En dix minutes les douleurs s'apaisent, le pied est plus ferme... et le cœur aussi : « Ah ! mes pauvres enfants, me voici comme un rosier qui tombait et à qui on donne un tuteur. » C'est ainsi que B... s'exprime, toujours avec des comparaisons très poétiques ; il ne sait pas lire, mais sa conversation toujours pittoresque est vivante : il saisit le mot juste. Nous ne pouvons malheureusement pas reproduire ici toutes ses réflexions, il faut nous contenter d'en cueillir quelques-unes.

« Vous êtes les domestiques du bon Dieu, disait-il à la visite suivante. Vous ne m'avez pas attrapé, mais vous avez gagné mon cœur ; je suis dompté. Vous voulez sauver mon âme, eh bien faites tout ce qu'il faut, je me laisse faire. » Aussitôt on commence son instruction religieuse : la grâce travaillait visiblement, car en deux séances, il savait tout le nécessaire. Les mystères de la Ste Trinité, de la présence réelle dont il n'avait jamais entendu parler furent admis sans objection : « Le bon Dieu l'a

dit ! » cela lui suffisait. Lorsqu'on lui avait expliqué quelque chose, aussitôt une comparaison montrait qu'il avait compris. Il voulait connaître la religion : Un jour il vient à St-Acheul à grand'peine : il venait surtout pour demander comment il avait pu se trouver des hommes assez méchants pour tuer Notre-Seigneur. Cette pensée l'avait travaillé la nuit, il en voulait la solution. Souvent il faisait, dans son style à lui, des actes de foi, d'espérance et de charité. « Pourquoi vous occupez-vous donc tant d'un pauvre vieillard comme moi ; répétait-il de temps en temps ? — C'est que le bon Dieu vous aime... — Ah ! je suis pris ! Dites-le encore. » Et il aimait à se faire redire ces mots : « Le bon Dieu vous aime. »

Quand on lui parlait de confession autrefois : « Mais je n'ai rien fait de mal ! » La grâce l'a changé et il se trouve un grand pécheur, quoiqu'il ait péché bien plus par ignorance que par malice. Nous craignons de trop allonger ce récit, il faut pourtant rapporter un beau trait de vertu qui montrera la transformation. Nicolas B... a un voisin ivrogne et fort mauvais sujet ; cet individu revient un soir, ivre à son ordinaire, il se trompe de porte, entre chez B... tombe et brise la provision de carreaux, toute la fortune du pauvre vitrier. Celui-ci le relève et le reconduit chez lui en disant tout doucement : « Tu te trompes, mon garçon, c'est la porte à côté. » B... racontait cette histoire tout bas : « Je ne veux pas qu'il l'entende : il ne s'en souvient plus et ses parents ne le savent pas ! »

Tout ce changement s'était fait en quinze jours. Le moment de la confession était venu ; elle eut lieu le samedi 24 février à St-Acheul, comme si la Sainte Vierge en choisissant son jour avait voulu bien marquer qu'Elle avait tout arrangé. En recevant l'absolution, le brave homme pleurait, il pleurait en baisant son crucifix. Il disait en sortant : « Il me semble que je vais mieux, j'ai plus de force qu'il y a 20 ans ; je suis plus léger et je vois plus clair ! »

Mais tout n'était pas fini ; le mardi suivant, Mardi Gras, les Juvénistes attendaient, pleins de joie, leur fils spirituel qui devait faire sa première communion à la chapelle domestique. Le diable s'en mêlait sans doute, car pendant la nuit, la plaie du pied empira de telle sorte que B... ne pouvait le matin se tenir debout, il ne vint pas. Tout fut remis à huitaine : les scolastiques qui avaient attendu n'y perdirent rien pourtant, au contraire, car ils firent quand même la sainte Communion.

Dans l'intervalle, une place se trouva prête, juste à point chez les Petites Sœurs des Pauvres : elle sera pour notre ami. Le plan est tout tracé : le mardi 6 mars, il arrivera à St-Acheul, fera sa première communion et puis on le conduira tout droit chez les Petites-Sœurs.

En effet il arrive, tout ému d'avoir quitté Boves, sa sœur, ses amis, car il en a beaucoup et, non seulement à Boves, mais dans les environs tous parlent avec éloge du père B... « Allons, vous voilà ! Vous êtes bien prêt

pour votre première communion? — Ah! je ne peux pas aujourd'hui! — Pourquoi donc? — C'est impossible! Je n'ai pas mangé ce matin; mais à Cagny le conducteur s'est arrêté au cabaret; j'étais impressionné: il m'a fait prendre un petit café. D'ailleurs, ce sera mieux demain, aujourd'hui c'est trop de changement: pour demain je serai plus prêt. Et puis je voudrais encore me confesser tout de suite avant, depuis dix jours on peut avoir un peu de poussière: on ne le fait pas exprès, mais on peut jurer un petit coup. « La bonne âme! Son juron peut figurer ici sans scandaliser; c'est: « Quel malheur! » et il a pris la résolution de le changer en cet autre « Quel bonheur! » Il assiste pourtant à la messe où les scolastiques font encore la sainte communion; après le déjeuner, il est conduit chez les Petites-Sœurs.

Le lendemain enfin il arrive en voiture, accompagné de deux juvénistes. On lui a fait une belle toilette: il est superbe. Mais surtout sa figure rayonne de joie. Il est bien préparé. Messe solennelle avec musique, chants et même avec un morceau exécuté par un juvéniste sur le vieux violon, tout étonné de se voir vibrer dans une église. Le grand moment est venu; après la récitation des actes, le bon vieillard, entre ses catéchistes, reçoit pour la première fois le corps de Notre-Seigneur. Il pleure de joie; c'est bien le bonheur d'un premier communiant, si heureux qu'il a peine à croire qu'on puisse l'être davantage en paradis.

« Ah! mes enfants, dit-il, que vous me faites du bien... c'est impérissable: le bon Dieu y est. Si maintenant j'ai du pouvoir au ciel, soyez sûrs que c'est tout pour vous! »

Pour couronner, on lui donne le scapulaire; on s'embrasse, et tout triomphant, il retourne à l'asile en compagnie des Petites-Sœurs joyeuses de son bonheur.

« Mes garçons! dit-il en partant, voilà une vieille casserole bien récurée! — Non plus! lui répond-on; désormais c'est le calice d'or du bon Dieu! »

ZAMBÈZE.

H Quilimane.

*Extrait d'une lettre du P. Eugène Witz, S. J., missionnaire au
Bas-Zambèze.*

QUE vous dirai-je de Quilimane, où je réside? C'est une petite ville demi européenne; la partie européenne possède de jolies maisons gracieusement assises sur les verdoyantes rives du « Quac-quac »; la partie cafre est cachée sous les palmiers et les manguiers, un peu comme les

nids dans les bois. Les environs sont charmants ; le terrain est coupé par des plantations de palmiers qui s'étendent à perte de vue. Malheureusement la mer et le fleuve font leurs dégâts et rendent les environs peu salubres ; la brise de mer, il est vrai, contribue à purifier l'air. — Quant à la population j'en dirai peu de chose. Les Portugais sont nombreux ; malheureusement les bons chrétiens se comptent sur les doigts. C'est là le plus grand obstacle qui s'oppose à la conversion des cafres à Quilimane, ceux-ci ont toujours l'attention fixée sur les blancs. Nous avons pourtant bien travaillé ces derniers temps. L'apostolat de la prière a été établi ; beaucoup d'enfants ont été baptisés, et tout le monde s'accorde à dire que la mission contribue grandement à rehausser la beauté des cérémonies à l'église paroissiale. Ainsi si le mois de Marie s'est fait cette année-ci avec plus de solennité, si le concours des fidèles fut plus grand, ç'a été en grande partie grâce à nos élèves qui allaient à l'église chanter litanies et cantiques.

Nous avons commencé aussi à faire de fréquentes visites aux détenus. Ils eurent à Pâques une messe solennelle, à laquelle les blancs communièrent ; ils firent à midi de fraternelles agapes ; les noirs furent aussi heureux de prendre part à la fête. Après la première exhortation que le P. Marquez fit aux détenus noirs, qui étaient tous païens, tous répétèrent qu'ils voulaient aller au ciel. Un maure qui s'y trouvait aussi ne manquait pas de dire au missionnaire, après chaque visite, qu'il se ferait chrétien aussitôt qu'il recouvrerait la liberté. On parla un peu en sa faveur, l'affaire marcha bien, et le maure fidèle, à sa promesse, se présentait dès le second jour à la mission. Depuis ce temps il porte continuellement le catéchisme sur lui.

Un autre genre d'apostolat non moins fructueux, c'est l'éducation des enfants. Notre école est très fréquentée, elle compte environ 150 élèves, parmi lesquels règne un excellent esprit ; et ils deviendraient tous sans doute de fervents chrétiens, n'était le déplorable milieu dans lequel ils vivent.

Au commencement de cette année, nous avons établi parmi eux l'œuvre de l'apostolat de la prière. Ils sont heureux de célébrer les premiers vendredis du mois ; ils ne manquent pas de se présenter avec le scapulaire sur la poitrine. Parmi mes 50 élèves, environ 25 ont fait leur première communion, et aucun d'entre eux jusqu'à présent n'a manqué à la communion mensuelle, une dizaine même s'approchent plusieurs fois par mois de la Table-Sainte. On voit bien l'action de la grâce sur ces natures encore incultes. Un jour, c'était un premier vendredi, on m'avertit qu'un de mes élèves avait menacé de battre un camarade coupable d'avoir maltraité un de ses petits frères. Je le fis appeler. — « C'est donc vrai que vous voulez battre un tel ? — Eh oui, puisqu'il a battu mon frère. — Est-ce qu'un chrétien peut se venger, » demandai-je ? Je ne reçus pas de réponse, mais on voyait qu'une lutte intérieure se livrait dans ce petit cœur. J'insistai, rappelant quelques traits de la vie de Notre-Seigneur. Deux larmes perlèrent aux yeux de l'en-

fant qui me promet de pardonner et même de devenir l'ami de son adversaire. Peu de jours après, je fus témoin d'un trait non moins édifiant. En sortant de classe je vis un de mes élèves seul les mains jointes et les yeux levés au ciel. Je m'approchai et — « Que fais-tu donc là ? lui dis-je, — Rien. — Comment rien et que signifiaient ces mains jointes ? » Il baissa la tête, tout honteux, puis m'avoua qu'il venait de réciter un *Pater* pour demander pardon au bon Dieu d'une injure qu'il avait adressée à un camarade.

Voilà le beau côté de la médaille ; elle a aussi son revers, car ces enfants sont trop souvent inconstants, trompeurs et surtout d'une paresse hors ligne. Il y a des exceptions pourtant, et j'ai des élèves vraiment studieux.

De temps à autre nous nous payons une promenade avec nos élèves. Ils vont musique en tête (ils sont fous de musique). Nous avons formé une petite *fanfare* de quatre tambours, quelques instruments en fer blanc et une clarinette !! De ces instruments bien primitifs nos bambins savent tirer des sons assez harmonieux pour charmer les habitants de Quilimane. A peine apparaissent-ils que tout le monde se met à la fenêtre, et les noirs sortent de tous les coins. Nous fîmes l'année passée une promenade sur le Quacquac, et en arrivant en ville il y eut chants et musique ; à voir les noirs sortir de leurs bosquets et accourir au passage, on eût dit que nous étions revenus aux beaux jours du Paraguay. Nos noirs ont une extrême facilité pour la musique ; ils chantent très bien. Le P. Fernandez voudrait bien monter un peu mieux notre fanfare rudimentaire ; mais où prendre les instruments ?...

Et maintenant un petit mot sur la fête du Sacré-Cœur. Nous l'avons célébrée cette année avec le plus de pompe possible. Elle fut précédée d'une neuvaine préparatoire. La veille il y eut pétards, feux d'artifices, etc., les pauvres noirs ne se possédaient plus de joie. Notre chapelle était splendide : ornée de lumières, resplendissante de lumière et de fleurs. Le concours fut extraordinaire. Le commandant du petit vaisseau de guerre le *Chaimite*, et tous les officiers du bord, les consuls des diverses nations et toutes les autorités locales étaient là. Les marins faisaient la garde d'honneur. Le curé célébra la messe qui fut chantée par nos élèves. A l'élévation, le vaisseau déchargea son artillerie, ce qui produisit grande sensation. A la fin de la messe on chanta l'hymne du Sacré-Cœur avec un enthousiasme difficile à décrire. Les protestants demeurèrent ravis ; un des premiers mots que le soir en me rencontrant, me dit le consul allemand fut : « Vos enfants chantent magnifiquement, c'était très beau... » Malheureusement le temps fut mauvais dans la soirée, et nous n'avons pu faire la procession du T.-S.-Sacrement ; tout était préparé, les rues étaient remplies de cafres et de maures.

Enfin un petit mot, avant de finir, sur la mission du Kualami et de son vénérable supérieur le P. Marquez. Il est déjà âgé et il travaille depuis plu-

sieurs années en Afrique mais toujours avec l'entrain d'un jeune homme et une santé robuste. Il ne se plaint que des mataquenhas qui lui rongent les pieds et lui font des plaies presque incurables. Il n'en cultive pas moins joyeusement sa portion de la vigne du Seigneur, et on pourra avec raison dire de lui : *Quam pulchri pedes...* Que ne pouvez-vous venir visiter son palais vraiment cafre ! C'est une hutte carrée, faite de pailles et de roseaux, avec deux chambres d'environ trois mètres de long et autant de large ; comme mobilier, une table vermoulue, un régime de bananes dans un coin, quelques chapelets dans un autre, et enfin deux chaises. C'est là le séjour du P. Marquez ; il y vit si content que c'est à peine s'il peut se résigner à venir passer à Quilimane une demi-journée par semaine. Il a une demi-douzaine de familles toutes chrétiennes, sans compter les enfants des autres familles qui le sont tous. Il en a baptisé l'année passée 104.

Eugène WITZ, S. J.

ALASKA.

Nouvelles du Klondyke.

Lettre du P. Rogatien Camille au P. L. Véron.

Eagle (via Skagway), 10 janv. 1900.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

COMME je vous remercie de votre bonne lettre qui vient de m'arriver il y a quelques jours : merci de la lettre du bon P. Eugène : continuez, cher ami, à me donner quelques nouvelles de France et sachez que 3 fois par mois durant l'hiver, et une douzaine de fois par mois durant l'été, la malle nous arrive. C'est un peu pénible d'être facteur rural dans ce pays, et l'autre jour le courrier partait avec 15 chevaux et une livre et $\frac{1}{2}$ de lettres ! il avait à faire 300 à 400 milles dans un pays où l'on trouve surtout la neige et la glace, choses qui, malgré la meilleure volonté, ne peuvent nourrir ni l'homme ni son coursier. La malle mettra de 32 à 38 jours à faire ce long voyage, puis tout ira comme sur des roulettes. Songez donc, j'ai reçu des lettres en décembre parties de Nantes le 21 oct. : votre lettre adressée à Holy Cross, où je ne suis plus, a mis 2 mois pour m'arriver de ce point ici — 300 lieues. Le même courrier m'apportait une bonne lettre de Mgr Simon qui m'envoyait sa bénédiction. Hélas ! j'ai appris depuis que le bon Père était mort ainsi que le P. Perrigaud, le Fr. Berrens. Quelle perte pour la Mission ! — Quand vous m'écrivez, je vous en prie,

donnez-moi la liste des morts de notre Province, et même des autres Provinces, — j'ai toujours eu une grande dévotion aux Pères morts dans la Compagnie, dévotion un peu intéressée, car je tiens à m'assurer leurs suffrages pour maintenant et surtout plus tard.

Que vous dire qui puisse vous intéresser ? La vie est ici aussi tranquille que possible. Eagle (traduisez la ville des Corbeaux, il y en a des masses) est un poste militaire avec 100 soldats. C'est ici que réside le Colonel qui commande les différents postes du Yukon. La petite ville à 25 lieues Nord de Dawson (il faut de 5 à 7 jours pour faire ces 25 lieues, jugez de la facilité de la route), est située par 65° lat. Nord à peu près ; entourée d'un cercle de montagnes, elle a l'avantage de ne pas voir le soleil durant 3 mois, et de pouvoir admirer le Yukon qui, à cette époque de l'année, est un fleuve des plus tranquilles. Si seulement la glace n'était pas si mouvementée, ce serait un chemin splendide, mais nous avons eu un automne très long, sans grand froid jusqu'en décembre, puis soudain le Yukon a cessé de rouler ses glaçons qui se sont entassés les uns sur les autres : un vrai chaos, quoi ! et il faut travailler maintenant pour faire des routes à travers ces blocs qui se laissent difficilement entamer. Mais ne craignez rien, vous pouvez aller tranquillement sur cette glace : elle est assez épaisse pour vous porter. Il y a cependant un point dans la rivière, où l'eau coule librement : c'est un petit trou qui n'a pas voulu geler. Tout à l'entour la glace est très forte, là seulement l'eau apparaît et fume même quand il fait un peu froid. Oh ! le froid ! nous venons de passer par des températures extrêmes, nous avons eu jusqu'à 58 degrés de froid. Alors votre respiration fait entendre le même bruit qu'un jet de gaz, alors aussi gare votre nez, ce digne ornement mieux fait pour les climats torrides que pour les nôtres : il est par trop sensible au froid. Et puis vos mains, vous feriez bien de les couvrir. Ne croyez pas cependant que l'on souffre de ce froid autant qu'en France pour une petite froidure de 59 degrés. Ce froid est si sec, qu'il agit bien moins sur votre tempérament que l'humidité. L'autre jour je travaillais dehors et trouvais même qu'il faisait presque chaud et nous avions 23° de froid. Maintenant quand nous n'avons que 20°, nous trouvons qu'il fait presque une température de printemps ! Mais quand il y a 40°, oh ! alors si peu qu'il y ait le moindre vent, ce qui est rare par de semblables froids, vous êtes littéralement gelé. Inutile de vous dire que dans nos cabines il ne fait pas toujours précisément chaud, et malgré le feu, tout gèle à un mètre du poêle. En dehors, si vous saviez comme tout gèle vite ! L'autre jour je lavais mes vitres avec de l'eau bouillante afin d'enlever la croûte de glace par trop épaisse. L'eau était si chaude, que ma cuvette m'échappa des mains. L'eau se répandit dans ma manche, d'où douce sensation de chaleur ; puis le liquide coula sur mon pantalon où en un instant il se changea en glace, et cependant ce jour-là n'était pas précisément un jour froid. — Malgré tout, on vit dans

ce pays, on vit même sans maladies : tout est si sain, si pur, et les microbes ne peuvent rester en pareils climats. Et il faut vraiment que le pays soit sain pour que ce que vous prenez sous le nom de nourriture ne vous fasse pas avancer un peu vite vers l'autre monde : le « Can meat », viande plus ou moins vieille et bonne, fait le fond de notre nourriture avec le lard et les fayots : c'est là toute la substantielle nourriture de nos Missions. Ce qu'on absorbe de lard ici, c'est surprenant : c'est riche et chaud ; il y a bien aussi la viande de Mouse (alias Elan) et du Caribou, mais c'est de l'extra et nous avons pour le moment une jambe de ce digne animal (50 livres une jambe — la tête va quelquefois toute dépouillée jusqu'à 300 ou 400 livres), mais on pourrait en assommer un bœuf, tant elle est gelée. Un de mes chiens a essayé de l'entamer : il y aurait cassé ses dents, aussi y a-t-il vite renoncé. Quand on veut couper un morceau du digne Mouse, on le fait dégeler durant 2 ou 3 heures, et c'est un peu dur, mais c'est bon.

Et maintenant peut-être désirez-vous savoir ce que nous faisons ici. Eh bien ! c'est très simple : je scie du bois, ou vais le couper dans la forêt, je prépare la nourriture pour le P. Monroë et pour mes chiens. Et puis c'est tout. Ici à Eagle nous sommes arrivés un an trop tard. L'an dernier il y avait bien 1,000 à 1,500 personnes dans la ville, dont au moins 100 catholiques. Les découvertes du Cap Nome ont tout vidé : s'il y a 100 personnes ici, c'est tout. Nous avons bien un poste de 90 soldats, mais restera-t-il ? — Aussi ne sais-je où me trouvera l'hiver prochain. On ne travaille presque plus les Creeks ici, c'est trop pénible et ne paie pas ; tandis qu'à Nome le littoral est immensément riche et les Creeks sont beaucoup plus riches que ceux de Dawson. Aussi tous les mineurs s'en vont-ils à Nome : Dawson va être presque vide durant l'été, et ici nous n'aurons plus personne. Je pense que le R. P. René fondera quelque Mission à Nome, où les mineurs nous ont déjà donné un grand terrain. Ils veulent avoir un hôpital et des sœurs. Je pense que l'affaire s'arrangera en juillet prochain et je voudrais bien y être envoyé pour avoir quelque chose à faire, quoique le climat soit affreux : vent, pluies, neige et froid : voilà la contrée, mais il y a du monde au moins, et de plus, il y a des pauvres mineurs qui meurent en grand nombre. Presque tous nos catholiques d'Eagle sont là, et pas de prêtre sauf de temps en temps le Père de St-Michel qui va les visiter. Il y a déjà à Nome plusieurs ministres protestants, mais parmi les blancs ils ne sont guère à craindre : l'Irlandais tient à sa religion et s'il ne pratique pas, il ne veut pas entendre parler du Ministre ; les Irlandais sont en grand nombre dans le pays. L'Allemand catholique est très bon aussi, quoiqu'il ne soit pas aussi généreux que l'Irlandais. Quant à l'Indien je le connais fort peu. D'après ce que tous disent, encore 50 ans, ou peut-être 20, l'Indien aura disparu, et les maladies qui les ravagent, leur viennent, hélas ! des blancs.

Les Indiens du haut Yukon ne valent pas grand'chose : ils sont trop rudes mineurs, et ils sont par trop avancés : eux aussi ne tarderont pas à disparaître. En Canada au contraire, dans le Mac-Kenzie, les Indiens sont splendidement conservés, mais le whisky commence à pénétrer, et là où il arrive, c'en est fini de la race. Pour avoir la fameuse liqueur, on fait tout et le reste, et cette race Indienne n'est pas assez forte pour supporter nos poisons.

A l'Exposition, la partie réservée au Klondyke fera voir un peu comment on travaille dans le pays. On y doit admirer aussi nos traîneaux de chiens, vaillantes bêtes qui remplacent ici les chevaux. J'ai vu en juillet un des organisateurs de cette partie de l'exposition : il parcourait la contrée pour prendre des photographies. Il devait revenir ensuite durant l'hiver pour prendre des vues de notre vaste et blanc pays. Dawson est maintenant une vraie ville, elle a l'électricité, la poste 2 fois par semaine, le télégraphe. Oh ! ces Canadiens comme ils battent les Américains comme organisateurs. Dawson est situé dans un marais où on pataugeait jusqu'à mi-jambe. Actuellement le marais a disparu, la ville a été drainée, l'eau pure se vend partout, ce qui vous dispense de faire bouillir et de filtrer l'eau du Yukon, malsaine à Dawson. Le Klondyke, petite rivière noire, est large comme le bassin des Moulineaux ; il reçoit nombre de petits affluents, et c'est, soit sur le bord de ces petites rivières, soit même dans le lit de ces creeks que l'on trouve l'or. Cependant Dawson est loin d'être aussi riche qu'on l'avait dit, mais c'est une bien jolie petite ville maintenant. Eagle est comme Dawson, sauf que notre cité n'a que de pauvres cabines en logs (troncs d'arbres entassés les uns sur les autres) et pas d'habitants.

Ici rien de nouveau, sinon la neige qui tombe depuis deux jours, après elle viendra le froid, puis dans un mois, un tout petit rayon de soleil et alors gare les yeux, car le soleil est très mauvais alors. Je compte sur vos bonnes prières pour m'éviter toute nouvelle maladie d'yeux. Ici l'hiver est vraiment bon pour cet organe ; pas trop de jour (le jour le plus court fut 5 heures), le froid est même bon pour les yeux. En février, mars et avril, presque tout le monde attrape mal aux yeux : plus tard, je crains bien d'être du nombre des éprouvés.

Dites donc au bon P. Hamon en le remerciant de sa lettre qu'ici en juillet il n'y a pas de nuit, ce qui est bien, mais qu'il y a aussi jusqu'à 30° de chaleur, et je vous assure que si à cela vous joignez les moustiques et les petites mouches, vous soupirez après l'hiver. Quand cette lettre vous parviendra, vous serez en Carême ; peut-être aurez-vous la chance de voir quelques Tertiaires, recommandez-moi à leurs bonnes prières, et dites-leur que je ne les oublie pas moi non plus au saint Autel.

Ne m'oubliez pas, bien cher Père, au memento de la messe et à l'Élévation, comme nous nous le sommes promis le Père Marchal, vous et moi. Prions les uns pour les autres et priez surtout pour moi, car j'en ai grand

besoin. Ici, nous sommes trop mal et trop petitement logés pour avoir le St-Sacrement et voilà 4 mois que je n'ai pas eu le bonheur de faire une petite visite à Notre-Seigneur durant la journée. Je vous assure, on en a parfois besoin : cela console et aide. Mais nous ne pouvons déceimment conserver le St-Sacrement dans notre cabine, grande peut-être comme la chambre du P. Prudhomme aux Postes. Je pense cependant que nous pourrons un peu plus tard arranger quelque chose et avoir le bonheur de conserver le St-Sacrement.

Rogatien CAMILLE, S. J.

Mission St-Ignace, parmi la tribu des Têtes Plates.

Lettre du P. A. Dimier.

NOUS sommes maintenant trois Pères dans la mission de St-Ignace parmi les Têtes-Plates, une des premières tribus indiennes qui embrassèrent la foi à l'arrivée des premiers missionnaires vers 1850. Ces bons Indiens sont dans ce qu'on appelle « *une réserve* », c'est-à-dire une pièce de terrain d'une quarantaine de kilomètres carrés environ. Les Américains n'ont pas le droit de s'établir sur ce terrain, le gouvernement ne le tolère pas. Nous avons cependant dans la réserve un certain nombre de Canadiens français qui vinrent ici à différentes époques et se marièrent avec des Indiennes, et quand la réserve fut formée, ils reçurent la permission de rester avec leurs femmes et leurs enfants, et voilà pourquoi nous avons ici un grand nombre de métis.

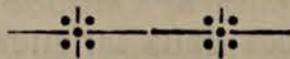
Ces Canadiens français vinrent ici du Canada comme membres de la fameuse compagnie de pelleteries de la baie d'Hudson. Ils partaient par bande de 60 ou 70 chasseurs se dirigeant vers l'ouest du continent Américain ; ils pénétrèrent jusqu'aux côtes de l'Océan Pacifique, et découvrirent le Nord-Ouest de l'Amérique bien avant les Américains des États. Voilà pourquoi les Canadiens se plaignent quelquefois que les États de l'Orégon, Washington, Idaho et Montana aient été cédés aux États-Unis.

C'est un fait assez remarquable que presque tous les membres de la compagnie de la baie d'Hudson qui se fixèrent dans l'ouest après une chasse de 6 ou 7 mois et se marièrent avec des Indiennes, sont des Canadiens français. On trouve maintenant ces vieux trappeurs dans presque toutes nos missions des Montagnes-Rocheuses ; ils apprenaient la langue des sauvages, mais entre eux ils parlaient toujours le français et aussi avec leurs femmes et leurs enfants. Voilà pourquoi le français est nécessaire dans nos missions ; on y trouve des Indiens et des Indiennes qui parlent le français, tous les métis savent le français, on en trouve parmi eux qui ne savent pas l'anglais, ils savent leurs prières en langue sauvage ou en français et se confessent dans l'une ou l'autre de ces deux langues.

Ces trappeurs canadiens français n'étaient pas l'élite de la société canadienne ; souvent ils étaient loin d'édifier les Indiens ; cependant, malgré tous leurs péchés capitaux, s'il faut en croire un de nos vieux missionnaires, ils ont beaucoup contribué à la conversion des Indiens, sur lesquels ils avaient une certaine influence. Quelques-uns étaient de bons chrétiens et transmirent à leurs enfants métis leurs bons principes, et leur bon exemple fit beaucoup de bien aux sauvages ; d'autres, à qui l'on aurait pu faire beaucoup de reproches, au point de vue religieux et moral, permirent aux missionnaires de baptiser leurs enfants et de les instruire dans la religion. Ces métis exercèrent ensuite une salutaire influence sur les Indiens dont ils savent bien la langue et les déterminèrent à embrasser la religion des Robes-Noires (c'est ainsi qu'ils appellent les missionnaires).

Nous avons encore ici dans la réserve des Têtes-Plates beaucoup de vieux Indiens qui embrassèrent la foi en de telles circonstances, et ils ont conservé leur ferveur de néophytes, ce sont de bien meilleurs chrétiens que la nouvelle génération indienne ; ils ont gardé leur simplicité et leur franchise de sauvages, et dans leur jeunesse ils n'eurent pas l'occasion d'être gâtés par le contact des Américains. Ce n'est pas qu'ici les jeunes Indiens soient sans religion ; ils ont beaucoup de foi, et cela se voit, surtout quand ils sont malades ; s'il y a le moindre danger de mort, ils sont heureux de voir le prêtre et de recevoir les derniers sacrements, et ils n'attendent jamais le dernier moment pour nous faire appeler ; mais ce qui gâte nos jeunes sauvages ce sont les liqueurs ; ils s'enivrent avec une grande facilité et ils semblent alors perdre complètement la raison ; ils s'échauffent et se mettent à se quereller et à se battre, souvent des rixes sanglantes ont lieu ; quelquefois même on s'empare d'un fusil en d'un revolver, et l'un des combattants reçoit une balle qui l'envoie aussitôt au tribunal de Dieu. Un pareil cas est arrivé il n'y a que quelques mois. Il est difficile de donner ici aux enfants indiens un peu d'instruction religieuse ; parce que nous n'avons que deux églises dans la réserve, et dans l'une d'elles nous ne pouvons dire la messe qu'une fois par mois, cette réserve se trouvant à une distance de 20 kilomètres de la mission. Beaucoup d'Indiens et de métis ne peuvent venir à l'église que deux ou trois fois par an, pour Noël, Pâques et la fête de S. Ignace. Au missionnaire d'aller les visiter aussi souvent que possible. Il part avec sa chapelle portative, et dit la messe dans une cabane indienne, ou dans une maison de métis ; il a toujours un bon nombre de confessions et communions. Il fait le catéchisme aux enfants, et donne une petite instruction aux adultes, ou un petit sermon, à la fin de la messe, distribue chapelets et scapulaires, etc., puis se dirige vers une autre station pour recommencer le même travail.

Augustin DIMIER, S. J.



ÉQUATEUR.

La Persécution.

Lettre du P. Louis Mille au P. J. de Broglie.

Pifo, janvier 1900.

MON BIEN CHER PÈRE,

P. C.

JE viens accomplir la promesse que je vous ai faite dans ma dernière lettre de vous écrire longuement au sujet de notre mission, en témoignage de ma reconnaissance pour l'envoi des *Lettres de Jersey*. J'espère que vous aurez reçu le livre du P. Torneso que je vous envoyais avec la lettre. Mais avant de commencer permettez que je vous exprime mes meilleurs souhaits de bonne année. Je prie le bon Jésus de répandre sur vous ses plus abondantes bénédictions, afin que cette année 1900 soit le digne couronnement des années passées au service du bon Dieu pendant le XIX^e siècle.

De tous les événements qui se sont succédé ces quatre dernières années dans cette République si agitée, un des plus remarquables sans doute, en ce qui concerne la Compagnie, est la tentative d'expulsion du 29 janvier 1899. Mais afin que vous puissiez vous en rendre compte, il faut que je vous narre, quoique en peu de mots, ce qui en a été l'occasion.

Les conservateurs, toujours désireux de récupérer le pouvoir perdu, avaient soulevé partout une révolution, dont le centre se trouvait au Nord, sur les frontières de Colombie, où les chefs du parti trouvaient toujours un refuge assuré. Après quelques victoires sur les troupes du gouvernement, ils arrivaient bientôt, au nombre de deux mille, aux portes de Quito. Mais au lieu d'attaquer la ville tout de suite, ils établirent leurs campements dans les villages de Pifo et de Puembo, laissant ainsi au gouvernement le temps d'organiser la défense de la capitale. Le bon Dieu se servit de cette méprise pour le plus grand bien de leurs âmes, comme nous allons le voir. Le ruban bleu au chapeau, signe du parti, avec la devise « Vive la Religion ! » ou bien « La Religion ou la mort » montraient bien à tout le monde ce qu'ils prétendaient. Aussi nos Pères s'empressèrent-ils de profiter de si bonnes dispositions pour les réconcilier avec Dieu. Ce fut une véritable mission, dans laquelle nous n'eûmes qu'à recueillir les fruits de salut que la perspective d'une mort prochaine faisait naître dans leurs cœurs. Ils allaient mourir pour la Religion. Aussi tous se confessèrent, même quelques-uns de ceux qui ne l'avaient pas voulu faire pendant une mission prêchée dans leur paroisse ; puis ils ne cessaient de nous demander soit un chapelet, soit une médaille, etc. Il va sans dire que nos Pères, attentifs uniquement aux devoirs de leur Ministère, évitèrent de traiter avec eux aucune question politique.

Les troupes conservatrices restèrent aussi deux ou trois jours dans la vallée de Puembo ; après quoi, le général Sarasti, qui les conduisait, les fit

marcher sur Riobamba. Ce fut là, sur les hauteurs de Sanancajas, que se livra le combat décisif, qui donna la victoire au Gouvernement. Ce fut alors que l'on vit circuler à Quito pendant plusieurs jours des feuilles volantes dans lesquelles on attaquait avec la plus grande impudence le clergé et surtout les Jésuites, comme étant les fauteurs de tant de révolutions. Quoique peu rassurés de cette exaltation des esprits, nous n'aurions jamais soupçonné cependant ce qui arriva le 29 janvier, à 4 h. du soir.

Plusieurs Pères et Frères se trouvaient en promenade à l'heure indiquée, car c'était un dimanche, lorsqu'un homme se présenta au collège et remit au portier une lettre pour le R. P. Supérieur. Ecrite sur papier appartenant au bureau de la Présidence, elle était conçue en ces termes :

Présidence de la République :

28 janvier 1899.

RÉVÉREND PÈRE SUPÉRIEUR DE LA CONGRÉGATION DE JÉSUS.

Parmi les grandes décisions du conseil de gouvernement, on a jugé bon et résolu que, par l'intermédiaire de mon autorité et en vertu des pouvoirs qui m'ont été confiés, j'aie à ordonner à cette communauté de Saint-Ignace de Loyola l'abandon du territoire : parce qu'elle est le germe d'où émanent tous les bouleversements politiques, la cause des guerres fratricides qui annihilent cet infortuné pays. Avant donc que toutes les troupes du gouvernement (à leur retour de Sanancajas), fassent leur entrée dans cette capitale, je vous ordonne, sans que le délai puisse être prolongé au delà de 10 heures du soir, de faire sortir cette communauté avec la plus grande prudence et précaution, dans la direction du Nord, pour éviter tout conflit et surtout l'effusion du sang, que pourrait causer le moindre scandale de votre part.

Le glaive de notre indignation descendra violemment sur tous les religieux qui, sans respect pour les sacro-saints principes de la charité, provoqueraient une émeute populaire. Que cette lettre vous serve de passe-port suffisant jusqu'à votre sortie des limites de la République.

Cet ordre ne réclame pas de réponse, n'admet aucune explication : par suite, qu'il soit accompli.

Le vice-président (1), M. B. Cueva.

A peine le R. P. Supérieur eut-il lu le décret qu'il réunit quelques-uns des Pères qui se trouvaient à la maison, afin de déterminer de commun accord les dispositions les plus urgentes. Il fit aussitôt savoir aux consuls des nations étrangères qui avaient quelques représentants parmi nous, ce qui venait d'arriver : il envoya ses ordres à Pifo, afin que le décret d'expulsion ne les

1. Le Président se trouvait alors absent de la capitale et par conséquent le vice-président remplissait ses fonctions.

prît pas à l'improviste, et permit aux internes de se rendre chez eux. Puis il écrivit au vice-président la note suivante.

Monsieur le vice-président de la République,

Quito, 29 janvier 1899.

Je viens de recevoir votre lettre datée d'hier, dans laquelle vous nous ordonnez d'abandonner cette maison dans le délai de 6 heures. Nous sommes, Monsieur, disposés à obéir. Vous me permettrez seulement de vous faire observer, — sans parler du contrat existant entre la nation et la Compagnie de Jésus (¹), — qu'il nous est absolument impossible de le faire pendant le court espace de temps que vous nous signalez : d'abord, faute de moyens de préparer le voyage ; puis, parce qu'il y a parmi nous des religieux gravement malades, l'un ici, plusieurs dans la maison de Pifo, qui ne peuvent se mettre en route sans un grave péril de mort, ou pour mieux dire, sans encourir une mort certaine. Je vous fais remarquer, en outre, qu'il y a au collège plus de soixante internes qu'il faudrait remettre à leurs familles. Je vous prie donc instamment de vouloir bien nous donner un délai pour l'accomplissement des ordres donnés, vous assurant qu'ils seront exécutés.

Je suis, M. le vice-président, etc.

Comme on le voit, le R. P. Supérieur se contentait de demander le prolongement du délai accordé pour sortir de la ville, réservant à plus tard de faire valoir les droits que nous avons en vertu du contrat existant entre le gouvernement et la Compagnie. Les circonstances ne lui permettaient pas alors davantage.

Pendant ce temps, la sortie de quelques internes de la maison, la vue des objets de plus grande valeur qu'on tâchait de mettre en sûreté, ainsi que les réclamations adressées aux consuls des nations étrangères, firent connaître en ville ce qui se passait au collège et la nouvelle de notre expulsion se répandit avec la rapidité de l'éclair. Il était un peu plus de 5 h. du soir, et on remarquait déjà dans le peuple une commotion extraordinaire : une demi-heure plus tard, l'aspect de la ville était imposant. Dans les quartiers les plus éloignés on entendait le retentissement des vivats à la Religion et à la Compagnie ; et tel était l'enthousiasme des habitants dans le quartier de Saint-Blas, qu'ils arrachaient les pavés des rues, afin d'empêcher notre sortie de la ville : les femmes s'armaient de piments moulus pour les jeter aux yeux des soldats. Dans le faubourg Saint-Roch le tumulte croissait de telle façon que le gouvernement craignit, non sans fondement, un assaut à la prison où étaient détenus deux cents prisonniers politiques, assaut qui aurait pour but, en les délivrant, d'exciter une émeute populaire.

1. Voir plus loin ce contrat.

Mais, naturellement, aux alentours du collège, l'agitation était encore plus grande ; dans la rue, l'air résonnait sans interruption des acclamations et vivats à la Compagnie, mêlés de furieux cris : « A mort le radicalisme ! » Impossible de retenir le flot humain. Notre maison se vit bientôt inondée de toutes sortes de personnes qui, avec la plus grande effusion de cœur et les larmes aux yeux, nous embrassaient et nous faisaient leurs adieux. Ceux qui se trouvaient en promenade recevaient les mêmes marques d'affection. Nos pensionnaires ne parvenaient pas à se séparer de nous. Plusieurs gros messieurs vinrent manifester leurs sentiments au R. P. Supérieur, et lui offrir leur personne et leur secours ; l'un d'eux lui remit 300 écus en billets de banque.

On serait peut-être tenté de croire que ce que je raconte est exagéré ; il n'en est rien. Voici ce qu'écrivait, au lendemain de l'événement, un journal des plus radicaux, *Le Progrès*, soutenu par les fonds de l'État :

« Une fois connu en ville le décret d'expulsion, les résultats ne s'en firent pas attendre ; une multitude immense, compacte, remplissait la grande place, les premiers quartiers de la rue des postes, l'espace compris en face du collège et de l'église de la Compagnie jusqu'à la place Saint-François ; on aurait dit une mer agitée, dont les rugissements menaçaient le gouvernement et le parti libéral. A bas le gouvernement ! A mort les hérétiques ! Vivent les Pères Jésuites ! Nous ne consentirons pas qu'on les chasse ; non, non ! Vive la Religion ! A mort les francs-maçons ! Tels étaient les cris que poussait la multitude. »

Que faisaient les autorités pendant ce temps ? A 6 h. du soir, le D^r Gandara, recteur de l'Université, se présentait au collège en nous assurant que le décret d'expulsion était apocryphe : peu après arrivait le Ministre de Hacienda, M. Yéravi, ancien élève de la Compagnie, dont le fils était pensionnaire au collège. Plus tard, après avoir parlé avec le vice-président et les Ministres, se présentait aussi le consul de Colombie, Général Villa, et les chargés d'affaires d'Espagne et du Pérou. Tous s'efforcent de tranquilliser les Pères et la multitude qui obstruait l'entrée de la maison. Mais le R. P. Supérieur avait déjà reçu réponse à la lettre qu'il avait adressée au vice-président. Celui-ci écrivait :

PRÉSIDENCE DE LA RÉPUBLIQUE.

Au R. P. Supérieur des PP. Jésuites,

TRÈS DISTINGUÉ RÉV. PÈRE,

Votre grave communication, que je viens de recevoir, — 6 h. du soir, — me laisse non seulement surpris, mais vraiment indigné contre le malheureux qui a osé abuser de ma signature pour vous envoyer la lettre dont vous me parlez : car je n'ai jamais pensé à vous envoyer semblable commu-

nication, n'ayant, d'ailleurs, jamais eu de motif même pour l'imaginer. Je tâcherai d'éclaircir cette farce infâme et de punir le coupable le plus sévèrement possible. En attendant, soyez assuré que Votre Révérence et la Compagnie que vous dirigez, jouissent des plus complètes garanties et peuvent demeurer tranquilles sous la parole d'un gouvernement qui se respecte. Je vous prie avec instance de vouloir bien me remettre la lettre dont vous me parlez ; autrement il ne me serait pas possible de mettre la vérité dans tout son jour.

Votre, etc...

M. R. CUEVA.

Cette réponse ne pouvait être plus satisfaisante ; quoique quelques-uns, vu le trouble d'esprit où ils se trouvaient, ne voulussent pas y croire, et soupçonnassent quelque nouvelle fraude.

Ce fut alors que le R. P. Supérieur, en entendant le bruit que faisait le peuple ameuté, descendit à la porterie, accompagné d'un vénérable prêtre séculier, pour le tranquilliser, et lut à haute voix la lettre du Vice-Président, en conjurant tout le monde de se retirer en paix, et même en l'ordonnant au nom de Dieu. C'est ainsi que, avec l'aide de la police, on parvint à faire évacuer la maison et à fermer la porte extérieure.

Vers 7 h. du soir, le Ministre de l'intérieur, M. Véralta, et l'Intendant général de la Police, M. Mancayo, qui n'avaient pas encore mis le pied chez nous, par crainte du tumulte du peuple, vinrent demander au P. Supérieur le secours de deux Pères pour l'apaiser, croyant qu'ils y parviendraient plus facilement que les bataillons qui occupaient déjà en *guerillas* toute la ville. En effet, les PP. Proaño et Faura parcouraient les rues en exhortant le peuple à se retirer, ce qu'ils obtinrent d'autant plus facilement que la nouvelle de la fausseté du décret s'était déjà répandue. A 9 h. les groupes étaient tous dissipés, et la ville avait repris sa tranquillité. Cependant un grand nombre de personnes passèrent la nuit à l'entrée de la ville, craignant de nouveaux événements. Nous autres, n'ayant plus rien à redouter (quelques-uns cependant ne croyaient pas sincère la réponse du Vice-Président), nous nous livrâmes tranquillement au sommeil, sans qu'il arrivât aucun incident.

C'est donc la seconde fois que nous devons notre permanence à l'Équateur, après Dieu, au bon peuple de Quito. Que le divin Cœur de Jésus, Maître des cœurs, répande sur lui ses bénédictions et lui conserve la foi profonde qui le distingue ! Qu'il nous fasse aussi la grâce de correspondre dignement à l'amour de ce bon peuple, en nous montrant de dignes fils de la Compagnie !

Le lendemain les classes continuèrent comme de coutume. Nos élèves faisaient bien ressortir la joie qu'ils éprouvaient de se trouver encore avec leurs professeurs bien-aimés. Un grand nombre de personnes vinrent nous

féliciter et se réjouir avec nous de notre bonne fortune ; parmi elles se trouvaient les membres les plus distingués du clergé et des ordres religieux, qui opinaient qu'en nous sauvant nous-mêmes, nous les avions sauvés eux aussi.

Quoique le 31 janvier, on vint demander des déclarations au R. P. Supérieur et au Frère qui lui remit l'enveloppe contenant le décret, pour savoir d'où il venait, le procès se poursuivit sans intérêt et sans résultat. Il paraît hors de doute que la signature du Vice-Président a été falsifiée. Mais l'auteur de toute cette trame, n'était-ce pas, peut-être, un personnage influent auprès du gouvernement, qui voulait se rendre compte de la disposition du peuple envers nous ? Dieu le sait. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs qui savent juger les choses, pensent que le coup était parti d'un haut fonctionnaire de l'État.

Dernièrement, on nous accusait d'avoir nous-mêmes fabriqué ce décret d'expulsion afin d'exploiter ainsi les dispositions du peuple envers la Compagnie.

Voici maintenant quelques-uns des articles du contrat dont j'ai parlé plus haut, contrat qui fut approuvé par un décret des chambres législatives, le 19 avril 1864 : « Dans le cas inattendu où le gouvernement supprimerait « dans la République la Compagnie de Jésus, les membres de la dite « Compagnie ne pourront pas être renvoyés, ni dispersés, sans qu'on leur « accorde un délai de huit mois, pendant lequel ils puissent, tout en jouissant « des garanties que les articles 104 et 105 de la Constitution de la Répu- « blique leur assurent, préparer le voyage pour se diriger où bon leur sem- « blera, disposer librement de leurs biens, dont ils ne pourront en aucune « façon être dépouillés.

« En outre, si ce cas d'expulsion se présentait, le Gouvernement s'engage « à donner à chacun des Pères la somme de 700 pesos (environ 1200 fr.), « pour leur entretien et les frais du voyage ; et on ne pourra pas les « obliger à l'entreprendre avant que cette somme leur soit remise. Si l'on « vient à supprimer quelques-unes de leurs maisons, les biens des maisons « supprimées seront adjoints à ceux des maisons subsistantes, à moins que « ce ne soient des biens qui appartiennent en propriété à la Compagnie et « dont elle veuille faire un autre usage. »

Tels sont quelques-uns des engagements reconnus par tous les gouvernements qui se sont succédé à l'Équateur pendant l'espace de 35 ans. Les observera-t-on ? C'est ce dont il est permis de douter.

Voici que les Protestants, profitant de la liberté que leur offre la nouvelle Constitution, ont fait leur apparition parmi nous. Sous un dehors trompeur, qui séduit les gens simples et qui va même jusqu'à reproduire le salut catholique qui se conserve encore dans bien des endroits de la République : « Loué soit Jésus-Christ », ils sèment l'ivraie dans le champ du père de

famille. Leur principal moyen de propagande c'est la presse ; ils répandent à profusion leurs livres, feuilles volantes, et qui, hélas ! ne manquent pas de lecteurs. Ils sont même allés évangéliser les Indiens du Napo ; mais ceux-ci ne s'y laissent pas prendre. « Ils ne portent pas de soutane, disent-ils, ils ne célèbrent pas la messe ; ce sont des hérétiques : ne les écoutons pas. » Mais il est à croire que ces pasteurs protestants ne feront pas grand'chose, même à Quito ; la foi du peuple y est trop profondément enracinée ; puis si les jeunes gens se pervertissent, ce n'est pas à cause des protestants, mais bien par suite de l'inondation de mauvais livres qui circulent depuis quelques années parmi la jeunesse.

Vers la fin de septembre de cette année, le président de la République, Alfaro, signait une loi inique qui se trouvait en flagrante contradiction avec la Constitution et dirigée uniquement contre le clergé séculier et les ordres religieux.

En voici les principaux articles :

ART. I. La Religion catholique, apostolique et romaine est la religion de la République. (L'ancienne Constitution disait : *l'unique* religion de la République.) L'exercice du culte se conformera au droit canon et aux dispositions de l'Église, en tant qu'elles ne s'opposent pas aux institutions de l'État.

ART. II. Reste prohibée la perception des droits paroissiaux appelés droits mortuaires.

ART. IV. Les légats ou nonces du Pape ne pourront exercer de juridiction dans la République sans autorisation préalable du pouvoir exécutif et le consentement du conseil d'État.

ART. V. Les Bulles, Brefs et autres actes Pontificaux qui traitent des dispenses ou de la discipline universelle, ou de la réforme et des modifications dans la Constitution des réguliers, ne pourront être promulgués ou exécutés, ni avoir aucune force de loi dans la République sans l'exéquatur spécial du Pouvoir exécutif.

ART. VI et VII. L'archevêque, les évêques, vicaires apostoliques, vicaires généraux, curés, etc., prêteront devant les autorités le serment constitutionnel.

ART. IX. Les ordres religieux ne pourront établir de noviciats sans l'autorisation du pouvoir exécutif.

ART. X. La profession religieuse est fixée à l'âge de 21 ans, et l'entrée au noviciat à l'âge de 18 ans.

ART. XI. Les biens actuellement en possession des ordres religieux, des communautés, chapitres, séminaires, etc., ainsi que les biens destinés au

service des églises paroissiales, seront administrés par les receveurs, syndics ou Procureurs. (Ceux-ci sont élus par le gouvernement.)

Puis viennent les fameux articles concernant le « Patronage », c.-à-d. l'asservissement de l'Église par l'État ; articles aux termes desquels l'Église ne pourra rien faire sans l'autorisation de l'État, et l'État pourra se mêler du gouvernement intérieur des ordres religieux en approuvant ou rejetant l'élection des Supérieurs. Par cette loi aucun nouvel ordre religieux ne pourra être établi à l'Équateur. Elle se termine par les articles suivants :

ART. XXXIX. Aucun Prélat ne pourra administrer son diocèse ou y exercer sa juridiction d'un pays étranger. Tout acte d'administration ou de juridiction contrevenant à ces dispositions sera nul, de nulle valeur et de nul effet.

Si le séjour d'un Prélat à l'étranger se prolonge au delà d'un an, sans raison grave et jugée telle par le Pouvoir exécutif, le Congrès national déclarera le siège vacant et procédera à l'élection d'un autre Prélat en la forme prescrite par cette loi.

ART. XL. Restent annulés les concordats et abrogées les lois qui s'opposent à la présente.

Voilà donc méconnus et rompus d'un coup de plume les contrats solennels faits avec le Saint-Siège, dont les droits sont méprisés. Voilà l'Église équatorienne soumise à l'État civil, comme une enfant en tutelle. Cette loi a soulevé de nombreuses et vaillantes protestations soit de la part du clergé, soit de la part des fidèles qui ont vu avec indignation leur Mère attaquée. On prétend la mettre en exécution dès le 1^{er} janvier 1899. Nous verrons ce qu'il adviendra.

GUAYAQUIL.

Protection de saint Joseph.

NOTRE maison ou résidence de Guayaquil, qui échappait, il y a 2 ans, au furieux incendie qui détruisit la ville presque entièrement, faillit être cette année la proie des flammes. Le 27 novembre, le feu prenait au théâtre et de là passait au collège Saint-Vincent (1), contigu à la résidence, et menaçait de la réduire en cendres ainsi que notre église ; mais saint Joseph à qui elle est dédiée, inspira une telle ardeur aux pompiers, qu'ils prirent la résolution de sauver à tout prix notre maison, malgré leur indifférence habituelle, et qu'ils parvinrent à arrêter le feu juste au mur qui sépare du collège la chambre du P. Supérieur de la résidence ; de sorte qu'il n'a consumé qu'une petite partie de la maison que nous avons déjà l'idée

1. Dirigé par l'État.

de refaire à neuf. Mais saint Joseph n'en resta pas là. Il sut si bien mouvoir le cœur des habitants de la ville, que chapitre de la cathédrale, ordres et congrégations religieuses, et grand nombre de personnes nous invitèrent à l'instant à nous réfugier chez elles, jusqu'à ce que l'on pût faire les réparations nécessaires chez nous. Il se forma aussitôt un comité de dames pour réunir les fonds nécessaires à la réparation de la maison. Sur le moment même de l'incendie, M. Gabriel Luque remit au P. Supérieur la somme de 500 écus. Mais si les bons nous consolèrent grandement en cette occasion, les méchants ne restèrent pas inactifs : ils firent paraître dans les journaux calomnies et mensonges, disant que des armes avaient été trouvées sous le maître-autel, qu'il fallait nous enlever la résidence pour agrandir le théâtre, etc.

BOLIVIE.

La Paz.

ICI, depuis le triomphe du parti libéral, on pense un peu aux lois contre l'Église, mais avec plus de froideur qu'à l'Équateur. A propos de quelques punitions réelles ou imaginaires infligées à des enfants, on a osé demander notre expulsion, on parle de nous imposer dans les classes le système concentrique ou simultané, ainsi que de nous soumettre à un examen de compétence. Mais par contre, la *junta gubernativa* a donné pour la continuation de l'édifice du collège, 25,000 bolivianos (le boliviano vaut à peu près 5 fr.), et en aurait donné autant une seconde fois, si le trésorier n'eût opposé des difficultés.

Nous avons eu la visite du général Pando, qui a passé toute la matinée chez nous : il s'est montré plein de simplicité et de franchise. A la félicitation que le P. Recteur vient de lui envoyer à l'occasion de son élection à la Présidence de la République, il a répondu en termes qui montrent son estime pour ce collège. Nous avons donc, dans la confiance que nous inspire le nouveau Président, un moyen de neutraliser les dispositions peu favorables de nos ennemis. (*Extrait d'une lettre du P. Bontz.*)

PÉROU.

LE Président de la République péruvienne, Édouard de la Romana, ancien élève de la Compagnie, à Stonyhurst, se montre bon catholique ; mais il a les mains liées ; il ne peut pas tout ce qu'il voudrait. Le nouveau collège d'Aréquipa progresse à merveille ; les habitants de cette ville nous aiment beaucoup.

COLOMBIE.

LA Révolution a éclaté dans cette république; le gouvernement, très catholique, obtient des triomphes sur les radicaux, mais n'est pas encore parvenu à étouffer la révolte. Dernièrement à Bogota il y a eu une rixe entre nos élèves et ceux des autres collèges. Ceux-ci attaquèrent les nôtres un jour de sortie; mais les agresseurs durent prendre la fuite, malgré leur nombre; il est à croire qu'ils ne recommenceront pas de sitôt.

Le jour de l'Immaculée Conception, 8 décembre, la lumière électrique brilla pour la première fois dans ce petit coin du monde qui s'appelle Pasto. Ce sont nos Pères qui ont dirigé les travaux: car il s'agissait de l'établir dans le collège-séminaire que nous y possédons. A Pifo il y a trois ans déjà que nous nous sommes payé ce luxe: il est cependant beaucoup plus économique et plus propre que le pétrole, qui coûte ici fort cher. C'est ce qui a décidé nos Supérieurs à établir la lumière électrique. Nous sommes déjà loin de ces temps où il nous fallait étudier à la lueur d'une chandelle de graisse, qu'il fallait moucher à chaque instant! Nous n'avons pas besoin ici d'ingénieurs électriciens: notre Père Clerc, excellent physicien, qui a fabriqué plusieurs machines, entre autres des dynamos et moteurs électriques, a dirigé tous les travaux; grâce à lui, nous avons aussi des moulins et une scierie, qui viennent en aide à notre pauvreté. La ville de Quito suit notre exemple; elle a échangé aussi ses bougies et son pétrole qui éclairaient les rues, pour l'arc voltaïque. Mais si l'électricité a déjà pénétré les Andes Équatoriales, nous y attendons, mais en vain, la vapeur. Le chemin de fer qui doit relier Guayaquil à Quito n'ose pas encore escalader nos Cordillères; il vaudrait peut-être mieux qu'il ne le fît jamais; la foi de nos Équatoriens n'y perdrait rien, et d'ailleurs, les voyages à cheval ont des agréments inconnus aux voyageurs en chemin de fer.

Louis MILLE, S. J.

BRÉSIL.

Pénurie de missionnaires.

Lettres du P. A. Russell au Fr. Amblard.

En voyage vers Desterro, 13 août 1899.

LORSQUE je vous écrivais en mai dernier, le Révérend Père Supérieur ne m'avait pas encore confié une chose assez grave: notre bonne petite résidence du Sacré-Cœur, qui est une des gloires de la Compagnie par le bien qu'elle fait dans la contrée, est menacée de disparaître dans un avenir plus ou moins éloigné, si nous ne recevons pas d'Europe un renfort puissant. Or, comme je l'écrivais au Très Révérend Père Général (car je suis *consultor domus*), le jour où ce malheur arriverait, non seulement la province romaine, mais la Compagnie tout entière perdrait un des plus beaux

joyaux de sa couronne. L'autre jour, veille d'un dimanche ordinaire, nous avons eu douze heures de confessionnal, réparties entre nous quatre. A chaque instant, l'un de nous part à cheval, soit pour envoyer un moribond en paradis, soit pour visiter les chapelles que nous avons dans toutes les vallées environnantes, et là on confesse, on passe deux jours ou trois pour baptiser, marier, prêcher un peu, donner la sainte communion. C'est ainsi qu'il y a peu de temps j'avais vingt-huit baptêmes à faire dans une après-midi. J'avoue que je n'ai jamais eu un pareil mal de tête ; mais le bon Dieu aide, et dans la soirée j'ai tout de même pu prêcher en brésilien, et confesser encore ensuite. Un autre de nos Pères a donné une fois jusqu'à quarante baptêmes dans la même journée. Eh bien, vous avouerez que tout cela, à deux pas des Indiens sauvages, appelés *Bugres*, qui vivent dans la forêt vierge et ont encore failli tuer dernièrement un jeune Père Franciscain, tout cela, dis-je, est assez joli et mérite de délier les cordons des bourses de France.

Le jour de S. Ignace j'ai dû faire six heures de cheval pour porter les derniers sacrements à une pauvre malade. Le lendemain, repos nécessaire. Aujourd'hui, je vous écris d'un petit endroit où nous sommes arrivés, moi, un autre Père, et un brave Tyrolien qui nous guide, après deux longues journées de cheval. Et où allons-nous ? A Desterro, la capitale de cet État, où j'expédierai cette lettre. Et pourquoi ce voyage ? Pour quêter. Le Révérend Père Supérieur a absolument besoin de 3000 francs avant un mois. Nous sommes à peu près assurés de les trouver, ayant des amis en cette ville. Mais après ? A la grâce du bon Dieu ! Le Révérend Père Supérieur croit que les aumônes de France sont le moyen dont se servira la Providence pour sauver notre maison, car la mission est trop pauvre pour lui venir en aide, la fièvre jaune ayant sévi dans le collège d'Itu qui aidait autrefois tout le reste de la mission.

Nova-Trento, 11 novembre 1899.

Notre bon Père Supérieur, le Révérend Père Rossi, bien connu d'un certain nombre de nos Pères français et qui aime beaucoup la France, hier à la grand'messe, dit à nos Brésiliens : « Vous savez que nous avons déjà reçu des secours de France. Nous en attendons encore. Or un de nos Pères de Paris écrivait ces jours-ci que la Compagnie se trouve en ce moment un peu menacée en France. La secte est fort irritée de l'issue du procès Dreyfus, et il se pourrait qu'il y eût de nouvelles expulsions de nos Pères. Voici donc ce que nous allons faire : jeudi aura lieu une grande procession de pénitence, chaque vallée arrivera ici en procession, le sacristain de chacune des chapelles portant le crucifix ; les principaux habitants suivront et chanteront les Psaumes de la Pénitence, les hommes alternant avec les femmes ; et quand toutes les processions partielles seront arrivées

à Nova-Trento, nous ferons la grande procession générale. Je vous demande en outre de prier avec moi pour que je puisse obtenir deux autres Pères français que je sollicite par l'entremise du Révérend Père Supérieur de la mission. »

Obsessions et exorcismes.

Lettres du P. Russell au Fr. Amblard.

Nova-Trento, 11 décembre 1899.

SAVEZ-VOUS combien d'absolutions j'ai eu à donner depuis le 1^{er} novembre jusqu'au 10 décembre? 1100. Je les ai comptées très exactement avec un petit chapelet à grains mobiles. Sur le nombre de mes pénitents, méritent d'être signalés un homme de 30 ans, qui se confessait pour la première fois, et un bon Brésilien dont le frère était mort quelques jours auparavant sans avoir vu le prêtre, et qui venait se confesser à sa place en toute bonne foi et grande simplicité.

Nous avons eu, il y a peu de temps, une petite alerte. On annonçait que les Indiens Bugres avaient été vus par plusieurs de nos colons et qu'une flèche avait été tirée, sans atteindre heureusement qu'un chapeau. La flèche nous fut apportée; elle mesurait 1 mètre 60 et se terminait par une pointe en fer, très tranchante. La panique est générale dans la contrée où a eu lieu l'agression et qui se trouve à 14 kilomètres d'ici. Il n'y a pourtant jusqu'à présent personne de tué, et j'espère que le bon Dieu nous épargnera cette épreuve.

Lundi dernier, fête de S. François Xavier, fut une journée pour moi pleine de péripéties apostoliques qui méritent d'être racontées. La veille au soir on était venu demander un Père pour aller à une dizaine de kilomètres de la résidence assister un moribond.

De bon matin je fis seller « Paraguay », le gentil petit cheval que je monte habituellement, et je partis emportant avec moi tout ce qu'il fallait pour dire la messe. A peine étais-je arrivé dans la chapelle où je devais célébrer le saint sacrifice près d'une fort jolie grotte de Lourdes construite par les habitants, que l'on m'amenait une petite fille « Marinella » tourmentée du démon. Les cas de possession sont ici très fréquents. Et cela s'explique. Il y a trente ans, quarante ans au plus, ces contrées, aujourd'hui peuplées de colons et bien cultivées, étaient alors des forêts vierges où régnaient en maître les Indiens Bugres. Le démon y régnait avec eux, car ces Indiens sont des païens de la pire espèce; si bien que Satan, comme dit Rodriguez, n'avait qu'à fumer sa pipe et à laisser aller les choses. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. Vingt années de travaux de nos Pères font régner Jésus-Christ en maître dans toutes les vallées environ-

nantes. D'où rage de l'esprit infernal qui se venge comme il peut sur nos bons Brésiliens. Le métier d'exorciste devient de la sorte absolument nécessaire ici pour tous les missionnaires. Et le Révérend Père Supérieur m'ayant recommandé de m'y exercer peu à peu, je trouvais l'occasion favorable et me mis en devoir de délivrer Marinella.

La pauvre petite est une sainte enfant du Bon Dieu que le démon tourmente précisément à cause de sa piété. Je commençai par la confesser comme je pus et par lui donner l'absolution pour la préparer à communier à la messe. Je remarquai alors entre autres choses combien l'étole déplait au démon : « Tire cela, et j'accepte tout, criait-il. » — Pendant la messe, quand vint la lecture de l'Évangile qui se trouve être pour la fête de S. François-Xavier le passage du chapitre VI de Saint Marc où il est question de la puissance des apôtres sur les démons, l'esprit infernal se mit en rage et révéla sa présence et son mécontentement par une sorte de hoquet affreux qui secouait horriblement Marinella. Ce hoquet, commun à tous les possédés de nos environs, est important dans les exorcismes. Quand pour s'assurer que ce n'est pas la personne elle-même qui parle, mais le démon qui s'exprime par sa bouche, on force celui-ci à donner un témoignage de sa présence, c'est en effet toujours par le hoquet qu'il répond. A la fin de la messe, la dernière oraison à saint Michel provoqua la même fureur et les mêmes manifestations ; tandis qu'au moment de la communion, Marinella, après une résistance très courte, avait pu recevoir avec piété la sainte hostie, Notre-Seigneur liant évidemment les mains au démon à ce moment-là.

J'avais consacré deux hosties pour les deux moribonds qui attendaient cette suprême visite de leur Dieu, et la messe terminée, j'organisai aussitôt le cortège qui devait accompagner le St-Sacrement. Suivant les prescriptions du rituel, pour préparer Marinella à l'exorcisme par la mortification, je lui commandai de suivre à pied Notre-Seigneur. Deux Tyroliens marchaient en tête, je venais ensuite monté sur mon cheval, botté comme un gendarme, revêtu de l'étole blanche et tenant à la main le « chapéo de sol » suivant l'usage commun en pareille circonstance. Par derrière, un petit groupe de fidèles avec des cierges à la main. Marinella se trouvait au milieu d'eux récitant tout haut son chapelet, tandis que le démon luttait toujours contre elle et l'interrompait à tout moment par ce hoquet qui fait mal à entendre. Donnez pour décor à notre procession la végétation luxuriante de nos forêts, les formes bizarres de la montagne, et voyez-nous grimper par un sentier tellement escarpé que je dois par moment me cramponner à la selle pour ne pas glisser à terre ou pour prévenir une chute que le moindre faux-pas de « Paraguay » rendait inévitable : voilà la poésie de nos courses apostoliques.

Chez le premier malade auquel j'apportais les derniers sacrements, deux gouttes d'eau bénite tombèrent sur Marinella tandis que j'aspergeais la cham-

bre en disant le *Pax huic domui*. Aussitôt nouvelle fureur du démon. Je dus rassurer mon malade, lui expliquer que l'enfant était possédée et qu'elle offrait ses souffrances pour lui obtenir une bonne mort.

Nous allâmes ensuite à deux kilomètres plus loin chez l'autre moribond, et de retour à la chapelle je me disposai de suite à l'exorcisme par un fervent *Salve Regina* récité aux pieds de Notre-Dame de Lourdes avec Marinella et sa famille.

Les longues prières du rituel produisirent sur l'esprit infernal une impression peu agréable. Ce furent d'abord des soupirs étranglés et des efforts constants pour essayer de fermer mon livre. On dut tenir les bras de l'enfant pour qu'il me devînt possible de continuer. Quand je commençais le *Da, Domine, terrorem tuum super bestiam* et pendant la lecture des deux magnifiques pages qui suivent, les gémissements prolongés, d'un accent désespéré, me donnèrent une idée saisissante des angoisses du damné qui se sent perdu pour l'éternité. Au même moment, un changement effrayant s'était produit dans l'expression de la physionomie de Marinella : ses yeux laissent voir un effarement complet, le désespoir et la haine.

Puis vinrent les questions directes. Alors la scène change : ce n'est plus la terreur, c'est la rage et l'ironie. « Comment t'appelles-tu ? — Tu n'as pas besoin de le savoir ! » Mais je multiplie les questions et je finis par apprendre que j'ai affaire à Sguerlo. « Pourquoi tourmentes-tu cette enfant ? » — « Parce qu'elle communie trop souvent. — Eh bien tu perds ton temps : elle communiera désormais plus souvent encore ; et à cause de toi, elle gagnera par ailleurs plus de mérites pour le ciel. — C'est ce que nous verrons ! Je saurai bien l'empêcher de communier ! — Mais tu sais bien que si la Sainte Vierge veut quelque chose, tu es paralysé, impuissant, tu ne peux rien, rien, absolument rien. Dis un peu le contraire ! — Oh ! je saurai toujours lui faire commettre des actes d'impatience, à Marinella ! Et puis, ce matin encore, quand tu as dit le *Pater noster*, à la messe, je l'ai empêchée de dire avec toi *Fiat voluntas tua*. — Eh ! bien elle voulait le dire ; c'est l'important. Combien de temps resteras-tu ? — Jusqu'à l'Immaculée Conception dans deux ans. — A moins que la très Sainte Vierge ne t'oblige à partir cette année même. Tu es le père du mensonge. Je te commande donc au nom de Jésus-Christ, au nom de Notre-Dame, je te commande moi-même comme ministre de Jésus-Christ de partir pendant cette neuvaine, à moins que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne veuille te laisser rester, et alors la petite aura patience. »

Au moment où le prêtre, selon les prescriptions liturgiques, met la main sur la tête du possédé, je constatais ce que le Révérend Père Supérieur avait lui-même observé en pareille circonstance : le démon a plus d'horreur de la main droite, celle des bénédictions, de l'absolution, de tous les sacrements, que de la gauche. « Pourquoi cela ? lui demandais-je. — Peuh !

s'écria-t-il avec agacement, elle a tant de pouvoir cette main ! » C'est ainsi que dans les paroles du diable lui-même, le bon Dieu permet quelquefois à ses prêtres de trouver de précieux encouragements. Telle encore, par exemple, cette réponse si consolante faite dans l'exorcisme d'un autre possédé : « Ah ! si la sainte Vierge ne veillait pas continuellement sur lui, il y a longtemps que je l'aurais étranglé. » Aussi le Révérend Père Rossi me disait hier à ce propos : « Ce n'est pas nous, n'est-ce pas, qui aurons des doutes ou des scrupules sur la validité de notre ordination ! sur la sainteté de notre religion !... » Oui, je vous assure que cela donne force et courage. Vous ne pouvez imaginer par exemple avec quel plaisir je porte l'étole, au confessionnal, depuis que je connais l'horreur qu'en éprouve le démon.

Il faut bien avouer qu'on est quelquefois victime de ses sarcasmes et de ses vengeances. Ainsi quand j'arrivais à ce passage des prières de l'exorcisme : « *Quia tu es princeps maledicti homicidii, tu auctor incestus... tu totius obscœnitatis inventor.* — Oh ! dit-il d'un ton railleur, *che brute parole !* C'est un prêtre qui dit cela ! » Une religieuse présente faisait des efforts inouïs pour s'empêcher d'éclater de rire.

A un autre moment j'avais entendu au dehors un grand bruit que je ne m'étais pas expliqué. Mais quand je sortis de la chapelle pour revenir à Nova Trento, je constatai que « Paraguay » avait cassé la chaînette de son mors, tordu le mors lui-même et arraché le pieu auquel on l'avait attaché. « C'est toi qui as fait le coup », dis-je alors au malin esprit. Et lui de me répondre avec un vilain rire : « Oui ! et tu vas être obligé de revenir à pied ! » On réussit pourtant à réparer sommairement le désordre, et je pus rentrer à la résidence.

Pour compléter le récit de cette matinée si mouvementée, je dois ajouter qu'en route je me suis arrêté chez un troisième malade, mais sans lui porter le saint viatique. Je ne croyais pas encore le moment opportun. Or, je n'étais pas depuis deux heures à Nova Trento qu'on vint annoncer la mort de ce pauvre homme qui, par ma faute, se trouvait ainsi privé des derniers sacrements. « Consolez-vous, me dit le Révérend Père Supérieur, c'est ainsi qu'on se forme par l'expérience, *caro mio.* » Mais je ne fus débarrassé de tout regret qu'en apprenant ce qu'on pensait de cette âme dans l'autre monde. Comme ses parents avaient amené Marinella auprès du corps du défunt, le démon s'était écrié avec dépit : « Cette âme-là, je l'ai perdue ! Elle n'est pas à moi ! un peu de purgatoire et elle va là-haut ! »

La personne qui me rapportait ce consolant témoignage, m'apprit aussi qu'après l'exorcisme, le démon avait continué à grommeler contre moi : « *Quel seccante !* (en traduction française : quel être assommant) il veut me faire partir ; mais je ne puis pas, je *dois* rester, je suis obligé par Dieu de rester. — Alors pourquoi, dit la Sœur, ne le lui as-tu pas répondu ? — Je

« n'ai pas pu, reprit le démon, j'étais trop mal à ce moment-là. Mais je le
« dirai, et je dirai la raison. »

Nova Trento, 28 février 1900.

Messire Satan continue à nous jouer des tours de sa façon : il se venge comme il peut du bien qui se fait ici. Outre de nombreux cas d'obsession, des bruits nocturnes destinés à troubler le sommeil des missionnaires, des accidents inexplicables dont il s'avoue ensuite l'auteur, il lui arrive parfois de prendre notre forme pour décevoir le peuple. Plus d'une fois déjà, alors que le Révérend Père Supérieur était à la maison, on a vu sa forme sur les grand' routes. Récemment ce fut le tour de votre serviteur. Tandis que je me trouvais à la résidence, les habitants d'une vallée voisine, dite le Val de Vigolo, me virent très distinctement, allant à grands pas, le chapeau à la main et l'ombrelle sous le bras. Je dis : « me virent » ; entendons-nous : ils ont vu le diable, qui avait pris exactement ma figure, mon habit, ma démarche. Voilà, messieurs les théologiens, pour exercer votre talent. Dites-nous donc si un coup de bâton porté contre celui qui me singeait si bien, aurait rencontré autre chose que l'air ambiant ?

Le fait eut lieu vers 7 heures $\frac{1}{2}$ du soir, heure à laquelle nous ne sortons jamais seuls, afin d'éviter les cancons. Il nous fut attesté le lendemain matin par plusieurs hommes sérieux et sensés, incapables de se laisser tromper par une illusion d'optique ou par leur imagination. Étant venus à la résidence ils demandèrent : « Qu'allait donc faire le Père Russell hier soir à Vigolo ? Il faut qu'à pareille heure il y ait eu un moribond à assister. » Leur stupéfaction fut complète quand ils surent qu'à l'heure indiquée, j'étais bel et bien dans la maison, en récréation avec les Pères.

Quelques jours après, le diable avoua par la bouche d'un possédé que c'était *Mulo* (c'est le nom d'un des esprits) qui avait fait le coup, afin de susciter des calomnies contre les Pères.

Je n'en finirais pas si je voulais vous raconter tous les détails des obsessions dont nous sommes très fréquemment les témoins, et des victoires que le bon ange remporte sur le mauvais. Il y aurait matière abondante pour composer un livre ; et j'ai vivement conseillé au Révérend Père Supérieur d'en réunir les matériaux, tant ces exemples me semblent capables d'instruire utilement les autres missionnaires.

La jeune fille dont ma précédente lettre vous racontait l'histoire, est actuellement délivrée : et le bon Dieu la récompense par de grandes consolations spirituelles de dix mois d'héroïque patience et de souffrances pénibles. La dernière fois qu'elle fit la sainte Communion, tandis que le Père descendait les marches de l'autel pour s'avancer vers la table sainte, elle sentit, à l'approche de la divine Eucharistie, un parfum de lis si délicieux, que jamais, dit-elle, elle n'en avait respiré de pareil.

Alfred RUSSELL, S. J.

Notre-Dame de Luxembourg.

Lettre du P. Beslay au P. Aucler.

Luxembourg, 15 avril 1899.

BIEN que le Luxembourg ne soit pas proprement un pays de montagnes, il en offre les sites pittoresques et imprévus. Ses grands plateaux, souvent boisés, sont tout à coup crevassés de gorges profondes où l'eau, il est vrai, fait parfois défaut. La ville de Luxembourg, en particulier, forme un curieux ensemble. Sur les pointes extrêmes d'un haut plateau brusquement coupées en falaises, est sise la ville proprement dite ou ville haute. En face, à une courte distance, d'autres plateaux avec leurs croupes avancées viennent former comme le lit colossal et sinueux d'un fleuve antique, devenu l'étroit vallon de l'Alzette. Là s'entassent les faubourgs qui se disputent son mince filet d'eau.

Avec une pareille situation, Luxembourg était destiné à être une place de défense remarquable. Fortifiée surtout par les Espagnols au XVII^e siècle, elle le fut définitivement par Vauban, après la conquête par Louis XIV.

Mais ces armements, joints à sa position mitoyenne, ont valu au pays une histoire agitée. Combien de fois se l'est-on disputé, cédé, repris ! La dernière occupation militaire, jusqu'en 1867, fut celle de la Prusse qui en avait fait une forteresse de la Confédération Germanique, alors même que le roi de Hollande, grand-duc de Luxembourg, en gardait la possession et l'administration civile. Nos voisins y tenaient même tant que non seulement Napoléon III dut renoncer à ses prétentions sur le Luxembourg, mais qu'il fallut la conférence de Londres pour les forcer à retirer leur garnison qu'ils y maintenaient sans aucun droit, la confédération n'existant plus.

Aujourd'hui Luxembourg est une ville ouverte. Les forts ont été démolis ; la verdure couvre les remparts transformés en terrasses. En s'y promenant on domine la ville basse avec ses églises, ses fabriques, ses ruelles où grouille une multitude d'enfants ; ou bien la vue s'étend au loin sur la vallée coupée de collines. Pour toute garnison, deux cents volontaires luxembourgeois ! Seules quelques vieilles tours isolées, de grandes portes donnant accès dans la ville haute, çà et là des redoutes perçant le feuillage, rappellent un passé glorieux.

Le Luxembourg n'est donc pas allemand, comme on le dit parfois ; encore moins hollandais. Le lien qui attachait le Grand-Duché au roi des Pays-Bas était tout personnel. A l'avènement de la reine Wilhelmine, la loi salique demeurant ici en vigueur, c'est le prince Adolphe de Nassau, son cousin, qui est devenu grand-duc de Luxembourg. Ainsi fut achevée l'indépendance de ce petit pays.

Ce prince, spolié de son premier duché après Sadowa, mène un train de vie digne d'un plus grand monarque. Il est d'ailleurs peu populaire. D'abord,

c'est un allemand, un « prussien », comme on dit ici. « Il a des yeux comme Bismark, » m'ajoutait un brave homme. Or les sympathies des Luxembourgeois sont pour les Français. Ensuite, et motif plus sérieux, c'est un protestant fervent. Le prince héritier, son fils, a pourtant épousé une catholique, Marie-Anne de Bragance, fille de l'ancienne reine de Portugal actuellement à Solesmes. Le grand-duc, après le mariage, aurait déclaré, dit-on dans le peuple, que les filles seraient catholiques, mais les garçons protestants. A cette nouvelle la grand'mère, bénédictine, aurait prédit : « Vous vouliez que vos petits-fils soient protestants ; vous serez punis, Dieu ne vous en enverra pas ! » Effectivement, jusqu'ici trois princesses et pas un prince. Le ciel se venge, pensent les Luxembourgeois. Des personnes sérieuses démentent ces bruits ; mais n'est-ce pas le cas de penser : *vox populi, vox Dei ?*

Quoi qu'il en soit, comme le grand-duc est plus qu'octogénaire, et son fils, sous la menace d'une troisième attaque d'apoplexie, on peut se demander à qui passerait la couronne grand-ducale, faute d'héritier mâle.

Le grand-duc s'est tout à fait réconcilié avec la Prusse. Les Luxembourgeois eux-mêmes ont bien quelques affinités avec les Allemands. Il est vrai qu'ils s'en défendent et répètent avec instance ce refrain de leur chanson populaire :

« Nous voulons rester ce que nous sommes. » Laissons l'avenir à Dieu.

Il y a mieux à dire sur ce pays, la foi de ses habitants, leur dévotion à la T. Ste Vierge. Celle-ci fut sinon introduite, du moins développée par nos pères au commencement du XVII^e siècle. Ils fondèrent alors un fort beau collège dont on a pu faire depuis l'Athénée ou lycée, le séminaire et la bibliothèque. La cathédrale ou la petite église Notre-Dame qui en tient lieu, n'est autre que leur ancienne chapelle ; on y voit encore des deux côtés du portail et dans l'un des vitraux du chœur S. Ignace et S. François Xavier, un peu partout le chiffre de la Compagnie. Jugeant donc que la dévotion à la Ste Vierge était le meilleur préservatif contre la contagion environnante du protestantisme, ils bâtirent près de la ville une petite chapelle qui devint rapidement un lieu de pèlerinage fréquenté. La statue qui y était vénérée fut plus tard transportée dans leur église où elle se trouve encore aujourd'hui. On lui prête une origine merveilleuse, mais, ce semble, quelque peu légendaire. Ce qui est hors de doute, ce sont les nombreux miracles qui en augmentèrent rapidement la célébrité. Bientôt, une consécration nationale à N.-D. de Luxembourg fut l'occasion de fêtes splendides qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Elles ont lieu actuellement au mois de mai : c'est « l'octave » pendant laquelle se succèdent les pèlerinages et la grande procession qui la termine. Cette procession annuelle avait été organisée par nos pères avec un appareil et un déploiement de richesses incroyable : représentations allégoriques, scènes de l'ancien testament, calvacades. Aujourd'hui la mythologie et les figures ont disparu ; le conseil

d'État et les députés n'y assistent plus officiellement, mais ces fêtes sont en quelque sorte restées nationales par le concours extraordinaire qu'elles attirent. C'est des provinces voisines de Belgique, de France, de Lorraine, en un mot de tout l'ancien Luxembourg, qu'arrivent chaque jour les pèlerinages.

On devine facilement l'effervescence religieuse qui accompagne ces fêtes quand on connaît la piété des bons Luxembourgeois. Ici les enfants se font un plaisir de venir donner la main au prêtre, les femmes le saluent en disant : « *Gelobt sei Jesus-Christ ! Loué soit Jésus-Christ.* » Églises bondées le dimanche, parfois même en semaine ; et la prière, presque l'unique prière du peuple à la messe, à la suite des convois funèbres, aux adorations du S. Sacrement, c'est le rosaire récité à haute voix, hommes et femmes alternant avec le rappel des mystères. D'aucuns trouvent excessive la messe quotidienne pour nos élèves : ici les élèves des écoles ou de l'Athénée assistent chaque matin à la messe, maître en tête, avant de se rendre en classe.

Or on attribue la conservation de la foi parmi ce peuple à sa dévotion envers la Mère de Dieu et l'on sait en rapporter le mérite à la Compagnie de Jésus.

Et cependant nos Pères n'ont plus aujourd'hui dans le quartier reculé de la gare, qu'une pauvre petite résidence ou mieux un pied à terre d'où ils rayonnent en missions lointaines. Leur ministère à Luxembourg est peu de chose. Il est vrai qu'ils se bâtissent à une autre extrémité de la ville, sur un site élevé, une maison d'importance ; mais elle est destinée aux écrivains d'Exæten nullement disposée en vue d'un ministère local. Celui-ci a passé aux mains des Rédemptoristes.

« *Alius est qui seminat et alius qui metit !* » Puisse du moins Notre-Dame bénir les enfants de ceux qui l'ont fait si bien honorer, puisse-t-elle justifier pour eux son vocable : « *Domina luxemburgensis, consolatrix afflictorum, ora pro nobis !* »

La procession dansante d'Echternach.

Lettre du F. Beslay au F. A. Décout.

MON BIEN CHER FRÈRE,

Janvier 1900.

P. C.

PUISQUE vous comptez insérer ma première lettre parmi celles de Jersey, j'y ajouterai quelque chose sur une curieuse manifestation religieuse dont j'ai été témoin avant mon départ. Je veux parler de la procession dansante d'Echternach ou mieux comme on dit en allemand procession sautante « *Springprocession* ». Elle a lieu chaque année le mardi de

la Pentecôte en l'honneur de St Willibrord, un des premiers apôtres du pays.

Des milliers de spectateurs y affluent de Belgique, de la Prusse Rhénane et de l'Est de la France. Il faut bien le dire cependant, ceux qui viennent en simples curieux sont déçus : rien d'esthétique dans le concours improvisé de ces braves campagnards. La ville est accidentée, les rues étroites et tortueuses. C'est par un petit escalier qu'on arrive à la modeste église paroissiale où se trouve le tombeau du Saint, but de la procession.

Mais s'il n'est pas beau, ce spectacle à coup sûr est édifiant. Vers huit heures du matin, le cortège part d'une extrémité de la ville. Il s'ouvre par quelques centaines d'hommes chantant ou plutôt criant à tue-tête les litanies du Saint. Leur foi simple et rustique apparaît ainsi dès le début. Puis vient la croix et le clergé précédant immédiatement les « saint dansants », selon l'expression des vieux manuscrits. Ce sont d'abord des enfants, garçons d'Echternach ou des villages voisins, en bras de chemise, qui souvent ont consenti, moyennant salaire, à danser pour d'autres incapables de le faire ; puis les grandes personnes, hommes et femmes mêlés, groupés par paroisses en rangs de 4 ou 5, sans grand ordre, sautant alternativement sur chaque pied avec le mouvement de polka. D'autres font simplement en cadence 3 pas en avant et un en arrière ou bien 5 en avant, 3 en arrière, sans beaucoup de régularité. Pour aider les danseurs, des groupes de musiciens se sont placés par intervalle dans le cours de la procession. Ils jouent et répètent à satiété un court refrain cadencé. Ici c'est une quinzaine de petits garçons, dirigés par leur maître d'école, qui exécutent ce refrain sur des violons.

Au premier moment, l'étrangeté de cette procession, le manque d'ordre et d'ensemble provoquent quelques sourires. Ils cessent bientôt devant le sérieux de ces pauvres gens. Il est clair qu'ils accomplissent un acte de religion, disons plus, un acte de pénitence, et beaucoup au prix des plus grands efforts.

En effet, quoique le chemin à parcourir soit seulement de 1250 m., il leur faut deux et trois heures pour le faire ainsi. On doit monter pour arriver à l'église, y pénétrer encore en dansant, faire de même le tour du tombeau qui se trouve au fond et atteindre enfin, toujours en dansant, un calvaire situé sur la place voisine. On est à une époque déjà chaude, et beaucoup, venus à pied de loin, sont partis de grand matin ou dès la veille. Aussi est-on pris de pitié quand on voit des gens avancés en âge s'efforcer de sauter ainsi, d'autres se soutenir mutuellement, se tenir par leur mouchoir et malgré tout tomber parfois avant d'arriver au bout. J'ai même vu de pauvres filles, qui semblaient avoir la danse de Saint-Guy entraînées de force par leurs parents. C'est spécialement en effet pour la guérison de cette maladie, pour l'épilepsie, et en général pour toutes les attaques nerveuses et convulsives qu'on accomplit le pèlerinage.

Derrière les « saints dansants » se presse une foule récitant à haute voix le chapelet.

Et maintenant, quelle est l'origine de cette curieuse cérémonie ? — Elle demeure assez obscure.

La tradition populaire la fait remonter jusqu'à saint Willibrord lui-même. C'est d'Angleterre, son pays, que l'apôtre était venu évangéliser le Luxembourg. Un compatriote de Willibrord, missionnaire comme lui, était si populaire qu'au retour de ses courses apostoliques il voyait accourir au devant de lui une foule de fidèles qui se livraient à une sorte de danse « rythmée en son honneur » pour témoigner leur joie.

On croit que cet usage connu des disciples de S. Willibrord fut transplanté à Echternach en faveur de leur propre pasteur. Ces démonstrations une fois passées en habitude, auraient été continuées après sa mort.

Faut-il y voir au contraire une institution des missionnaires désireux de transformer, sans les abolir complètement, les anciennes danses païennes ?

Quoi qu'il en soit, on constate l'existence certaine de cette procession au XV^e siècle. Interdite plus tard par Joseph II, elle fut reprise, puis interrompue de nouveau par la révolution française. Mais la dévotion des Luxembourgeois a triomphé de tous les obstacles : elle a eu lieu sans interruption depuis le commencement du siècle. Avant 1890, sur 13,000 à 15,000 personnes que comptait la procession, il y en avait 10,000 environ à exécuter la danse. — Le ciel du reste se charge de récompenser et maintenir cette fidélité.

Une personne digne de foi m'a raconté qu'il y a une vingtaine d'années, dans un village voisin dont j'ai perdu le nom, un riche agriculteur avait fait vœu de prendre part à la procession. Cependant le jour venu, il commande le travail et vaque à ses occupations ordinaires. Tout à coup à l'heure de la procession, les animaux aux champs ou dans les écuries se mettent à sauter et à bondir d'une manière extraordinaire, et force est bientôt à notre homme de s'exécuter.

Il est rapporté dans les annales du Père Brower, S. J. (1617) un fait du même genre. La personne que j'ai citée avait aussi été témoin, pendant qu'on disait la messe sur le tombeau du Saint, de la guérison merveilleuse d'une épileptique.

Il y a donc encore des restes de foi antique, dans notre vieille Europe ! Ce vestige du reste n'est pas le seul qui montre combien elle avait pénétré les mœurs dans ces populations. Mais hélas ! là comme ailleurs, elle diminue et la libre-pensée augmente. La ville de Luxembourg avec sa synagogue a sa loge et ses mauvais journaux..

Vous me demandez des détails sur la nouvelle maison des PP. Allemands à Luxembourg. J'ai peu de chose à ajouter à ce que j'ai déjà écrit. C'est un grand et spacieux bâtiment, fort bien situé sur une hauteur,

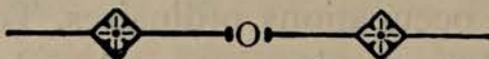
dans un faubourg retiré de la ville et qui porte le nom significatif de Bellevue.

Comme il s'agissait d'écrivains, on a fait les choses grandement : électricité, calorifère à vapeurs, voire même ascenseur ou monte-charge pour porter les livres à la bibliothèque.

Celle-ci est la merveille de la maison. Figurez-vous la grande salle qui forme le magasin des grands libraires de Paris, de la maison Hachette par exemple, avec trois et quatre étages de galeries circulaires. Le toit, tout de verre, laisse largement pénétrer la lumière jusque dans les plus petits coins. Grâce à des lampes électriques portatives vous n'avez qu'à tourner un bouton et vous pouvez travailler comme en plein jour.

C'est à Notre-Dame de Luxembourg que la maison est consacrée et la statue s'en trouve au-dessus de l'entrée principale. D'après une opinion, adoptée cela va sans dire par le Père architecte, c'est à cet endroit-là même que la statue miraculeuse aurait été primitivement découverte par les élèves du collège et transportée de là dans la chapelle.

J. BESLAY, S. J.





NÉCROLOGIE.

Province de Champagne.

R. P. François Grandidier, 22 février 1900, Rome. — F. Amand Olivier, Scol., 9 mars, Vals. — PP. Modeste Andlauer et Remi Isoré, 19 juin, Tcheu-li, S. E.

Province de France.

P. Marie Pharou, 25 octobre 1899, Vannes. — F. Fidèle Coquel, coadj. 3 janvier 1900, Jersey. — R. P. Albert Platel, 14 janvier, Paris. — P. Henri Pitot, 26 janvier, Paris. — P. Eugène Goulven, 19 janvier, Shanghai. — P. Émile Ferrand, 3 mars, Shanghai. — P. Jean Urvoy, 21 avril, Nantes. — P. Louis Gaillard, 13 mai, Shanghai. — F. François Tutour, coadj., 5 juin, Quimper. — P. Théodore Hervé, 23 juin, Tours. — P. Joseph Berrard, 18 juillet, Poitiers.

Le Cardinal Mazella.

1823-1900.

A ROME, au collège Germanique, le 26 mars, vers midi et demi, mourut le cardinal Mazella. Depuis longtemps il souffrait de plusieurs maladies fort complexes ; il attendait la mort et s'y préparait. Le Père Général lui donna le saint Viatique, et son confesseur, le Père Floech, de la Compagnie, lui administra l'Extrême-Onction. Il était, comme les nôtres le savent bien, Préfet de la Congrégation des Rites et le premier Jésuite qui eût jamais rempli l'office de Cardinal-Évêque attaché aux six sièges suburbains. Son siège était Palestrina.

A la réunion de la Congrégation des Rites, le jour qui suivit la mort du Cardinal, Sa Sainteté Léon XIII présida et prononça l'éloge du défunt, dans les termes suivants :

Antequam hodierno die conventui finem imponamus, temperare non possumus quin vobis significemus acerbam ægritudinem qua animus Noster afficitur ex immaturo obitu dilecti filii Nostri Cardinalis Camilli Mazzella, hujusce Congregationis Præfecti. Cujus doloris Nostri probe scimus habere vos omnes ex corde participes. Si enim in eo Nos amisimus consiliarium prudentia et fidelitate eximium, Ordo Vester præclarum item amisit ornamentum, virum scilicet pietate, doctrina et laboribus de Ecclesia optime meritum. Animæ carissimæ et pientissimæ tribuat Christus pacem, dignumque in cœlo præmium.

Mgr Jean-Baptiste Simon.

1846-1899.

LE *Petit Messager nantais des Missions* (mars 1899), annonçant la nomination de Mgr Simon comme vicaire apostolique du Kiang-nan, esquissait ainsi les jeunes années du nouvel évêque : « Mgr Jean-Baptiste Simon est né à Issé le 20 décembre 1846. Il fit ses études au collège de Châteaubriant et dans les séminaires de Nantes.

« S'il nous fallait résumer d'un mot toutes les qualités qu'il y montra, nous dirions : C'était un cœur d'or. Il était naturellement loyal, ardent, primesautier, expansif, d'une humeur toujours égale, d'une piété profonde, d'un rare bon sens, facilement enthousiaste, surtout lorsqu'il parlait de sacrifice et de dévouement. »

Tel il fut toute sa vie, bon et généreux, cher à Dieu et aux hommes. Il entra au noviciat en 1868 et montra dès lors une volonté énergique. Il fut l'homme de la règle, courageusement obstiné dans une rigide ponctualité. Plus tard, sur les routes de Nanking, trop distrait par les charmes de la campagne, il s'y reprendra à 5 ou 6 fois pour faire son examen et n'abandonnera la partie que la conscience satisfaite. Rien cependant d'irritant pour les autres. Strict sans dureté et bon sans défaillance, il sut toujours à un rare degré maintenir les droits de la règle tout en manifestant son indulgence pour les personnes.

Sa piété avait les mêmes caractères, solide, profonde ; se tournant de préférence vers nos Saints, vers Marie, surtout vers le Sacré-Cœur de Jésus. Le Sacré-Cœur, il le médita sans trêve, il le prêcha sans se lasser.

Un télégramme du 18 août 1870 mit fin à la paisible vie du noviciat et appela le fr. Simon à Paris auprès des blessés de nos premières batailles. Le 4 septembre il partait aussi brusquement pour St-Acheul, où d'autres blessés l'attendaient. Quelques mois plus tard, il reprenait, juvéniste, régent, philosophe, théologien, le cours régulier de formation. En communauté, il était quelque peu grave, au demeurant, bon compagnon, fort aimé et pas mal populaire. Au collège, il poussait ses élèves sans pitié, leur donnant le premier l'exemple d'un travail obstiné ; en dépit de ses exigences, il conquist leur affection et leur enthousiasme, il sut dès lors, même dans ce milieu réputé volage, se créer de belles et tenaces amitiés. Il montrait là pour la première fois le genre d'action qu'il devait exercer toute sa vie sur les âmes.

Après sa théologie, il allait au juvénat d'Aberdovey, puis de Slough, enseigner les lettres grecques et latines. Lequel de ses élèves oubliera son admiration pour les classiques ? Lequel surtout oubliera ce courant de sympathie qui s'établissait entre lui et ses auditeurs ? Elle se traduisait parfois sous des formes imprévues : c'étaient de petites ovations auxquelles il ne se refusait qu'à demi. Assez, assez, disait-il, sur un ton qui voulait presque

dire le contraire. Bref, si à son école on goûtait les auteurs, à coup sûr on goûtait encore plus le professeur.

Nommé au troisième an à Slough même, il dut bientôt reprendre l'enseignement, tout en continuant de son mieux ses exercices de tertiaire. Empoigné jusqu'au fond par la manière large et haute du R. P. Fessard, admirant avec tout son cœur ce beau type de saint, il faisait sa classe, après la conférence, encore tout plein, plein jusqu'à en déborder, de ce qu'il venait d'entendre. Il s'épanchait alors, dans la belle langue de Cicéron, du moins en débutant, soulignant les plus beaux passages par cette exclamation : « Que c'était beau ! » C'était beau surtout de le voir lui-même si ouvert aux impressions surnaturelles, s'élançant d'une marche si décidée à la suite du saint qui l'avait séduit.

Le P. Fessard en visite aimait à prendre le P. Simon pour compagnon ; cela leur valut même de voir, sur la fin d'une réunion où on avait discuté la fondation d'un hôpital, le doyen des ministres présents se lever et leur octroyer sa bénédiction. Ils n'eurent que le temps de se dissimuler dans l'embrasement d'une fenêtre.

Le P. Simon, sous la direction du R. P. Fessard, se fit de plus en plus l'homme de la Compagnie. Jésuite, il l'était jusqu'au bout des ongles par l'esprit et par le cœur. Toute sa vie, plus encore que par le passé, portera cette marque. Les œuvres qu'il affectionnera seront celles de la Compagnie, les écoles, par exemple. Que de fois, à Nanking, il gémit de n'avoir pas les moyens des protestants pour fonder des collèges et agir sur la jeunesse ; les retraites fermées, il les installera pour ses catéchistes et ses chrétiens, pour les chrétiennes même ; donnant les exercices aux nôtres, il voudra que la méditation de 3^h ait même durée et même méthode que les autres, d'après la rigueur du texte de S. Ignace ; en communauté enfin, à Nanking, après une fête de vœux, une séance de famille, il résumera ses impressions dans ces mots : « comme en France, comme chez nous. » On ne pourra pas causer longtemps avec lui, sans voir percer le pur esprit de la Compagnie, l'amour enthousiaste de la vocation. Et lui-même, en toute rencontre, tiendra à se montrer, avant tout, religieux.

Cette année passa vite. Le juvénat et ses élèves, le 3^e an et son P. Instructeur, l'Angleterre et cette petite paroisse de West-Drayton, où il donnait des sermons pleins de feu qui soulevaient l'auditoire et ébahissaient le tempérament plus flegmatique du bon curé, il allait tout quitter pour la Chine.

Il y abordait le 18 octobre 1886. Enfin il la tenait donc cette Chine qu'il demandait depuis 18 ans.

Le *status* l'envoyait quelques mois plus tard, à Nanking. Il devait y dépenser dix années de vertu, d'habileté, de dévouement, y conquérir de nombreuses amitiés, s'y faire à lui-même, ou plutôt à l'Église, une belle place au milieu des haines païennes et des jalousies protestantes.

Il se mit à l'œuvre avec tout son cœur. Rien de réconfortant comme de voir l'amour que cet apôtre avait pour ses chrétiens et catéchumènes, amour intense, qui l'entraînait à une vie de perpétuel dévouement. Il avait assez de précoces infirmités pour avoir le droit de se ménager ; il n'y pensa jamais, et le long diarium que sa nature spontanée a transformé en journal intime, n'a pas la moindre trace de préoccupation de ce côté.

Et cet amour était fort, éclairé, sans molle condescendance. Il ne ménageait pas les vérités, ayant le précieux secret de se faire écouter tout en parlant ferme. Bien plus, il s'appliquait à faire passer dans l'âme des chrétiens cette religieuse vigueur qui animait la sienne, à les entraîner coûte que coûte dans les voies généreuses. Il s'acharnait à faire retentir à leurs oreilles le mot de sacrifice, et plus d'une fois, voyant un chrétien aller de lui-même s'humilier et demander le pardon d'un offensé, un pauvre apporter son obole pour les frais du culte, le Père dut se dire qu'il n'avait pas perdu sa peine. Le plus beau fut que cet amour, si chaud, si enthousiaste, ne connut jamais de défaillance. Le P. Simon lui aussi rencontra sur sa route des spectacles écoeurants, et il pouvait écrire (28 avril 1895) : « Il y aurait de quoi dégoûter, si nous ne travaillions uniquement pour Dieu et pour les âmes. » A ces heures pénibles, il pressentait le danger (29 avril 1895). « Que N.-S., disait-il, nous garde du découragement, suite si naturelle du dégoût. » Il en fut bien gardé. Deux moyens l'y aidaient beaucoup : l'oubli d'abord. Après une mission très pénible, il écrivait ces simples paroles : « Le bon Dieu m'a cependant donné à la fin de vraies consolations. Qu'il en soit béni en me faisant la grâce de ne pas me souvenir des ennuis et des souffrances ! » C'était un instinct de sa belle âme de couper court à des souvenirs qui lui auraient rendu moins chers ceux qu'il devait aimer. Puis, les grandes idées surnaturelles venaient sans effort à la rescousse, et lui donnaient la paix.

Sous cette forte impulsion, la chrétienté de Nanking, déjà bien lancée, fit de notables progrès. Chrétiens et catéchumènes s'attachèrent de plus en plus à Dieu et à son missionnaire. Car le P. Simon avait au suprême degré le don de gagner les âmes : l'affection, la reconnaissance jaillissaient spontanément autour de lui. N'est-elle pas touchante cette note du diarium écrite dans un deuil de famille (13 juill 1891) : « Tous nos gens, catéchistes et domestiques, m'offrent l'argent de 3 messes pour mon père, et une communion. » et cette autre mention de chrétiens plus éloignés, l'invitant à venir dire une messe chez eux pour son père ?

Veut-on voir, dans un exemple, à quelle vraie piété il formait son monde ? Il n'y a qu'à relire le récit tracé par le Père lui-même de la mort d'un de ses catéchistes, le plus aimé peut-être. Du haut du ciel, le maître sera heureux de se retrouver, dans une même notice, avec son cher disciple. (16 avril 1895) : « Notre bon Li-tchang-keng a rendu son âme à Dieu ce matin en

« pleine connaissance jusqu'à la fin. Malade gravement depuis trois semaines, « il n'avait pas attendu ce moment pour s'appliquer à la vertu. Depuis la « dernière retraite, il s'y était mis avec une ferveur qui m'avait donné dès « lors le pressentiment que le bon Dieu le préparait à la mort. Il faisait son « examen particulier régulièrement et priait beaucoup chaque jour. Il était « très résigné, sans même se laisser impressionner par les difficultés où sa « mort placerait sa famille à cause de ses 3 plus jeunes enfants. Mais c'est « principalement les 8 derniers jours qu'il montra une ferveur digne du plus « fervent religieux. Son crucifix ne sortait pas de ses mains ; il le baisait, « il s'entretenait avec lui, le regardait amoureusement. « C'est mon Dieu », « ou le plus souvent : « Vous êtes mon Dieu, mon Sauveur, mon Père, mon « Frère aîné. » Hier soir on m'appela: il était si fervent qu'il ne paraissait plus « vivre que d'amour pour N.-S. s'offrant à lui corps et âme, s'appuyant sur « ses mérites, etc. Je lui demandai s'il serait heureux de recevoir encore une « fois la communion: « N.-S. sera ton compagnon dans le grand voyage ! » « Il se souleva tout joyeux : oh ! quel bonheur ! oh merci ! oh oui, je le « désire. » A l'heure de la communion, il voulut que sa femme et ses enfants « récitassent bien haut l'acte de contrition avec lui et pour lui. Son action « de grâces fut un hymne d'amour, il était radieux. Dans la journée, il « avait fait appeler plusieurs de nos catéchistes et de ses parents pour leur « demander pardon de ce qui aurait pu les blesser dans sa conduite. Il ne « cessait de répéter : « Mon Jésus, mon Dieu, vous m'aimez et je vous « aime ; je n'aime que vous. » Enfin, à 7 h. $\frac{1}{2}$, dans un léger soupir, son « âme s'envola vers Dieu. — J'ai pensé plusieurs fois à la question qui « m'avait été faite, il y a 8 jours, par des officiers allemands : « est-ce que « vos chrétiens sont vraiment chrétiens ? » S'ils avaient pu voir notre « cher mourant ! »

Les fêtes à l'église attiraient des foules païennes facilement malveillantes. Le Père constate à plusieurs reprises que la possession de soi est encore le meilleur moyen de s'imposer et d'imposer l'ordre. Lors des incendies de 1891, les chrétiens qui ne savaient pas assez tout ce qu'il cachait de poignantes angoisses sous son sourire ordinaire, lui dirent : « Père, comme votre barbe a blanchi ! » Il y avait de quoi, il était dans les transes, et le Vice-Roi s'occupait moins à protéger les chrétiens qu'à demander la pluie, avec force prostrations, à de petits serpents apportés *ad hoc* du Kiang-si, ou à déléguer pompeusement des tao-tai pour s'en aller parlementer avec les poussahs, ou les réveiller à coups redoublés de tamtam.

Ces incendies lui donnèrent occasion d'entrer plus avant dans le monde mandarinal et de déployer son grand talent de se faire recevoir. Il y excellait. Bon, digne, bien au fait des coutumes chinoises, il devint populaire, et ces hommes qui au début refusèrent parfois de lui donner entrée dans leur tribunal, lui en ouvrirent bientôt les portes toutes grandes, l'appelant leur bon

ami, quelques-uns même leur meilleur ami ! Les gens des tribunaux disaient aux chrétiens : « Vous avez la face ! Votre père spirituel traite d'égal à égal avec nos mandarins. »

Ces relations lui ménagèrent bien quelques déceptions. Ces « amis », aux heures critiques, lui glissaient dans la main. Le Père restait « stupéfié de ces volte-faces », comme il l'avoua lui-même. Parfois, il s'indigne : « Quelle canaillerie ! » s'écrie-t-il un beau jour (16 avril 1896). Mais remis en présence de ceux qui lui arrachaient ces cris, il eut aussitôt retrouvé sa patience bienveillante et ses manières exquises. Il voulait toujours se ménager un moyen de revenir à la charge, et éviter à tout prix une rupture violente. C'était sagesse et vertu. Il en reçut la récompense quand, après quatre ans d'efforts pour fonder un centre dans la ville de Li-choei, il pouvait enfin écrire : « Li-choei est à nous ! »

Il avait voulu, selon son mot, « apprivoiser les païens » ; avec les Européens il était vraiment séducteur. Belle tenue, grand air, distinction, il avait cela, et par là écartait à l'avance toute familiarité de mauvais aloi. « Jamais peut-être, écrit un consul anglais, il ne m'est arrivé de rencontrer quelqu'un pour qui j'aie ressenti si vite un respect instinctif. Mais il y a plus, il m'avait charmé. » Et de fait il charmait ce cœur d'or, par sa bonté, son regard si expressif, son affabilité « J'ai beaucoup admiré ce caractère simple, pur et doux de notre ami d'autrefois. Il avait vraiment toutes les qualités du cœur et de l'esprit. » C'est encore un consul anglais qui parle ainsi. Il avait aussi cette franchise qui montre l'âme à découvert, jusqu'au fond, sans arrière-pensée. C'était net, c'était candide. Et tout cela, point terne du tout, mais relevé par un entrain toujours vibrant, et un enthousiasme facile. Ne l'avait-on pas bien nommé un jour « l'electric man » ? Il s'enflammait pour les grandes causes, la France, Rome, la Compagnie, et c'est dans ces grandes passions qu'il trouvait ses plus pures jouissances.

Ils furent nombreux ceux qui vinrent frapper à sa porte à Nan-king. Ne parlons pas de ceux à qui il dut la fermer poliment, touristes, commerçants et même dans le nombre un marchand de poules et d'œufs muni de recommandation consulaire ! La résidence ne pouvait tourner à l'auberge. Mais quand une bonne raison motivait une exception, comme il savait faire les honneurs, que les hôtes s'appelassent Alexandre de Russie (août 1888), Léopold d'Autriche (sept. 1888), C^{te} de Bardi (1889) ou plus modestement Albert Tissandier (juill. 1896).

Le P. Simon se fit des amis même parmi les protestants. Avec les ministres, il se tenait à l'écart de parti pris, ne voulant pas qu'on pût conclure d'une communauté de vie à une communauté de doctrine. Du moins tous le respectaient. Obligé d'assister un jour à un dîner de 15 couverts, où se trouvaient de hauts mandarins chinois, les ministres protestants les plus en vue et parmi eux M. Ferguson, le Père se vit d'un consentement général,

attribuer la place d'honneur. Bien plus, le 11 juin 1895, il recevait de ce M. Ferguson, directeur de l'Université de Nan-king, la lettre suivante : « Cher Père Simon, un meeting réunira ce soir tous les résidents de Nan-king. On doit y voter quelques résolutions concernant les troubles récents du Se-tchoan. Les missions catholiques ont eu beaucoup à y souffrir, aussi comptons-nous tout spécialement sur votre présence. On a l'intention de vous confier la présidence. » Pas besoin de dire que le Père déclina l'honneur. Deux classes de visiteurs étaient bien accueillis entre tous, les officiers de marine et nos Pères. Nos marins ! c'était à ses yeux l'union sensible de l'Église et de la France. Il se mettait en quatre pour les recevoir, et vite il y avait entre le Père et eux affection et enthousiasme réciproque.

Il écrivait de son côté, après une visite au *Duguay-Trouin* (9 déc. 1895) : « Beau vaisseau, état-major parfait, commandant très bien. » Et les officiers en retour, conduits par lui aux tombeaux des Ming, disaient bonnement : « Voilà notre meilleure journée de Chine. » — Quand le P. Simon recevait les nôtres, c'était la même joie avec une note plus intime. Le diarium porte souvent la mention : « Le P. X. s'annonce. Deo gratias ! » — Et peu après : « Nous avons reçu un tel Père, bonne journée ! »

Avec toutes ses relations, que de bien put faire le cher Père ! Il apprit un jour qu'un prêtre égaré avait cherché un gagne-pain dans les rangs des ministres protestants qui étaient très fiers de cette singulière recrue. L'apostat était à Nanking, souffrant, peut-être à deux doigts de la mort. Le P. Simon n'hésita pas. A force de tact et de bonnes paroles, il eut accès jusqu'au malade. Un ministre assistait à l'entretien, qui fut navrant. « Je suis en paix, disait le malheureux, je n'ai rien à me reprocher de ce que j'ai fait !... » D'autres visites suivirent ; politesse assez froide de la part du malade, sans rien de plus. Une fois, le ministre, qui était là en tiers, dut s'absenter. Le P. Simon, devenu libre, trouva à l'instant des paroles si chaudes, que le prodigue en fut tout bouleversé. Le ministre rentra bientôt, devina tout, et en reconduisant le Père, lui demanda naïvement : « Qu'avez-vous dit en mon absence ? » Il avait semé le repentir. A quelque temps de là, le malade en meilleure voie, s'échappait des filets protestants et allait à Chang-hai achever sa convalescence et sa conversion. Il laissait là sa vie de renégat, ses faux frères et les gros appointements qu'ils lui promettaient.

Une autre fois, le Père allait sauver corps et âme une malheureuse française de vingt et quelques années, trompée jadis par un mandarin, emmenée en Chine comme légitime épouse, et découvrant en débarquant sa vraie position de troisième concubine ! Le Père vint trop tard : elle s'était empoisonnée avec de l'opium.

Les dernières années de Nanking furent particulièrement pleines. Les novices de Zi-ka-wei, venus une première fois passer leurs vacances à Nanking en 1894, y revenaient en 1895 s'y installer comme juvénistes, et l'année

suivante un petit noviciat leur était adjoint. C'était beaucoup de travail ; le Père s'y mit avec son entrain ordinaire, poussant ferme au vrai esprit de la Compagnie, aux sérieuses études, sans oublier aussi les soins à donner à la santé, — les excursions sagement ménagées, — un pain fait à la maison, aucune boulangerie ne fonctionnant à Nan-king, une piquette dont Tissandier a livré la recette aux lecteurs de *La Nature*, — et même un pâté dont le P. Simon se disait l'inventeur et que la jeune communauté appréciait bien fort, il faisait rondement ses remarques, multipliait au réfectoire de verts *repetat*, c'était une vieille habitude ; mais après cela, comme il était empressé à dire le mot du cœur ! « Vous vous êtes permis, paraît-il, de dire que vous n'étiez pas de mon avis, » disait-il à un frère ; et sans rien de plus, confiant dans le bon esprit du religieux, il ajoutait aussitôt : « Eh bien, demain, c'est grand congé ! Profitez-en bien ! » On avait remarqué qu'il avait toujours un prétexte pour visiter un frère qu'il savait triste et toujours un moyen de le laisser réconforté. S'il croyait avoir eu tort, il l'avouait sans détour, et sans s'excuser, il ajoutait seulement : « Pardonnez-moi. »

Un jour, le R. P. Supérieur, visitant la communauté de Nanking, dit : « C'est la Compagnie. » Le P. Simon en fut aux anges ; il s'estima récompensé et au delà, de ces deux rudes années.

Le *status* de 1897 éloignait le P. Simon de Nanking. Le 11 septembre, il s'installait à Hong-keu, paroisse de Chang-hai. En avançant dans la vie, loin de se lasser, il développait de plus en plus sa vertu pleine de charme et d'indulgence toute chrétienne ; de plus en plus il découvrait aux gens des qualités aimables, sans excepter ce visiteur de froid renom, qu'il trouve « aimable, cordial, et même plein d'abandon ». C'est une bonté de plus en plus intense et universelle. Et elle ne manquait pas d'habileté. Il avait pour sa part travaillé à l'abjuration d'une dame protestante, de droite intelligence et de grand caractère. Le mari, très irrité et moins bien appris, vint au parloir : « C'est vous le P. Simon, dit-il ; je suis indigné : je suis venu pour vous dire des injures. Je le fais volontairement, désirant que vous le sentiez. » Plus d'un aurait mis l'interlocuteur à la porte. Le P. Simon répondit avec calme : « Je me réserve le droit de ne pas prendre vos injures pour des injures. » A peu de temps de là, ce visiteur singulier revenait, et pour n'être pas chaudes encore, les relations étaient déjà polies ! Voilà de ces conquêtes que le P. Simon savait faire, de vrais tours de force !

Un officier de marine, qui avait vu le P. Simon, s'écriait : « Cet homme-là il est fait pour commander ! » Le 28 juillet 1898, la parole se réalisait : le Père était nommé Recteur et Instructeur à Zi-ka-wei ; il allait passer dans le commandement tout ce qui lui restait de vie, bien peu hélas ! toujours bon, digne, ardent, toujours lui-même. Il eut au premier moment d'humbles inquiétudes, qui s'évanouirent vite dans un acte de soumission. Dieu le bénit, et cette année, resplendissante de surnaturel et d'esprit de

la Compagnie, fut féconde entre toutes. Il dut, il est vrai, se multiplier pour suffire à la besogne, sans rien négliger, pas même ce courrier, si célèbre parmi nous, si cher à lui-même, par lequel il donnait à ses nombreux amis le gage toujours renouvelé de sa longue fidélité.

Le 3 mars 1899, il commença, *de more*, sa conférence au 3^e an. Une émotion profonde l'empêchait presque de parler. Les tertiaires le regardaient saisis à leur tour, sans trop savoir encore pourquoi. Dès la seconde phrase, le Père n'y tint plus : « C'est fait, disait-il, en sanglotant, c'était hier dans les *Missions catholiques* ! Nous n'avons plus qu'à prier Dieu et à faire nos efforts pour détourner le coup ! » C'était assez clair ; comme tout le monde s'y attendait et le désirait, il était nommé évêque. Religieux et jésuite, il voulut tenter à Rome une démarche qui ne devait pas réussir, et après une attente trop longue au gré de tous, le 25 juin 1899, le R. P. Simon, sacré par Mgr Bulté S. J. qu'assistaient Mgr Carlessare O. M. et Mgr Reynaud lazariste, devenait évêque de Circesium et vicaire apostolique du Kiang-nan.

La fête fut magnifique ; belle assistance de consuls et de mandarins, nombreuse couronne de Pères, foule enthousiaste, jolies décorations auxquelles les chrétiens chinois avaient généreusement contribué, union de tous pour acclamer le nouveau pasteur, rien ne manquait à cette journée vraiment grandiose. Tous auguraient bien d'un épiscopat si heureusement commencé, tous disaient du fond du cœur « *ad multos annos* ». Dieu avait d'autres vues. Le 8 août, Mgr, après un facile voyage, arrivait bien portant à Ou-hou. Le 9 il se sentit mal, oppressé, brûlant. Le 10 il put encore dire la messe, ce fut son dernier effort. La fièvre allait faire son œuvre avec une effrayante rapidité. A midi, le vénéré malade paraissait agité : on appela le médecin des douanes, qui ne put enrayer le mal ; vers 5^h 30 Mgr entra en délire et à 8 h. 20 il expirait. Il était évêque depuis un mois et quelques jours.

Très peu de temps avant le sacre, le P. Simon avait dit à un ami : « Ils veulent faire de moi un évêque. Ils seraient bien surpris si le Bon Dieu me rappelait à lui aussitôt après. » Et de fait, qui de nous ne fut surpris ? Pour lui, il le fut probablement moins que tous ; il put, sous la douloureuse étreinte de la fièvre, entrevoir la mort et se réfugier, soumis et aimant, dans le cœur du bon Maître. Déjà 3 ans auparavant, il avait montré quel accueil il savait faire à la mort. Dans un mal d'entrailles, qui le mettait à la torture, il fut d'une patience admirable, et quand une opération fut jugée nécessaire, il voulut d'abord faire une confession générale, se tenant prêt à paraître devant Dieu, dans la paix et la pureté de son âme. De son épiscopat si court, il reste deux actes : les « *Monita Missionis Nankinensis*. » Rédigée sous son prédécesseur, maintes fois revue et améliorée, cette édition nouvelle parut enfin avec l'approbation de Mgr Simon. Le nouvel évêque était heureux de donner aux missionnaires ce précieux secours comme don

de joyeux avènement. L'autre acte fut un Mandement par lequel il ordonnait la consécration des familles au S.-C., suivant la pensée de Léon XIII. Il se réjouissait d'user de ses pouvoirs pour glorifier le cœur du Divin Maître. Ce devait être dans sa pensée le but de toute sa vie épiscopale. Ne l'avait-il pas dit clairement en mettant le S. C. dans ses armoiries, en ne voulant pas d'autre devise que les mots : « In corde Jesu » ?

Que ces mots nous consolent aussi du deuil qui nous a si subitement et si profondément attristés. Tristes, nous l'étions ! Nous perdions un ami très cher, un évêque vénéré, et disons-le, un saint religieux. Un protestant lui-même l'écrivait en apprenant la mort de Mgr Simon : « C'est un saint de moins parmi nous. »

Le R. P. Grandidier.

1823-1900.

LE 22 août 1895, le R. P. Grandidier, assistant de France, célébrait à Fiesole le 50^e anniversaire de son entrée dans la Compagnie. La veille de ce jour, répondant à une lettre que nous lui avions adressée à cette occasion de notre solitude de St-Clément à Metz, il nous disait : « Merci de vos vœux et de vos félicitations; veuillez y joindre quelques prières pour que Dieu me pardonne *l'inutilité d'une si longue vie!* » Et quelques jours avant sa mort de prédestiné, il recommandait aux Pères qui l'assistaient de détruire tous ses papiers et de ne pas permettre qu'on fit sa notice, tant il trouvait sa vie indigne du souvenir de ses Frères !

Nous respecterons la dernière volonté de l'humble religieux qui, après avoir rempli tous ses devoirs, se regardait comme un *serviteur inutile*; nous n'écrirons pas son « histoire » ; mais on nous pardonnera bien de recueillir, pour l'édification de tous, quelques souvenirs d'une vie si longue et si féconde en œuvres, consacrée tout entière au service de Dieu et de la Compagnie, et couronnée par ces belles paroles, tombées les dernières des lèvres pâlies du moribond : « Pour vous seul, ô mon Dieu ! »

*
* *

Charles-François Grandidier naquit à Portieux, dans les Vosges, le 18 juillet 1823. Ses parents étaient de condition modeste, mais chrétiens de vieille roche : le père, Charles-Louis Grandidier, était l'homme d'affaires du couvent des Sœurs de la Providence, à Portieux ; il avait succédé dans ces fonctions à son oncle, Antoine Grandidier, qui avait été le bras droit de M. l'abbé Emile Feys, lorsque ce vénérable confesseur de la foi, après son retour de l'exil en 1802, fonda la congrégation si florissante aujourd'hui des Sœurs de la Providence.

De son mariage avec Marie-Josèphe Quiez naquirent un fils et deux filles. Le fils, c'est notre François. Des deux sœurs l'une est morte en 1865 ; l'autre vit encore et fait depuis trente ans l'édification de la paroisse.

Tout enfant, François aimait déjà à servir la messe de M. le Curé ; et comme il était fort intelligent, le vicaire de la paroisse, M. Charles Quentin Feys, l'initia aux premiers éléments du latin. A douze ans (1835), il fut placé par son père au petit séminaire de Senaide, d'où il passa plus tard à celui de Châtel, plus rapproché de Portieux. Il y fit de solides études, au milieu de nombreux condisciples qui devinrent dans la suite des prêtres distingués : l'un d'eux, Mgr Marchal, fut archevêque de Bourges ; un autre, le P. Hignery, mourut dans la Compagnie, missionnaire en Chine. Avec son caractère heureux, François se fit de tous ces émules des amis dévoués qui aimaient à passer avec lui le joyeux temps des vacances.

Après sa rhétorique, François entra au grand séminaire de St-Dié, où il étudia avec succès, *optimo successu*, dit le « curriculum vitæ », la philosophie et la théologie pendant cinq années successives, après lesquelles il fut ordonné diacre. Mais déjà s'était fait entendre dans son âme l'appel de Dieu : il nourrissait le désir d'être admis dans la Compagnie de Jésus. Il s'en ouvrit à son père, qui, malgré ses sentiments chrétiens, répondit par un refus indigné. « Vous prenez la responsabilité de mon salut si je ne marche pas dans la voie que Dieu m'a tracée, finit par lui dire le fils, respectueux mais ferme ? » Le père fut ébranlé ; il baissa la tête. Quelques jours après il lui dit : « Va-t'en, si tu veux, mais n'attends jamais de mes nouvelles : je ne t'écrirai pas. » Le fils crut pouvoir se préparer, mais le père lui dit : « Tu ne partiras qu'après tes études théologiques terminées ; il faut avoir mûrement réfléchi auparavant. » Il ne pouvait se résigner à voir tomber d'un coup toutes les espérances qu'il avait fondées sur ce fils tant aimé ! Il croyait peut-être le lasser. Il se trompait. François n'en parla plus ; mais ses cinq années révolues, il réclama sa liberté promise et l'obtint. Le 23 août 1845, reçu par le P. Rubillon, il entra au Noviciat d'Issenheim (1).

1. Après le départ de son fils, M. Grandidier trouva sa consolation dans un redoublement de dévotion envers la Ste Vierge ; il acheta l'honneur de conserver dans sa maison la statue de la Confrérie du Rosaire, que l'on mettait chaque année aux enchères. « Personne ne put l'avoir désormais : M. Grandidier avait toujours le dernier mot. On poussait l'enchère jusqu'à 40 francs. Il ne bronchait pas, et pourtant il n'était pas riche. — Et depuis 1845, la statue n'a pas quitté la maison ; car M^{lle} Grandidier la reprend chaque année. — Dans toutes ses lettres à sa famille, le P. Grandidier fait allusion à cette statue, devenue la protectrice de la maison : il en parle encore dans la dernière lettre à sa sœur ; comme on le verra en son lieu. »

M. le curé de Portieux, qui nous donne ces détails, ajoute le fait suivant : « Un jour que le fils de la voisine, Emile Cornel, âgé de 4 à 5 ans, jouait avec les deux sœurs de François, il avala une des pièces du jeu et le voilà qui est près d'étouffer. Déjà les symptômes de la mort se manifestent ; l'enfant est sans mouvement : les deux jeunes filles le portent devant la statue et prient de tout leur cœur. L'objet sort sans peine de la bouche ; l'enfant est sauvé ! »

* * *

Le P. Grandidier eut pour maître des Novices le bon P. Cotel ; il en garda l'empreinte pendant toute sa vie. Après ses premiers vœux, prononcés le 8 septembre 1847, il fut envoyé à Brugelette pour y repasser pendant deux années la rhétorique et la philosophie, après quoi on lui confia une classe de cinquième. Dans une conversation intime qu'il eut plus tard avec un professeur de la Providence dont il était Recteur, il ne fit pas difficulté d'avouer que, pendant cette première année de professorat, il avait été « royalement coulé par ses élèves » ! ce qui ne l'empêcha pas d'être nommé l'année suivante professeur de troisième au collège de la Providence, que la loi de 1850 avait permis d'ouvrir à Amiens. Il devait y rester huit ans comme professeur d'humanités et de rhétorique. C'est là aussi qu'il fut ordonné prêtre en 1854.

Dans une page charmante de la vie du P. Guidée, le P. Grandidier nous dépeint au vif ce qu'était alors le collège de la Providence ; on nous saura gré de la reproduire ici :

« Les premiers temps du collège furent laborieux et pénibles, quoiqu'ils n'aient pas été sans grand profit ni sans charme. Trois maisons, séparées d'un côté par deux rues et de l'autre par une longue cour, rendaient les communications difficiles. Les appartements trop peu nombreux ne suffisaient pas pour loger tout le monde ; faute de local spécial pour se réunir pendant les récréations, la communauté se réfugiait chez le P. Recteur ou chez le P. Préfet ; faute de salles de classe, les professeurs de philosophie et de sciences, de rhétorique et de seconde, devaient recevoir leurs élèves dans leurs chambres ; plus mal partagés encore, les autres professeurs avaient pour classe quelque réduit obscur, jadis cuisine, ou un passage étroit, jadis corridor, et pour chambre une mansarde ou un galetas. Point de jardin pour aller prendre l'air après les heures de travail ; presque point de livres pour aider les maîtres à préparer leurs leçons. La bibliothèque communale était la bibliothèque de l'école, comme les boulevards en étaient le jardin. Combien de fois n'a-t-on pas vu le P. Guidée s'en aller, faute d'espace chez lui, réciter son bréviaire dans les avenues les moins fréquentées du boulevard voisin ! Et cependant, au milieu de toutes ces privations inhérentes à toute fondation, malgré la multiplicité des emplois accumulés sur la tête de chaque religieux, malgré l'incommodité du local et le manque de beaucoup de choses même les plus usuelles et les plus nécessaires, il régnait dans toute la communauté une régularité parfaite, une ardeur incroyable au travail, une gaîté expansive et un entrain charmant. »

Et un peu plus loin :

« Ces premières années, si riches en privations pour la nature, furent peut-être pour le cœur les plus douces et les plus heureuses. Les années

suivantes eurent leur charme sans doute, leurs fruits incontestablement. Mais les premières ont laissé dans la mémoire de tous ceux qui vécurent, qui travaillèrent, qui peinèrent alors à l'école de la Providence, un souvenir plus exquis, je ne sais quel parfum plus suave. Jamais peut-être la douleur d'avoir à quitter cette maison ne fut plus sensible. Tous ceux à qui l'obéissance imposa alors ce sacrifice, furent unanimes dans leurs regrets et dans la cause de leurs regrets. Ce qu'ils regrettaient, c'étaient sans doute des enfants dociles, des frères unis, une communauté fervente ; c'était surtout un père tendrement aimé, le bon P. Guidée, dont le caractère si loyal et si franc, le cœur si miséricordieux et si juste, avait captivé leur cœur et gardé toute leur affection. »

Après avoir enseigné la rhétorique pendant onze années à la Providence d'Amiens, le P. Grandidier fut envoyé au collège de Vaugirard pour y faire la même classe, sous le rectorat du P. Olivaint, le futur martyr de la Commune. Il y passa deux années, séparées par un séjour à St-Vincent de Laon, où il vaqua aux exercices du troisième an sous l'habile direction du P. Fouillot.

A son retour à Vaugirard, il prononça ses vœux de profès entre les mains du P. Olivaint (1).

A la division des deux provinces de France et de Champagne en 1863, le P. Grandidier fut rendu à sa province, et devint professeur des jувénistes de seconde année, à St-Acheul. C'est là qu'en 1867, il composa la *Vie du P. Guidée*, écrite tout entière, — nous l'avons vu, — sur le revers de copies d'élèves : détail qui montre bien son extrême amour de la pauvreté !

En 1868, il remplaça le P. Pillon, devenu Provincial, comme Recteur du collège de la Providence, et depuis ce temps, il ne cessa d'exercer les plus hautes charges de la Compagnie : Recteur de la Providence pendant quatre ans (1868-1872), Provincial de Champagne pendant six ans (1872-1878), Visiteur de nos Missions de Chine en 1878, et, après six nouvelles années de Provincialat en Champagne, Suppléant de l'Assistant de France de 1886 à 1889, et enfin, à partir de 1889 jusqu'à sa mort, Assistant de France, d'abord à Fiesole de 1889 à 1895, puis à Rome de 1895 à 1900. Pendant qu'il remplissait ces hautes fonctions, il ne cessa de regretter ses fonctions plus modestes de professeur. Il estimait et aimait tellement l'œuvre de l'éducation qu'il s'était offert à rester jusqu'à sa mort dans les collèges.

1. Il avait préparé son examen *ad gradum*, tout en enseignant la rhétorique. Malgré cette préparation sommaire et bien qu'il n'eût fait dans la Compagnie qu'une année de philosophie, il était excellent théologien et philosophe : plus d'une fois, dans les menstruales, il embarrassa par ses objections le défendant et parfois aussi le professeur.

* * *

Si nous voulions peindre le P. Grandidier comme Recteur, nous n'aurions qu'à reproduire le portrait qu'il nous a laissé du P. Guidée, l'un de ses prédécesseurs. Nous retrouverions en lui la même fermeté, le même amour de la vie commune et de la régularité, le même zèle de la maison de Dieu, la même activité au travail, la même décision dans le gouvernement, et surtout la même bonté. « Un supérieur, disait-il un jour à un jeune recteur, ne saurait être trop bon dès qu'il ne sacrifie en rien la règle (1). » Telle était en effet la bonté du P. Grandidier. Sous un extérieur froid et sec, il cachait des trésors de tendresse et de charité : nous le savons pour l'avoir expérimenté.

C'est grâce à lui que le P. Barbelin put fonder à Amiens, en 1869, l'École Apostolique, qui depuis a envoyé dans toutes les contrées de l'univers de si nombreux et si fervents missionnaires (2).

Sous l'habile direction du digne successeur du P. Guidée, le collège de la Providence avait trouvé des jours prospères, quand éclata la tourmente de l'*Année terrible*. Bientôt les désastres succédant aux désastres, le fléau de la guerre vint s'abattre sur la Picardie. Le Recteur de la Providence se hâta d'établir, dans la campagne du collège, à Montières, une ambulance, où de nombreux blessés, soignés par les Pères, retrouvèrent, sinon la guérison, du moins le bonheur d'une mort chrétienne. Quand, à son tour, le vainqueur envahit la ville d'Amiens, l'intrépide Recteur sut résister à ses réquisitions iniques et maintenir contre l'insatiable exigence de l'ennemi l'existence même de son collège. Écoutons le récit qu'il a fait lui-même de cet épisode dans l'*Historia domus* de la Providence :

« Le 23 décembre 1870, vers dix heures, le Supérieur de l'École libre reçoit un billet qui l'invite à se rendre immédiatement auprès du Préfet prussien. Introduit dans le cabinet du préfet, il le trouve avec son interprète et un médecin. L'interprète prend la parole : « Une bataille est engagée ; il y aura des blessés ; il leur faut une ambulance. Les bâtiments de la Providence ont été désignés à cet effet : on avertit donc le Supérieur d'avoir à congédier immédiatement ses élèves. » Le Supérieur fait observer qu'il ne peut pas congédier ses élèves, les parents habitant pour la plupart des pays qui ne sont plus en communication avec Amiens. Le Préfet promet de les

1. Il venait de raconter à ce jeune recteur que dans une réunion de Supérieurs, le T. R. P. Roothaan avait invité chacun des graves Pères à exposer son sentiment sur le juste milieu à garder entre une excessive fermeté et une bonté trop facile et avait conclu la discussion par ces paroles : « La théorie est difficile ; mais en pratique que celui qui est porté à la sévérité soit aussi bon que possible : il sera toujours assez ferme. Que celui qui est porté à trop de bonté s'efforce d'être ferme : il sera toujours assez bon. »

2. Tout en étant Recteur, il tenait les registres du préfet, faisait les cartes de la bibliothèque... et trouvait toujours « qu'il n'avait rien à faire ».

loger dans les maisons de la ville, et il réclame avec insistance tout ce qui est à l'usage des élèves, locaux et lits, n'exceptant que ce qui est affecté au logement des Pères. Le Supérieur s'étonne d'une exigence aussi exorbitante... Le Préfet se retranche dans la nécessité de la situation. Cependant il demande au Supérieur s'il n'a pas quelque proposition à faire. « Pour combien faut-il du logement ? reprend le Supérieur. — Pour cent-cinquante ou deux cents. — Mais alors ne pourrait-on pas se contenter du nécessaire sans nous obliger à fermer les classes ? — Parfaitement. Je désire que l'application de la mesure soit aussi douce que possible. — Eh bien ! Je puis vous abandonner une partie des bâtiments où vous placerez le nombre des blessés indiqué. »

« Le Préfet inclinait à accepter cette proposition, mais le médecin se montrait difficile : on croyait, en s'emparant de toute la maison, faire main basse sur tous les lits des élèves. Le Supérieur fait observer qu'il n'y a en ce moment que de soixante-dix à quatre-vingts pensionnaires. — « Mais vous en aviez deux cents l'année dernière. — C'est vrai ; seulement les paillasses et les matelas, ayant été mis à la disposition des mobiles pendant les vacances, ont été détériorés. — Du moins vos élèves ont leurs lits, nous les voulons.

« Bientôt la maison se vit envahie par environ deux cents blessés... Des barrières qu'on avait essayé d'élever, furent renversées. La nuit vint, elle fut pleine d'angoisses. Tout faisait craindre à chaque instant qu'on ne vînt chasser les élèves de leurs dortoirs improvisés, pour s'emparer de leurs lits.

« Le lendemain, les Prussiens pénétrèrent dans le grand pavillon, mirent dehors tables et pupitres, et s'installèrent partout, dans les réfectoires, les études, les dortoirs. Ils menaçaient d'occuper le reste du bâtiment. Un médecin brutal ne parlait de rien moins que de jeter les Pères dans la rue... On transporta une partie des élèves dans les dortoirs de l'École apostolique; les autres furent logés soit chez les professeurs, soit chez des voisins en ville.

« Le 25, jour de Noël, nouvelles exigences des Prussiens. Ils demandent place pour soixante-dix de plus et remplissent la grande salle, ce qui porte à plus de sept cents le nombre des blessés installés à la Providence.

« Bientôt vint la nouvelle des combats livrés à Bapaume. Le 5 janvier, les Prussiens réclament le bâtiment qui longe l'église... Le Supérieur n'avait pas d'autre ressource que de s'adresser au commandant prussien. Il se présente à la commandature. On essaie de l'éconduire, en lui disant que le commandant est absent. Il persiste. Un aide-de-camp, le comte de Talleyrand-Périgord, se présente et veut encore lui persuader de remettre à plus tard cette affaire. « Cela est impossible, répond le Supérieur, puisque dès ce soir on envahit le reste de l'établissement. C'est donc maintenant qu'il me faut une garantie efficace. » L'aide-de-camp alla prendre sans doute les

ordres du commandant. Il revint quelques instants après et dit : « Nous allons arranger l'affaire ensemble. » Le Supérieur le pria de donner une solution précise et absolue, qui coupât court à toutes les tracasseries. Le comte se rendit à ce désir, et rédigea l'ordre suivant : « Le commandant major général décide par le présent ordre que l'École libre de la Providence ne doit pas être mise davantage en réquisition pour des salles d'ambulance, attendu que les locaux qui restent encore à l'École sont absolument nécessaires pour les élèves. »

« Le Supérieur rentra en toute hâte. Il était temps. Les médecins avaient visité tout le local et déterminé le nombre des lits qu'ils allaient faire placer. Le papier du Commandant les mit en fureur, mais les arrêta net. L'École de la Providence commença à respirer et se réorganisa le plus complètement possible dans ce qui lui restait de bâtiments.

« Dans tout le cours de cette affaire, le Supérieur reconnut le secours visible du ciel et la protection de la Ste Vierge, à laquelle il avait fait un vœu spécial le 7 décembre 1870. »

En 1872, le P. Pillon, premier successeur du P. Mertian dans le gouvernement de la province de Champagne, achevait son deuxième « triennium » : le P. Grandidier, nommé à sa place, le 4 août 1872, resta à la tête de la province jusqu'en juillet 1878.

*
* *

Les débuts de son provincialat furent attristés par la fermeture des trois maisons d'Alsace-Lorraine : le noviciat d'Issenheim, la résidence de Strasbourg et le collège autrefois si florissant de St-Clément à Metz.

Pour remplacer des pertes si douloureuses, le P. Grandidier ouvrit le collège St-Joseph à Lille, établit une résidence à Douai et prit possession de la résidence de Dijon, enfin cédée par la province de Lyon et convertie en collège. Dans le courant de l'année 1874, il ouvrit un autre collège à Reims et une résidence à Belfort. Ainsi, en moins de trois ans, grâce à l'initiative hardie du nouveau Provincial, la Champagne avait vu naître trois collèges et deux résidences ; les maisons fermées étaient remplacées ! On fut moins heureux à Laon, où le gouvernement, pour une somme dérisoire, nous expropria de la maison de St-Vincent où était établi le 3^e an, sous la direction du P. Dorr.

En 1878, il y avait six ans que le P. Grandidier gouvernait la Province : il fut relevé de sa charge, mais ce fut pour être nommé Visiteur de nos Missions de Chine.

*
* *

On se rappelle les épreuves terribles qui étaient venues fondre sur notre malheureuse Mission du Tcheu-ly : massacres, pillages, famine, maladies

contagieuses qui emportèrent successivement Mgr Dubar et le Supérieur lui-même de la Mission, le P. Charles de Rabaudy.

Le P. Grandidier fut comme l'ange consolateur envoyé par la Providence pour relever les courages défailants et donner un nouvel essor à la Mission. Sous sa forte impulsion, les ruines furent relevées, les ouvriers venus d'Europe consolèrent les vides dans les rangs des missionnaires, et bientôt le nombre des chrétiens fut triplé : de 10,000 qu'ils étaient en 1856, ils montèrent à 30,000, avec plus de cinquante églises !

Avant de revenir en Europe, le P. Visiteur parcourut aussi la mission de Nankin, pour y porter, jusque dans les Konsous les plus éloignés, ses consolations et ses encouragements.

Après avoir supplié en vain le T. R. P. Général de le laisser en Chine, il reprit le chemin de l'occident chargé des bénédictions des missionnaires et de leurs néophytes, et, à peine débarqué en France, il dut ployer les épaules sous le fait du Provincialat devenu trop lourd pour la santé affaiblie du P. Dorr.

*
* *

On était alors à l'époque des décrets : toutes les maisons de la Province avaient été dispersées par la haine des sectaires. Ce que le bon P. Grandidier eut alors à souffrir au milieu de cette perturbation générale de nos maisons, Dieu seul le sait. « Quot vero ærumnas in tanta rerum perturbatione perpessus sit, ille solus novit qui cordis arcana intuetur. » Ainsi parle le compagnon de ses travaux, le P. de Laage, son socius. Mais pendant six ans, le courage invincible du P. Grandidier sut tenir tête à l'orage. Quand il remit la Province entre les mains du P. Sengler, il avait à peu près réorganisé les collèges, rétabli la vie commune dans les résidences, rouvertes les unes après les autres et transporté le noviciat à Gemert, en Hollande. Le P. Sengler devait couronner son œuvre en fondant le scolasticat d'Enghien, en Belgique.

*
* *

Jusqu'ici nous ne voyons pas que la vie du P. Grandidier ait été *inutile*, comme le prétendait son humilité. Et encore n'était-il pas encore au bout de ses travaux. A peine déchargé de son Provincialat, en 1886, il fut appelé à Fiesole pour suppléer l'Assistant de France dont une longue maladie avait épuisé les forces. Bientôt il fut nommé Assistant en titre, et c'est dans ces importantes fonctions qu'il passa les quinze dernières années de sa vie (1).

1. Il ne nous appartient pas de louer en lui l'homme de bon conseil au coup d'œil si prompt et si sûr. Le T. R. P. Général a fait de toutes ses belles qualités et de ses vertus un éloge qui résonne encore doucement à nos oreilles et que nous reproduisons plus loin.

Nous ne saurions pourtant passer sous silence l'exactitude avec laquelle le R. Père Grandidier répondait poste pour poste aux lettres qu'il recevait. Il ne faisait exception, disait-il lui-

Sa charge n'épuisait pas son activité incroyable, et en 1890 il trouva encore le temps de rédiger un volume de deux cents pages pour réfuter les calomnies répandues par un prêtre de Marseille contre le P. Pietrasanta. Ce fut, avec la *Vie du P. Guidée* (1), le seul ouvrage sorti de sa plume si élégante dans sa correcte et méthodique précision.

*
* * *

L'heure de la récompense avait sonné pour l'infatigable ouvrier (2). Le 14 février dernier, il écrivait à sa sœur la belle lettre qu'on va lire :

Rome, le 14 février 1900.



Ma bien chère sœur,

Je devance un peu l'époque, pour vous apprendre moi-même, avant que vous ne l'appreniez d'ailleurs, que mon vieil estomac se refuse presque à fonctionner, et que, faute d'aliments, la vie ne pourrait guère se prolonger. On fait tout ce que l'on peut pour me soigner, je ne puis désirer mieux.

Ne vous troublez pas ; vos inquiétudes seraient inutiles et même nuisibles ; résignez-vous avec moi, et prions ensemble pour que la volonté de Dieu s'accomplisse parfaitement.

On vous donnera d'ici les nouvelles nécessaires ; attendez-les patiemment.

Mettez-moi, avec vous, sous la protection de Notre-Dame du Rosaire ; c'est notre mère, elle nous rejoindra un jour à nos chers parents.

Adieu, au ciel.

Soyez calme, patiente, résignée.

Je me recommande à vos bonnes prières.

Votre frère,

F. GRANDIDIER, S. J.

Quelques jours après, M^{lle} Grandidier recevait cette autre lettre qui laissait entrevoir la fin prochaine :

✠ Rome, le 18 février 1900.

Mademoiselle,

Le R. P. Grandidier, votre frère, retenu au lit sans pouvoir vous écrire, mais craignant que sa dernière lettre ne vous ait causé quelque angoisse, me charge de vous donner de ses nouvelles.

même en confidence, que pour les lettres qui l'impressionnaient péniblement. « Je laisse passer 24 heures sur la première émotion : Je trouve le lendemain qu'elles sont moins mauvaises que je ne l'avais cru la veille et je réponds avec plus de calme. »

1. Il faut ajouter quelques articles dans les *Études* et une petite brochure traduite de l'italien, dont nous ne retrouvons pas le titre.

2. Depuis longtemps il se préparait à paraître devant Dieu et sollicitait souvent les prières de ses amis pour obtenir une sainte mort.

Comme il connaît bien votre courage et votre foi, il veut que je vous dise son état selon toute vérité. Depuis sa lettre, les médecins ont jugé qu'il convenait de lui donner le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Il a reçu le saint Viatique mercredi et l'Extrême-Onction jeudi soir. Depuis lors son état a peu changé. Aujourd'hui il se trouve un peu plus faible.

J'ai lu à votre frère ce qui précède. J'ajoute qu'il excite chez nous tous un sentiment d'admiration. Il a encore dit la sainte messe le 12 février. Il ne s'est mis au lit que le 14. Dans tout le cours de sa maladie, il n'a pas proféré une plainte. Son calme est parfait, et il parle de s'en aller au ciel, comme d'autres parlent d'une promenade à faire hors de la maison.

Agrérez, Mademoiselle, l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre dévoué serviteur,

P. CHARRIER.

Enfin, le 21 février, le R. P. Général lui-même annonçait au R. P. Provincial la mort du saint religieux dans les termes suivants :

Reverende in Christo Pater,

P. C.

R. P. Franciscus Grandidier, Assistens Galliae, insanabili consumptus ulcere, quod stomachum sensim pervasit penitusque exedit, hodie hora octava antemeridiana pie religioseque decessit ætatis anno 77, Societatis 55.

Morbi molestias ac diuturnum mortis periculum eadem, qua vixit animi æquitate subiit, nec de vitæ communis studio quidquam remisit. Vir erat apprime sui potens, se suaque nihili pendens, ac Superioris jussa atque optata promptissimus, prudens ad modum fidusque consiliarius, erga omnes observantissimus, nemini non carissimus, cui nihil deliberatius atque usitatus quam *coram Deo ambulare neque ullo in verbo offendere*.

Campaniæ provinciam, intermissa utriusque Missionis Sinensis Visitatione, iterato sexennis rexit. Triennio post Congregationem 23^{am}, cui interfuit Provinciæ Præpositus, Assistenti Galliae ægrotanti substitutus est, eoque in munere ita se gessit ut dignus habitus sit qui semel extra Congregationem generalem atque iterum in Congregatione 24^a Assistens Galliae constitueretur.

Quod igitur, jam pridem more receptum, Congregatio IX Decreto 21 firmatum voluit, id R^a V^a indicendum curet, nimirum ut singuli suæ Provinciæ Sacerdotes pro ejus anima sacra sex faciant, ii vero qui Sacerdotes non sunt coronas sex et totidem communionem offerant.

Commendo me SS. SS.

Romæ, 22 Februarii 1900.

R^æ V^æ servus in Christo,

LUDOVICUS MARTIN, S. J.

A ces paroles du premier Supérieur de la Compagnie, nous n'avons plus rien à ajouter. Mieux que nous ne saurions le faire, elles résument la vie sainte et si riche de mérites du vénérable religieux que nous pleurons.

P. M., S. J.

Le P. Léopold Gry.

1852-1899.

VOICI ce qu'écrivit le R. P. Maquet, Supérieur de la Mission du Tcheuly Sud-Est, de Tchang-kia-tchoang, le 27 février 1900 :

« Le P. Gry fut un excellent missionnaire, rempli de charité et de zèle, faisant beaucoup de bien sans bruit, et visant plutôt au solide qu'au superficiel. Naturellement organisateur, partout où il a passé, il a laissé églises, chapelles, écoles, habitations de missionnaires en parfait état de salubrité, de commodité et de propreté. Tout ce que lui envoyait sa bonne et généreuse mère était toujours employé à l'amélioration de la maison du missionnaire ou à l'ornementation de l'église. Il avait un talent tout particulier à faire délier les cordons de la bourse de ses chrétiens, pour tout ce qui touchait au culte : aussi montrait-il avec une certaine fierté trois magnifiques autels en bois entièrement sculptés, faits tout entiers des aumônes recueillies *ad hoc*, dans sa chrétienté.

Dans tout ce qu'il faisait pour les chapelles et les églises, il fallait que les chrétiens eussent toujours leur part de contribution, si petite qu'elle fût. D'abord, ils auront le mérite de la bonne œuvre, pensait-il, et puis ils sauront mieux apprécier ce qui a été fait et y tiendront davantage.

Pour enraciner plus profondément la foi dans les cœurs de ses chrétiens, le P. Gry s'efforçait surtout d'y implanter les dévotions solides, au Sacré-Cœur, à la Ste Vierge, à S. Joseph, aux âmes du Purgatoire. De bonne heure il organisa l'Apostolat de la prière par quinzaines non seulement parmi les vierges et les femmes mariées, mais parmi les jeunes gens et les hommes ; de façon que tous les premiers vendredis pour les femmes, et tous les premiers dimanches du mois pour les hommes, il y avait toujours de nombreuses communions en l'honneur du Sacré-Cœur. Il avait du reste une très grande dévotion à la Ste Eucharistie et il s'efforçait de l'inspirer aux personnes pieuses, de sorte qu'il y avait peu d'heures dans la journée qu'il n'y eût des visites au S. Sacrement plus ou moins nombreuses, et peu de jours de la semaine où il n'y eût quelques communions réparatrices.

Nos chrétiens ont l'habitude de réciter en commun le chemin de croix tous les dimanches. C'est une règle que nos anciens Pères ont établie, comme pour tenir lieu de la messe qui ne peut être dite partout, faute de missionnaires. Mais personne ne pensait à faire en particulier cet exercice si fructueux

et si agréable à Notre-Seigneur. Le P. Gry inspira cette pratique à quelques personnes pieuses d'abord, et maintenant, dans les grandes chrétientés où il a passé, le chemin de croix fait en particulier, outre l'exercice commun de tous les dimanches, est une pratique établie, et il ne se passe pas de jour où il n'y ait quelques personnes qui ne fassent leur chemin de croix, soit pour obtenir une grâce particulière, soit pour les âmes du Purgatoire.

Ce fut aussi le P. Gry qui régularisa dans les vieilles chrétientés de Wei-hien les nombreuses prières qui se font pour les âmes des trépassés. Outre les messes et les répons demandés aux prêtres, les chrétiens avaient l'habitude, après l'enterrement du défunt, le 7^e jour, le 30^e et au bout de l'an, d'inviter la congrégation des personnes pieuses à aller dans leurs maisons réciter l'office des morts en leur langue ; puis après les prières, il y avait, pour remercier, un petit régal. Le P. Gry, en homme toujours pratique, amena la Congrégation à aller réciter l'office des morts à l'église, devant le St-Sacrement, au lieu d'aller dans la maison mortuaire, et au lieu du petit régal qui coûtait toujours plus ou moins, il régla que la famille du mort donnerait 600 sapèques (1 fr. environ) d'honoraires par office de morts, et que cet honoraire serait laissé à l'église pour les petits frais d'ornementation et du culte. Tout le monde ainsi y gagna, la famille du défunt en dépensant moins, le défunt en obtenant plus de secours par des prières mieux récitées, et la congrégation en gagnant plus de mérites. C'est ainsi que sans bruit le Père Gry savait faire un bien solide et durable. Sa mémoire ne mourra pas.

En apprenant sa mort, ses chrétiens, outre un grand service qu'ils lui ont fait chanter, se sont encore cotisés pour faire célébrer 50 messes pour le repos de son âme. Je ne puis non plus passer sous silence l'admirable charité du P. Gry, toujours prêt à rendre service à tout venant. Qui d'entre nous n'a pas éprouvé les effets de cette charité vraiment fraternelle ? Les Pères voyageurs du Sud de la Mission surtout n'oublieront jamais l'hospitalité franche et sincère qu'ils recevaient toujours chez lui en se rendant dans leurs districts ou en revenant à la Résidence. L'accueil joyeux avec lequel ils étaient toujours reçus les délassait, dès leur arrivée, de la moitié des fatigues d'un long et pénible voyage.

Le Père Emile Ferrand.

1839-1900.

On lit dans l'« Écho de Chine », du 5 mars 1900 :

EMPORTÉ par une fluxion de poitrine en moins de 8 jours, notre compatriote avait une quarantaine d'années de Chine. Né en Vendée en 1839, il était venu en Extrême-Orient en 1860. C'est à Changhai qu'il fut ordonné prêtre. Chargé, pour ses débuts, des missions les plus pauvres et

les plus misérables, il sut toujours y déployer un zèle et une activité infatigables. Aussi a-t-il laissé partout le meilleur des souvenirs et c'est par milliers que l'on comptait hier les Chinois qui se pressaient à St-Joseph où ils étaient venus lui adresser leur prière d'adieu. Homme d'entreprise et d'organisation, il a fondé dans la cité et à Tong-ka-dou des Hospices-Asiles de vieillards, fondations charitables en pleine vie à l'heure actuelle, grâce à l'impulsion et à l'organisation qu'il sut leur donner. Cet homme de grande expérience et de grande charité était chargé, en ces derniers temps, de la paroisse de Hong-kew et de plusieurs chrétientés entre Changhai et Vousang.

Le Père Eugène Goulven.

1855-1900.

Lettre du Père J.-B. Rouxel.

« **P**OUR qui connaissait les sentiments et les désirs du P. Goulven, on peut dire que le bon Dieu lui a accordé la mort telle qu'il la souhaitait. Mourir sur la brèche, mourir sans traîner ; exhaler un dernier soupir, qui soit une dernière prédication ; mourir muni de l'Extrême-Onction s'il plaît à Dieu. — Le 6 février, il avait voulu partir avant moi pour notre si petit et pauvre Kong-sow de Saint-Joseph, afin de tout organiser pour le catéchuménat. C'est là que je le rejoignis le 9 février après la retraite des séminaristes. L'époque des catéchuménats était, à ses yeux, le moment du coup de feu, et il y avait alors en lui comme une recrudescence de zèle. Tout alla bien jusqu'au vendredi 16. Nos repas en commun, nos soirées n'avaient jamais été plus gaies. Ce jour-là même, au déjeuner et au dîner, le Père mangea de bon appétit. Le matin pendant sa messe j'avais baptisé 3 néophytes et après la cérémonie, le P. Goulven, fort heureux, y était allé d'une petite instruction brève et bien sentie aux nouveaux baptisés. Dans la matinée, je le surpris écrivant avec le soin et la propreté qu'il apportait toujours à ce travail, les noms de tous les catéchumènes de la chrétienté. « A quoi bon, lui dis-je en riant, ce travail inutile ? Quel papa, qui a besoin d'une liste et d'un calepin pour se rappeler le nombre et le nom de ses propres enfants ! — Vous serez bien heureux, me dit-il, de retrouver mes listes quand je ne serai plus là. » Après dîner, le temps étant assez beau, il était allé, comme à l'ordinaire, faire une petite promenade autour du village. Quand il en revint vers 3 heures, je me trouvais dans notre petite chambre commune. « Dormez donc un peu, me dit-il, vous êtes fatigué. — On dormira ce soir, » lui dis-je, et je m'en allai. Lui s'assit comme il le faisait d'habitude à ce moment-là, et se mit à réciter doucement son bréviaire. Ce fut dans cette pieuse occupation que le crachement de sang, probablement provoqué par une quinte violente, dut peu après se produire. Vers 5 h. j'allais, après une dernière instruction, congédier nos catéchumènes, quand un domes-

tique vient tout effaré : « Le P. Goulven crache le sang. » Je me précipite plus mort que vif, et je trouve le cher Père assis sur mon fauteuil en face de la porte ouverte, les lèvres toutes couvertes de sang. Il jette, en me voyant, un regard plein d'affection sur moi, et me dit : « L'extrême-onction ». En ce moment les traits n'étaient pas changés, mais pendant que je l'administrerais, je m'aperçus qu'il s'en allait avec une rapidité effrayante. Quand j'eus fini, je m'appuyai sur son fauteuil et lui suggérai les invocations que je savais lui être familières. Ce ne fut pas long : sans secousse, sans râle, sans convulsions, le plus tranquillement du monde, comme un homme qui s'endort, il s'éteignit là en quelques minutes sur son fauteuil, dans cette petite chambre, son premier abri, disait-il, dans le T'ai-hou-hien, tourné vers les néophytes de sa première chrétienté accourus à la nouvelle de son état et rangés en un immense cercle au dehors, leur adressant son dernier sermon par le spectacle de sa mort édifiante, témoin jusqu'au bout de la vérité de la religion qu'il leur a prêchée. — Le lendemain samedi, je fis transporter le cercueil à Tsai-hou dans la belle église construite par lui-même. Il y est resté exposé pendant près de 8 jours avec grand concours de chrétiens et même de païens. Après une petite consulte, à laquelle assistaient le R. P. Ministre, et les PP. Colvez, Kou et Gratien, il fut décidé qu'on l'enterrerait sur la montagne, un peu au-dessus des SS. Anges, à 15 li de T'ai-hou, au milieu d'une petite chrétienté que le P. Goulven aimait beaucoup. Le vendredi, 23, messe solennelle d'enterrement ; l'église, fort bien décorée, et remplie de chrétiens et de païens. Les mandarins eux-mêmes assistaient au service. Après l'absoute, nous conduisîmes le défunt à sa dernière demeure avec un cortège splendide, parfaitement organisé. Les Pères en costume de chœur, en chaises à 4 porteurs, précédaient le cercueil. La population de la ville donna les marques de la plus grande sympathie. A la campagne, dans les villages que nous traversions, les païens eux-mêmes faisaient éclater des guirlandes de pétards... De sorte que les honneurs funèbres rendus à l'humble P. Goulven ont été de nature à consoler les chrétiens et à édifier les païens.

Le Père Louis Gaillard.

1850-1900.

Lettre du Père Paul du Cray, S. J., procureur de la mission du Tcheu-li.

Tien-tsin, 16 mai 1900.

AINSI que je vous l'écrivais il y a trois jours, je suis allé dimanche à Pékin, où le P. Gaillard était mort la veille... Je confirmerai ce qui a pu être dit dans la lettre de Mgr Favier, sur la bonne édification que le Père a donnée pendant sa maladie, ne se plaignant jamais, acceptant tout

volontiers, demandant pardon pour les mauvais exemples qu'il croyait avoir donnés, et continuellement en prière... Sans m'en prévenir, ces messieurs pensaient déposer le Père près de nos anciens Pères français dans leur cimetière actuel. Comme j'avais de mon côté pris toutes les dispositions voulues pour que le corps fût transporté à notre Résidence et enterré au milieu des nôtres, on s'est rallié à mon plan qui ne pouvait plus être changé, et j'ai ramené le cercueil lundi ; le mardi matin il est parti sur une barque accompagné d'un catéchiste, pour la Résidence où il est annoncé et attendu...

En somme, le P. Gaillard est mort d'un refroidissement pris dans ses recherches. Après être resté longtemps au soleil à prendre des photographies, il est descendu dans un caveau pour y examiner le tombeau d'un eunuque. L'entrée étant fort étroite, il a quitté son ma-koua-tse, et ainsi dépouillé de ce vêtement, il est demeuré 3 heures à prendre des notes sur le tombeau sans s'occuper du froid ni de l'humidité. Son compagnon avouait ensuite que lui-même était tout transi. A ce fait est venu s'ajouter un autre, l'abaissement subit de la température qui de 30° et plus est tombée en quelques heures à 4 ou 5°. Les deux causes se surajoutant ont eu facilement raison du tempérament du Père, lequel paraissait bien faible. Notre climat du Nord est sain, mais dangereux pour ceux qui ne s'en méfient point, à cause de ses variations brusques de température.

Lettre de M. d'Addosio, missionnaire Lazariste.

« ...Arrivé à l'hôpital le 10, à midi, avec une pleurésie compliquée d'une fièvre galopante, l'état du P. Gaillard inspirait dès les débuts les inquiétudes les plus vives, à tel point que la sœur supérieure de l'hôpital aurait voulu le faire administrer tout de suite. Mais après une heure de repos, le cher malade se trouvant mieux, je préfèrai attendre ; il était évident que le voyage du Pé-t'ang au Nan-t'ang avait secoué et fatigué le malade. — Le lendemain vendredi, 11, je fus le visiter sur les 4 h. du soir et le trouvai dans le même état que la veille, couché sur le flanc droit, sans pouvoir faire le moindre mouvement ; il souffrait beaucoup, et sa respiration devenait difficile. Cependant il causait comme d'habitude, à tel point qu'après une dizaine de minutes, ayant voulu prendre congé de peur de le fatiguer, il me retint et me dit : « Restez, j'oublie un peu mes souffrances quand je cause. » Il m'offrit à lire des articles de la *Civiltà Cattolica*, très intéressants, disait-il. Et pendant une bonne demi-heure nous causâmes de sciences historiques et autres, que c'était plaisir de l'entendre. — Ces symptômes n'ayant rien de très alarmant, je différâi encore de lui proposer les sacrements, et je le quittai en l'exhortant à offrir ses souffrances au bon Dieu pour la conversion des Chinois. « A demain, à 8 h., lui dis-je. — Oh ! non, non. Ne vous dérangez pas pour moi, » fut sa réponse.

Le samedi, 12, dès 9 heures du matin j'étais auprès de notre cher Père malade, qui me reçut avec son sourire habituel. Mais je fus effrayé du changement qui s'était produit dans la nuit : la figure décomposée, les yeux ternes, la respiration saccadée, en un mot, tous les signes d'une fin prochaine. Je n'hésitai plus et je proposai au bon Père, pour sa consolation et aussi pour notre tranquillité, les derniers sacrements. « Père Gaillard, lui dis-je, je ne veux pas vous effrayer ; mais je vous trouve plus bas qu'hier ; ne serait-il pas bon de prendre des précautions ? — Oh ! oui, dit-il, d'autant plus que l'Extrême-Onction n'est pas la mort. » Dès le matin la Sœur Supérieure avait prévenu Mgr Favier, qui avait répondu qu'il serait à l'hôpital vers les 10 h. Cependant le temps pressait ; je dis au bon Père : « Cher Père, si vous désirez attendre Mgr Favier pour faire votre confession générale, ce sera comme vous voudrez ; en attendant, faites une confession ordinaire pour recevoir le S. Viatique et l'Extrême-Onction. — Non, répondit-il, je suis prêt. » J'entendis donc sa confession qu'il fit avec une grande lucidité d'esprit et netteté de parole. Je lui apportai le S. Viatique escorté par une dizaine de cornettes blanches, et il reçut N.-S. avec une grande piété, répondant à toutes les prières du Viatique et de de l'Extrême-Onction. Je lui demandais son nom de baptême, il répondit à deux reprises, mais avec bien de la peine : Aloysius. Je l'exhortai à remercier N.-S. en se soumettant à la volonté de Dieu. « Oui, dit-il, toujours l'adorable et sainte volonté de Dieu, » et il prononça avec ferveur l'invocation au S. Cœur de Jésus. Dès ce moment il ne parla plus, mais conserva jusqu'au bout toute sa connaissance. L'ayant prévenu que j'attendrais pour lui appliquer l'indulgence plénière, je recommandai aux sœurs de me prévenir à temps. Il était 10 h. $\frac{1}{2}$; je pensais qu'il irait jusqu'au soir : illusion ! Après s'être entretenu quelques instants avec Mgr Favier, il entra en agonie, et à 11 h. $\frac{1}{2}$ on me fit appeler vite, vite. Arrivé près de lui je m'aperçus que tout espoir était perdu ; je lui appliquai l'indulgence et de suite je commençai les prières des agonisants.

Ici se place un petit détail qui, j'en suis sûr, fera plaisir à tout le monde. A midi, la cloche de la vieille cathédrale tinta l'*Angelus*. Le cher malade sembla l'avoir entendue ; alors je lui dis : « Père Gaillard, je vais réciter le *Regina Cœli* ; unissez-vous à moi pour prier la bonne Ste Vierge. » Le cher agonisant ouvrit grands ses yeux, les fixant sur une image de la Ste Vierge suspendue au mur, et souriant comme s'il voyait quelque chose de beau, arrêta sa courte respiration : tout mouvement de vie avait cessé au point que je crus que son âme s'était envolée à la suite de la Ste Vierge... Mais quelques minutes après la prière, il revint à lui, le hoquet recommença, la respiration devint plus brève et saccadée, et à 1 h. $\frac{1}{4}$ sa belle âme se trouvait aux pieds du trône de Dieu... C'est le bon P. Du Cray qui a chanté la messe avec diacre et sous-diacre, à laquelle assistaient tous les confrères

des églises de Pékin. La légation était au complet ; M. Pichon s'est fait représenter par M. Morice, le premier interprète, en l'absence du secrétaire, M. d'Anthoïre. Le cher défunt a été exposé toute la journée du dimanche dans l'église, et l'affluence des fidèles, ainsi qu'à la messe ce matin, a été très considérable... Le souvenir du bon P. Gaillard durera longtemps à Pékin, où cependant il n'a fait qu'un bien court séjour. Ses connaissances variées, sa conversation intéressante, ses manières polies et charitables lui avaient conquis tous les cœurs... Mais le brave Père n'a pas su modérer son zèle scientifique. Il a voulu tout visiter et a passé des heures entières à tirer des photographies, exposé au soleil, au vent détestable de Pékin. C'en était trop. Ajoutez un changement subit de température après une journée de pluie mêlée de neige le 7 mai, et on s'expliquera les causes de sa maladie.

Fiat voluntas Dei ! » (Pékin, 14 mai.)

VARIA.

ÉTATS-UNIS.

Le nouveau noviciat de la Province du Maryland.

LE noviciat de Frédérick qui fut si longtemps la pépinière de la Province du Maryland, était depuis longtemps insuffisant et sans chance possible de s'agrandir. Sur la rive gauche de l'Hudson on a trouvé à acquérir une propriété d'environ 182 acres, avec un développement de 2000 pieds le long de la rivière, et un jardin autour de la maison, à environ 100 pieds au-dessus du niveau de la rivière, le tout à des prix modérés (4500 livres). La propriété est desservie par la grande route qui unit New-York City à Albany, capitale de l'État. La maison (amplement aménagée) pourra contenir 200 personnes, novices, juvénistes et tertiaires.

Le pays est agréablement accidenté, et la rivière à cet endroit, large d'environ un demi-mille, offre toutes facilités pour le bain, le canotage et le patinage. Des bords de l'Hudson on découvre d'admirables points de vue et, ce qui vaut mieux, le pays tout alentour offrira d'abondants ministères au zèle des catéchistes. De plus, New-York n'est qu'à 78 milles au sud, à savoir deux heures en chemin de fer, quatre heures par bateau. On espère que ce noviciat pourra s'ouvrir en 1901.

Collège de Saint-John, Fordham, près New-York. — A Saint John's College, beau collège de plus de 200 élèves, fleurit un touchant usage qui était jadis en vigueur dans les collèges de l'ancienne Compagnie. Chaque soir du mois de Marie, tous les élèves s'assemblent dans la grande cour intérieure devant la statue de Notre-Dame, et l'un des grands à tour de rôle prononce un petit discours en l'honneur de la très sainte Vierge.

INDE.

Le dernier rapport du collège Saint-François-Xavier, à Bombay, témoigne d'une légère diminution dans le nombre des élèves, en raison de la peste qui sévit encore : 1341 au lieu de 1526 en 1897. Dans les cours d'Université (College Department), ils sont 189 : 99 Parsis, 55 Hindous, 18 Goanais, 8 Mahométans, 7 Européens ou Eurasiens, 2 Juifs. En outre, six étudiants préparaient le M. A. (Diplôme de Maître-ès-arts). Le collège secondaire (High-School), comprend 1146 élèves : 695 Goanais, 208 Parsis, 125 Hindous, 96 Mahométans, 12 Juifs et 10 Européens ou Eurasiens.

Les résultats des examens ont encore été très brillants. Des 157 élèves que l'établissement a présentés, 121 ont passé, 77 0/0, ce qui est un beau résultat, étant donné le système anglais. Quatre prix ont été gagnés.

Le collège Sainte-Marie compte 459 élèves dont 170 internes environ. Les 15 candidats présentés ont tous été reçus, et un prix a été gagné.

(Missions catholiques.)

Famine.

Juillet 1900.

Le correspondant d'un grand journal français écrivait récemment des Indes :

« La statistique, l'éternelle statistique, est là, avec ses chiffres implacables, pour témoigner que ce n'est point là la vision d'un malade ou l'imagination d'un romancier. Il y a eu 2500 êtres humains morts de la faim, du choléra, de la vermine, dans l'espace de 48 heures, à Godhra ; il y en a eu 3500 dans le même espace de temps, à Dohad ; il y en a eu 4000, en un seul jour, à Bombay.

« Il y a des hôpitaux où dans les lits, sur quatre corps allongés, se trouve un cadavre ; il reste là, face à face avec les vivants, attendant parfois 24 heures que les brancardiers viennent le jeter dans le four crématoire, dont les feux sont allumés jour et nuit, et qui, nuit et jour, se contente de pulvériser des ossements, — car la race humaine qui se consume là-bas, avant que de mourir, a déjà perdu sa chair !...

« Je n'oublierai jamais, écrit un médecin, les malheureux que je visitais « dans le Chota-Nagpore. Dans leurs pailletes désolées, puant la maladie, « la misère et l'immondice, sur des nattes pourries ils étaient accroupis, « immobiles, les yeux vitreux, déjà touchés par la mort qu'ils appelaient « comme une délivrance. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des sque- « lettes.

« Leurs côtes saillaient sous leur peau, leurs os apparaissaient nettement détachés les uns des autres, comme si on venait de les retirer d'un cercueil centenaire ; ils n'avaient plus de muscles, plus de chair, plus de nerfs, plus

de sang ; ils n'avaient qu'un peu de peau diaphane. Leur ventre était gros démesurément, parce que, pendant des semaines, ils s'étaient nourris de racines de plantes, d'herbes desséchées, de feuilles d'arbres, paissant les prairies comme des animaux, réduits par la famine à l'état des bêtes... »

« Mais tous n'attendent pas ainsi, dans la même immobilité cadavérique, la venue de la mort. Chez beaucoup la raison s'égare, et la folie surgit. Folie furieuse des uns, comme à Chander, où il fallut enfermer dans une enceinte fortifiée sept cents affamés devenus insensés dans l'espace d'une nuit ! Folie douce des autres, comme dans cette forêt de l'Æjmere-Merwara où 300 individus se pendirent, un matin, en chantant de leurs voix éteintes des chœurs sacrés ! Folie tragique d'autres encore, comme ces 63 familles du Punjab, dont les hommes, les femmes et les enfants se percèrent tous le cœur avec une longue aiguille à coudre, au signal donné par un gong ! »

Le *Daily Chronicle* a publié sur la famine qui ravage les Indes les détails suivants :

« Lord Curzon n'a nullement exagéré en disant que la famine qui désole actuellement l'Inde est sans précédent dans l'histoire de ce siècle. Les terribles années 1877-1878 et 1896-1897 ne sont rien auprès de celle-ci.

« Quelques États peuvent venir en aide à leurs sujets, mais la plupart n'en ont pas les moyens, malgré les emprunts qu'ils ont contractés.

« La sécheresse de 1877 avait désolé un espace de 250,000 milles carrés, habités par 58 millions d'Hindous. Celle de 1897 frappa un espace de 300,000 milles carrés avec 65 millions d'habitants. La sécheresse actuelle frappe un espace de 445,000 milles carrés et 90 millions d'habitants.

« Le bétail meurt par milliers, de sorte que l'année prochaine il sera presque impossible de labourer le sol. Il faudra près de six ans pour que les provinces reviennent à leur état normal.

« En d'autres temps, les horreurs de la famine indienne eussent soulevé, dans le monde entier, une immense clameur de pitié et d'indignation. Mais aujourd'hui, le monde est plein de problèmes redoutables et angoissants.

(*Missions Belges, S. J., juillet 1900.*)

CEYLAN. — Le séminaire papal de Ceylan est en voie de prospérité, comme il ressort d'une lettre du R. P. Dasnoy, S. J. Le personnel comprend 4 Pères, 5 scolastiques et 3 Frères coadjuteurs. Le nombre des étudiants et des pensionnaires est monté à 86. A l'exception de 5 Irlandais, 2 Eurasiens et 1 Burgher, tous sont de vrais Hindous, comme en témoignent les noms retentissants de Swaminathan, Joseph Chamanikodath, Martin Wilramasinga, Abraham Thangumthottah, etc. La durée complète du séminaire (grand et petit) comprend 11 années entières : quatre ans de collège con-

sacrés à l'étude du latin, du grec, des mathématiques, de l'histoire, de la géographie et de l'anglais comme facultés spéciales. Viennent ensuite trois ans de philosophie avec mathématiques supérieures, chimie, physique, astronomie, comme accessoires. Le manuel de philosophie en usage est le Compendium en latin du R. P. Van der Aa, autrefois professeur à Louvain et maintenant au séminaire de Kandy. Des cercles réguliers, des disputes publiques, des académies aident les élèves à approfondir et à exposer avec clarté leurs connaissances philosophiques.

Quatre années de théologie scolastique, de morale, d'histoire de l'Église, de Droit canon etc. couronnent ces études philosophiques. Avec la Somme de saint Thomas on a comme livres de fond les célèbres manuels de Hurter, Génicot et Sanguinetti. Là aussi à côté des cours fonctionnent cercles, disputes, cas de conscience ; des occasions s'offrent même de s'initier ou de se perfectionner en syriaque, français, hindoustan, mallealam, tamoul, cingalais, etc. suivant les besoins particuliers d'élèves qui nous viennent de toutes les parties de l'Inde. Les professeurs de langues sont pris parmi les séminaristes eux-mêmes. Il faut de plus que ces futurs prêtres indigènes reçoivent une formation solide. Ce qu'on ne saurait trop louer, c'est qu'ici comme chez les Coptes, on procède avec lenteur, se préoccupant plus de former un petit nombre de prêtres capables, que d'en former le plus possible dans le moins de temps possible.

Le séminaire est à deux milles anglais de Kandy, en bon air, sur une hauteur. La propriété occupe trois cents acres. Les constructions sont terminées, au moins quant à l'essentiel. L'aile du milieu mesure 134 pieds sur 38, les ailes de côté 120 sur 48, la façade mesure 230 pieds. L'élévation totale jusqu'au faite est de 56 pieds. Trois tours, l'une au milieu, les deux autres sur les côtés donnent au bâtiment un aspect monumental. Sur le front habitent les Pères, dans l'aile droite les philosophes et les théologiens, dans l'aile gauche les latinistes et les nouveaux prêtres. L'édifice complètement achevé pourra recevoir 20 Pères et 120 élèves.

L'église est encore aux fondations, en attendant que les moyens de la poursuivre nous soient donnés. La nourriture des élèves est plus indienne qu'européenne. Le riz forme la base des repas, tandis que viandes et légumes ne sont servis que dans une mesure restreinte. L'eau fraîche est la seule boisson. Quant à l'habillement il est de couleur blanche dans la maison ; pour sortir en ville, pour voyager, pour paraître à l'église, les Pères sont en noir, les séminaristes en bleu avec une ceinture rouge et un chapeau noir à larges bords.

Traduit des Missions catholiques allemandes.

Kallare ou de l'influence du parapluie comme moyen de conversion.

Extrait d'une relation du R. P. Royer.

NOUS étions las de lutter contre la mauvaise volonté des gens du pays, las de payer un maître d'école inutile et découragé, et nous avons résolu d'en finir. Quelques mauvaises têtes avaient parlé de retourner au paganisme ; ils croyaient nous faire peur. J'affectai de le leur conseiller moi-même, bien sûr du reste qu'ils n'en feraient rien.

Nos gens s'en allèrent pas contents du tout ; et le lendemain, pas d'école ; le surlendemain pas plus que la veille. L'Indien ne cède jamais tout de suite. Mais nous comptions sur le temps : nous comptions sur leur amour-propre humilié. Nous comptions enfin et surtout sur le Sacré-Cœur, auquel nous recommandions le salut de ces pauvres gens. La réponse de la Providence ne se fit pas longtemps attendre : et son instrument de miséricorde, mon titre vous l'a fait entrevoir, fut... un parapluie.

C'était le 5 novembre 1898, par une de ces belles pluies dont cet hiver fut particulièrement prodigue. Deux de nos chrétiens sortaient d'une hutte sous l'orage. L'un, indigène de Kallare, s'abritait de son mieux sous une immense feuille de taliput ; l'autre, personnage venu de Jaffna, la grand'ville, étalait le luxe d'un parapluie. Déjà ils atteignaient les frontières du village, quand un homme surgit tout à coup, se campe en face du naturel au parapluie, et le regardant bien en face : « Qui es-tu, toi ? — Un tel, de Jaffna. — Il me semble que je t'ai déjà vu ici. — Oui, je suis venu autrefois du temps du P. Delpech, et j'ai bâti avec lui l'église. — C'est bien cela : et tu es de la caste ?... — Des Kadéiars. — Tu es de la caste des Kadéiars, et tu portes un parapluie ! » Et avec furie le païen saisit le malencontreux riflard, le met en miettes, et sortant de sa ceinture un long couteau, menace d'éventrer le premier qui proteste. Nos deux voyageurs, dissimulant prudemment alors ce qu'ils pensent du procédé, déplient un peu plus la feuille de taliput, et s'en viennent à Kalmunai conter l'affaire à leur curé.

Le P. Bury n'est pas homme à perdre une si belle occasion de faire la morale. « Ah ! ah ! dit-il à nos gaillards, vous négligez le bon Dieu, et vous vous plaignez ensuite de ce que vous font les hommes ? Ces injustices dont vous vous plaigniez ne sont-elles pas le juste châtement de vos fautes ? — C'est vrai, souâmi, mais pardonnez-nous, et aidez-nous à venger l'injure faite à la caste par ce païen. Il faut lui faire un procès. — C'est bien, revenez demain, je verrai ce que je puis faire en votre faveur. »

Le lendemain, tout Kallare était aux pieds du Père, pour implorer son secours dans la grande tribulation de la caste. « Souâmi, aidez-nous, relevez notre honneur, et nous vous proclamerons le souâmi des souâmis, et nous serons vos fils les plus sages, les plus obéissants. »

Mais le Père avait consulté les anciens du pays, gardiens vigilants des traditions ; il avait vu le propre Vidané de Kallare, c.-à-d. le magistrat qui cumulait les fonctions de juge de paix et de garde-champêtre, à qui par conséquent ressortissait la cause. Tous les renseignements concordaient lamentablement. « Jamais fruit du paradis terrestre ne fut plus défendu à personne que le parapluie aux *brûleurs de chaux* : l'audace du Kandéiar de Jaffna s'était montée aux proportions d'un attentat ; la mort eût été pour le crime un supplice trop doux : et il devait s'estimer heureux que le couteau du païen fut resté suspendu sur sa tête. Que les Kandéiars se le tiennent pour dit : « Point de parapluie pour eux ; pour eux, point de silei plus bas que les genoux, et ils doivent se découvrir épaules et poitrine, quand ils rencontrent un kourougoulam (pêcheur). »

Aussi vous voyez d'ici la réponse du Père : « Hélas ! mes bons amis, vous aurez beau réclamer aux tribunaux de la terre, les hommes vous donneront tort. Mais je sais quelqu'un capable de vous honorer, et tout disposé à le faire : C'est le Maître de la terre et des cieux. Vous avez délaissé ses autels, vous avez laissé l'herbe pousser dans son sanctuaire et dans son école. Voyez le résultat : votre caste est humiliée ; vous êtes devenus le rebut des peuples. Revenez à mon grand Dieu, et vous redeviendrez grands, votre caste sera aux yeux des Anges la plus noble de tout Kallare, et si vous n'avez pas de parapluie sur la terre, vous aurez .. une couronne dans les cieux. »

Comme jadis Israël courbant le front sous les reproches d'un Héli, ou d'un Samuel : « Le Souâmi a raison, s'écria le peuple d'une voix. Nous nous frappons la poitrine. Le Souâmi peut venir à Kallare, nous irons tous à la messe, et nous enverrons à l'école tous nos enfants. »

Et ainsi fut fait. Le dimanche suivant, la petite église était trop étroite pour contenir l'assistance, et, chose inouïe, l'école comptait 12 élèves.

O inanité des efforts humains ! Ce que n'avaient pu réaliser les forces combinées de tant de missionnaires depuis 5 ans, en quelques minutes un parapluie l'opéra. Ne l'oublions pas cependant : rien ici-bas n'est éternel. Combien durera l'influence du providentiel riflard ? Moins sans doute que son souvenir. Mais qu'importe ? Grâce à lui, Notre-Seigneur a enregistré une victoire ; et nos gens ont appris qu'en Dieu était le secret de la force, comme de la gloire. Cette leçon vaut bien un parapluie, sans doute.

Dernières nouvelles. — Le P. Bury écrit à la date du 25 janvier 1899 : « Kallare tient bon ! Qui l'eût cru ! On me l'aurait prédit l'an dernier, que j'aurais promis de l'aller dire à Rome. Faites mieux, mon Révérend Père, dites-le à tous nos bienfaiteurs, avec un grand merci pour leur généreux concours. » C'est fait : et j'ajoute que si du ciel de France une ondée bienfaisante s'abattait sur Kallare et son école, on y bénirait l'heureuse obligation de la recevoir sans parapluie.

G. ROYER, S. J.

Une statue de N.-D. du Mont-Carmel à Kalmunai.

Relation du P. Bury.

18 janvier 1900.

C'EST dans mon propre char que j'emmenai à Kalmunai la lourde caisse qui contenait la précieuse image. J'avoue que cette nuit-là je ne dormis guère; outre que la caisse n'était point un matelas très doux pour mes côtes, la pensée qu'il pouvait arriver malheur à la statue, que les bœufs pouvaient broncher, les ressorts casser, quelques voleurs m'assaillir, me fit passer la nuit absolument sans sommeil.

Le lendemain était un dimanche. Quelle belle occasion pour montrer à mes gens la gracieuse image!

J'avais préparé quelques mots de circonstance pour saisir les esprits. C'était bien inutile. Quand on découvrit la statue, ce furent des Oh! des Ah! qui témoignaient que la vue des traits si doux de Marie faisait plus d'impression que tous mes beaux discours.

Quand on eut bien admiré, bien levé les yeux au ciel, bien porté la main à la bouche, signe de grande surprise et de joie, je dis: « Chers chrétiens, oui vraiment, cette statue est de toute beauté, mais avons-nous ici une place convenable pour y mettre Notre-Dame? Une table boiteuse pour autel, cela contenterait-il votre piété? » Et je voyais toutes les têtes aller de droite et de gauche, pour signifier que cela n'irait pas. « J'ai bien un plan, ajoutai-je, mais, avant de vous le proposer, je voudrais que vous tâtiez vos poches. » — Et, là-dessus, tous de rire avec un air qui voulait dire: « Compris, Souâmi, vous faites appel à notre générosité! — Eh bien! oui, mes enfants, il nous faut un autel, une église Notre-Dame, à Kalmunai. Tenez, voici une plume, du papier, ceux qui veulent vont signer une promesse à Notre-Dame de contribuer à la construction de l'un et de l'autre. »

Le premier qui s'avance était un employé du gouvernement, bon chrétien, qui n'était que pour quelques mois chez nous. Je le vois signer sans broncher: 30 roupies.

« Bon, me dis-je, voilà l'affaire bien lancée. » De fait, non seulement tous vinrent signer la promesse de donner, mais encore la cotisation de chacun était telle qu'ils ne pouvaient la payer qu'au prix de sacrifices.

A part dix, tous en ont déjà payé intégralement le montant. Nous avons ainsi recueilli plus de 125 roupies, à peu près 200 francs.

Le R. P. Supérieur, pour les récompenser de leur élan de générosité, voulut les gratifier d'une séance de projections. Il avait choisi pour sujet: la vie de la très sainte Vierge. C'était on ne peut mieux. Ce jour-là, personne ne manqua. Avec quelle piété ils contemplèrent les tableaux qui se reflétaient sur la toile blanche! J'expliquais brièvement les mystères, et l'on écoutait avec un religieux respect.

Pouvons-nous, en passant, ne pas remercier le donateur de cette belle lanterne, qui est ici un si bon et si facile moyen d'apostolat, étant donné surtout que l'Indien aime à la folie les images et surtout les scènes de la vie de Notre-Seigneur et de Notre-Dame ?

Après cela, le R. P. Supérieur bénit solennellement la statue, adressa quelques mots à l'assistance, pour l'engager à venir souvent prier la Reine du ciel dont l'image serait au milieu d'eux, et leur demander une prière pour la bienfaitrice qui enrichissait l'église de Kalmunai d'un si beau don. Tout le monde était ravi. Des protestants avouaient que ces tableaux les avaient fortement émus.

Notre bon Père Supérieur, non moins heureux des bonnes dispositions qu'il avait constatées chez mon peuple, m'octroyait la permission de faire cimenter le reste de mon église, que ma pauvreté avait laissé à l'état de terre battue.

Le lendemain, les maçons arrivaient. Il y avait sur le côté droit de mon église une porte qui ne servait guère d'entrée qu'aux serpents et aux rats. Je l'ai fait abattre.

C'est maintenant l'entrée du transept de notre église, où est placée notre belle statue. N'allez pas cependant vous imaginer un monument : longueur, 3 mètres ; largeur, 2 m. 50, hauteur des murs, 3 m.

C'est petit, mais c'est propre et même coquet. La statue est placée dans une niche qui surmonte le futur autel ; nous aurons des vitraux de provenance lilloise avec les proportions gigantesques de 0 m. 50, sur 0 m. 30 de large...

Cette chapelle est placée de telle sorte que le curé-missionnaire, se promenant dans sa véranda, aura toujours sous ses yeux l'image bénie de Celle qu'il est venu ici faire connaître et aimer.

* * *

J'ai déclaré une guerre à mort aux Wesleyens ; je leur prends des écoles sous leur nez ; en voilà ainsi, rien que cette année 1899, 4 et bientôt 5.

Mais hélas ! je convertis bien peu de païens, d'abord parce que je ne suis pas un vrai saint, puis parce que ces pauvres gens tiennent joliment au diable, et surtout aux intérêts temporels. Je n'ai jusqu'ici que 5 miséreux de l'hôpital qui ont demandé et reçu le baptême ; par exemple, ils font ma consolation, tout lépreux qu'ils sont ; puis quelques bébés que les parents païens ont consacrés au vrai Dieu ; ajoutez quelques conversions qui s'opèrent au moment du mariage, et où le pur amour du bon Dieu a bien sa petite part. » (*Chine et Ceylan*, avril 1900.)

Les Trappistes au Japon d'après un rapport de la police japonaise.

« L'existence d'une petite colonie dans une montagne à 10 milles du village d'Ichibotsu, sur la côte, vis-à-vis d'Hakodoté a été constatée dernièrement par la presse japonaise. La police de Hokkoido et de Hakodoté s'est rendu compte par elle-même du genre de vie de ces étrangers. Ils semblent faire partie d'une compagnie de fanatiques religieux de la secte qui porte le nom de Trappistes ; ils trouvent dans cet endroit retiré de l'île du Nord un refuge propre à suivre en toute sécurité les exercices de leur foi originale. Cette colonie compte 7 Français, 4 Hollandais, un Italien et un Canadien, en tout 13 sujets, sans compter quelques Japonais. Ils vivent tous dans la même maison, s'habillent de la même manière, se nourrissent des mêmes aliments et travaillent ensemble sous la conduite d'un nommé Bruyère. Ils se lèvent au point du jour et se mettent de suite au travail indiqué par leur chef. A la fin de leur travail, ils emploient leur temps libre à la prière et à la lecture. Dans leurs étables ils ont 4 chevaux et 7 bœufs qui ne leur servent que pour le travail. Ils sont des mangeurs d'herbes rigides. Ils font leur pain avec la farine de leur blé. Leur unique travail est l'agriculture, et ils ont déjà défriché un grand espace de terrain autour de leur solitude. Ils se sont montrés très réservés quand la police est descendue chez eux ; un de leurs Japonais seul s'est entretenu avec la police et non sans la permission du chef. Tout chez eux respire la piété religieuse et la dévotion. Quand ils se rendent à Hakodoté pour affaires, ils ne vont jamais seuls. Un nouvel admis est appliqué, dit-on, pendant 3 ans à une occupation spéciale et est obligé de se tenir dans un endroit séparé. Ces reclus ne semblent pas seulement être des ermites, mais ils s'occupent encore de l'éducation d'environ 30 orphelins, qu'ils élèvent d'une manière tout à fait en accord avec les règlements du Japon. (*Church Progress*, journal catholique des États-Unis, 30^{bre} 1899.)

Pentateuque hébreu acheté au Honan par la Mission du Kiang-nan. — Ce Pentateuque, venu récemment à Zi-ka-wei, a été acheté au Honan par l'entremise de Mgr Valentari (environ 400 taëls). C'est un rouleau long de 36 mètres, haut de 0 m. 50, formé de peaux de mouton cousues solidement. Il commence par la Genèse et finit par la fin du Deutéronome. Il est écrit au roseau (calamus) en 239 colonnes inégales, de 49 lignes horizontales, en caractères très nets, sans points-voyelles, avec une encre encore assez noire. Les peaux sont blanches, bien conservées, épaisses ; quelques-unes semblent plus neuves que l'ensemble ; peut-être ont-elles été substituées ultérieurement, retranscrites, ou prises à des exemplaires plus récents. Des portions de colonnes vers la fin ont seules souffert. Il y a çà et là des grattages, corrections, surcharges, mais en petit nombre. On croit que ce manuscrit est l'un des douze que le P. Gozani, S. J. (1710) dit avoir existé jadis au pays de Kai-

fong-fou (Honan). Sept ou huit de ces manuscrits ont été achetés depuis 1850 et sont principalement en Angleterre. Le nôtre sera envoyé en France où il sera étudié. Les anciens Jésuites avaient autrefois vu et décrit 12 rouleaux semblables au nôtre et conservés dans la synagogue de Kai-fong-fou. En 1851 une société protestante les fit examiner par deux délégués indigènes, et réussit à s'en procurer 6 ou 7 exemplaires. Il semble que presque tous ces exemplaires ont été confiés au British Museum et qu'un seul est resté à Hong-Kong à la bibliothèque de l'évêque protestant. Plus tard, vers 1865, le D^r Martin, dans une excursion au Honan, se procura 2 exemplaires; l'un d'eux est à Yale College. — Notre exemplaire répond très bien à la description des anciens Jésuites et des délégués protestants. — On trouvera quelques renseignements dans les *Inscriptions juives de Kai-fong-fou*, par le P. J. Tovar, S. J., sous presse à l'imprimerie de Zi-ka-wei. (*Écho de Chine*, 20 9^{bre}.)

ÉCOSSE.

Le T.-St-Sacrement porté dans les rues d'Édimbourg.

Depuis la soi-disant Réforme jamais la ville d'Édimbourg n'avait vu spectacle aussi consolant que celui dont elle a été témoin à l'occasion de la consécration du genre humain au Cœur de Notre-Seigneur. Non seulement l'église du Sacré-Cœur était comble, mais une foule compacte débordait jusque dans la rue attendant la procession. La cérémonie se déploya avec toute la pompe et la majesté de notre sainte liturgie. Sa Grandeur Mgr l'Archevêque officiait, assisté des PP. Whyte et Lomasc. On commença par la récitation des Litanies du Sacré-Cœur. Puis le R. P. Pouver prononça un émouvant discours. Pendant l'espace de 50 minutes, il tint son auditoire sous le charme en dépeignant la compassion et la pitié avec laquelle Notre-Seigneur avait regardé la foule, ainsi que les émotions qui remplissent le cœur de l'Église catholique en présence de l'immense multitude qui compose la famille de Dieu.

Puis la procession se forma. L'archevêque portait le T.-St-Sacrement. Arrivé à l'entrée de l'église, si compacte était la foule, que jamais on n'eût pu la traverser sans le concours de plusieurs officiers de paix ainsi que des hommes de la confrérie du Sacré-Cœur. Les fenêtres étaient remplies de monde d'aussi loin qu'il y avait chance d'apercevoir la procession. Trois ou quatre cents personnes suivaient le T.-St-Sacrement, et ce spectacle plein de piété et de ferveur ne s'effacera pas de la mémoire de nos frères séparés qui ont pu le contempler. Pendant la procession, le chœur chanta les Litanies de la T. Ste Vierge, « Foi de nos pères », etc., et à la rentrée dans l'église, l'archevêque lut l'acte de consécration que la foule reprenait après Sa

Grandeur avec une dévotion marquée, puis Notre-Seigneur vint bénir une dernière fois cette réunion désormais mémorable.

ROME.

Bibliothèque du Vatican.

Le P. Ehrle à Oxford. — Le titre honoraire de D. C. L. (Docteur en Droit civil), conféré au P. Ehrle, bibliothécaire du Vatican, à l'occasion de l'*Oxford Commemoration*, 21 juin 1899, est un gracieux hommage à l'homme qui a si bien mérité la reconnaissance de tous les visiteurs de Rome en ces dernières années, par son inaltérable bonne grâce et par sa courtoisie. C'est en même temps un témoignage qu'à Oxford on sait apprécier son savoir et sa compétence en tous genres. Le P. Ehrle fut chaleureusement accueilli par l'assemblée réunie dans le théâtre. On lira avec intérêt le discours par lequel le Dr Shadwell, qui occupait la place de *Regius Professor* de Droit Civil, le présenta, associant un mot de louange pour le Saint-Père, à l'éloge du P. Ehrle. Le Docteur Shadwell s'exprima ainsi :

« Sequitur deinceps vir Reverendissimus, qui historiam bibliothecæ Romanum Pontificum cœpit

explicare chartis

Doctis, Jupiter ! et laboriosis.

Quem si non apud nos nutritum neque huic musarum domicilio familiarem novimus, non tamen ille nobis alienus habebitur, quicumque Romam studiorum causa visentis benevolentiam, humanitatem, amœnitatem viri doctissimi experti sumus dum ipse gazas suas patefactas ostendebat.

Quidquid come loquens atque omnia dulcia dicens.

Hunc cum laudamus, laudamus ipsius Pontificis Maximi humanissima consilia, quibus factum est ut in bibliothecam suam magis magisque gratis aditus præbeatur :

..... tuam putares,

Tam non invida, tamque liberali

Tam comi patet hospitalitate.

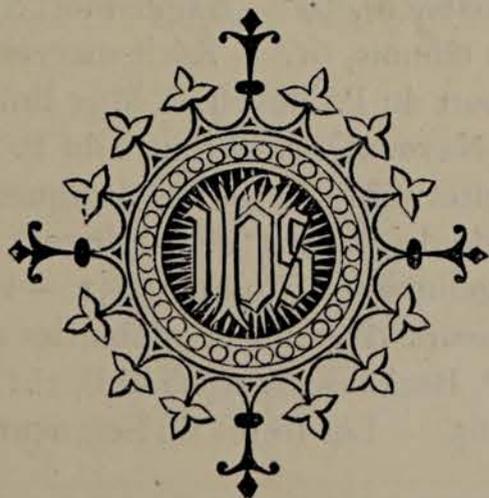
Præsentato vobis Franciscum Ehrle, Bibliothecæ Vaticanæ Præfectum, ut admittatur ad gradum Doctoris in Jure Civili honoris causa. »

La visite du P. Ehrle et l'honneur qui lui est conféré vient très à propos pour accroître le nombre des Catholiques à Oxford et pour aider à l'établissement de deux académies, l'une par les Bénédictins, l'autre par les Jésuites, dans cette Université d'Oxford d'où ils avaient été si longtemps exclus. (*Woodstock Letters.*)

Le P. Ehrle et les manuscrits du Vatican.

Les spécialistes qui travaillent dans les grandes bibliothèques d'Europe avaient remarqué non sans consternation que les appréciables manuscrits qui constituent leurs principaux trésors ne pouvaient longtemps résister à l'action corrosive des éléments. C'était en particulier le cas de la bibliothèque, de beaucoup la plus importante du monde, celle du Vatican. Des essais avaient été tentés à la Bibliothèque du Vatican et ailleurs pour arrêter les progrès de cette destruction, mais avec très peu de succès. En présence d'un tel état de choses, qui est d'un intérêt général pour toute l'Europe, le P. Ehrle, S. J., préfet de la Bibliothèque du Vatican, entra en rapports avec les principaux conservateurs des différentes bibliothèques. Le résultat de ses efforts fut un congrès de bibliothécaires qui se réunit l'an dernier à Saint-Gall, en Suisse, congrès présidé par le P. Ehrle et auquel presque toutes les nations européennes avaient envoyé des experts des gouvernements ou des délégués des bibliothèques. Le péril imminent de la perte irréparable des plus vénérables manuscrits fut unanimement reconnu, et l'on remercia chaleureusement le P. Ehrle d'avoir pris l'initiative en une matière de cette importance. Le Congrès, avant de se séparer, a élu un comité permanent, avec le P. Ehrle pour président, sous la direction duquel des tentatives seront faites en vue de sauver ces trésors de l'érudition. Nous apprenons que les délibérations de ce congrès ont eu un résultat heureux, résultat que le monde va saluer avec joie. C'est une preuve de plus de la générosité du Saint-Père, à partager avec le monde entier les trésors du Vatican.

Grâce aux efforts du Père Ehrle, deux manuscrits du Vatican seront reproduits chaque année par un procédé photo-chimique. Dans les dimensions et dans la forme, ils seront l'exacte reproduction des originaux. Avec chaque manuscrit sera édité un texte enrichi de tout l'appareil scientifique de la critique moderne. La première œuvre choisie pour cette reproduction est le manuscrit de Virgile, qui sera suivi du fameux rouleau contenant le Livre de Josué. (*Woodstock Letters.*)



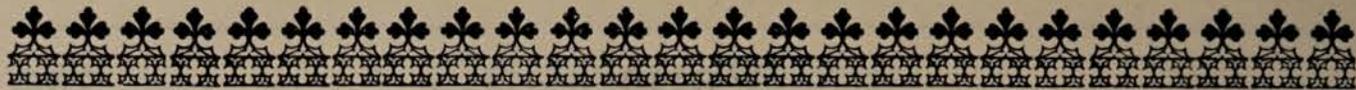


TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

ANNÉE 1900.

ALASKA. — Chez les Mineurs (P. Camille), 102. — Nouvelles du Klondyke (P. Camille), 285. — Mission St-Ignace (P. Dimier), 289.

ALLEMAGNE. — 182.

BELGIQUE. — 184.

BOLIVIE. — La Paz, 299.

BRÉSIL. — Vengeances diaboliques (P. Russell), 105. — Cinquantaine de sacerdoce (P. Magouet), 115. — La dévotion au Sacré-Cœur à Campanha (F. Manière), 117. — Pénurie de missionnaires (P. Russell), 300. — Obsessions et exorcismes (P. Russell), 302.

CEYLAN. — Séminaire papal, 340. — Kallare, 340. — Kalmunaï, une statue de N.-D. du Mont-Carmel, 340.

CHILI. — 184.

CHINE. — Le décret impérial du 15 mars et les protestants, 208. — Tendances diverses, 210.

Mission du Kiang-nan. — L'observatoire d'Indo-Chine (P. Froc), 3. — Décret impérial relatif aux Missions Catholiques, 7. — Une procession du T. S. Sacrement à Zi-ka-wei, 9. — Un modèle de piété filiale (P. Colvez), 11. — Grave alerte à Mao-kia (P. Dannic), 13. — Les Martyrs de Sou-tcheou (P. Beccari), 20. — Architecture chinoise (P. Bizeul), 21. — Catholiques et protestants, 25. — Une première communion (P. Moisan), 26. — La famine à Fei-ho (P. J. M. Chevalier), 28. — Sacre de Mgr Simon, 29. — Retraites d'écoles, 30. — La filature de la Ste-Famille (P. Pierre), 31. — Brigandages et famine dans le Yng-tcheou-fou, 36. — Une nouvelle fondation à Kuo-lieou (P. Boucher), 40. — Troubles au Sin-tcheou-fou, 45. — Au pays des Grands-Couteaux (P. Doré), 48. — La révolte dans la section de Yng-tcheou-fou, 50. — Brigandage à King-dou-ghiao (P. Faipoux), 53. — Traits de caractère, 56. — Un mois à Macao (P. Froc), 215. — Le Dragon (P. Bizeul), 229. — Mariages chrétiens (P. Dannic), 238. — N.-D. de Lourdes à Dang mou-ghiao (P. Pierre), 243. — Charité d'un docteur protestant (P. Bastard), 247. — Nos élèves chinois (P. J. M. Chevalier), 248.

Mission du Tcheu-li S.-E. — Débuts d'un missionnaire en tournée d'extrêmes-onctions (Reimsbach), 59. — Sainte mort d'un chrétien, 60. — Lettre de remerciement d'un chinois, 61. — Récit merveilleux d'un baptême (R. P. Maquet), 62. — Rapport du P. Neveux à Mgr Bulté, 63. — A propos d'une bouteille de cidre (P. Neveux), 67. — Lettre du P. Mangin, 68. — Chrétiens nouveaux, (R. P. Wetterwald), 70. — Les attaques des rebelles (R. P. Wetterwald), 71. — L'étude du chinois (P. Gissingner), 78. — Cas de possession, 79. — Procédés évangéliques (P. Chérot), 251. — Perdu et retrouvé (P. Wetterwald), 257. — Fumeurs d'opium et diableries (P. Vinchon), 260. — Les Grands-Couteaux (PP. Becker et Wetterwald), 261. — Les Boxeurs (extraits de diverses lettres), 263. — Les frères du Seigneur (P. Paul Jung), 275.

COLOMBIE. — 300.

- ÉCOSSE.** — Le T. S. Sacrement dans les rues d'Édimbourg, 347.
- ÉQUATEUR.** — La persécution (P. Mille), 291.
- ÉTATS-UNIS.** — 191. — Nouveau noviciat, 338. — Mois de Marie à Fordham, 338.
- FRANCE.** — Mission de Belleville, 80. — Une mission dans la Basse-Bretagne en avril en 1899, 83. — Une journée de mission, 276. — Une première communion, 279.
- GUAYAQUIL.** — Protection de S. Joseph, 298.
- HOLLANDE.** — 196.
- INDES.** — 196. — Collège de Bombay, 339. — La famine, 339.
- INDES NÉERLANDAISES.** — Noces d'argent d'un aumônier des troupes (F. Van Geelkerken), 128.
- ITALIE.** — 197.
- JAPON.** — Les Trappistes, 346.
- LUXEMBOURG.** — N. D. de Luxembourg (F. Beslay), 307. — La procession dansante d'Echternach (F. Beslay), 309.
- MALZEVILLE.** — La chaire de Bourdaloue tertiaire, 205.
- MEXIQUE,** 197.
- MONTAGNES ROCHEUSES.** — Mission des Gros-Ventres (P. Sifferlen), 101. — Mission St-Ignace (P. Weibel), 102.
- NÉCROLOGIE.** — Province de Champagne, 139, 313. — Province de Paris, 139, 000. — Mgr J.-B. Simon, 139, 314. — P. J. Maun, 156. — P. Perrigaud, 164. — P. Feuardent, 179. — F. Berrens, 180. — Le cardinal Mazzella, 312. — Le R. P. Grandidier, 322. — Le P. Léopold Gry, 352. — Le P. Émile Ferrand, 335. — Le P. Eugène Goulven, 334. — Le P. Louis Gaillard, 335. Peix. — 299.
- PÉROU.** — 299.
- PHILIPPINES.** — L'Observatoire de Manille (P. Algué), 134. — Une entrevue avec l'amiral Dewey (P. Algué), 136.
- PUBLICATIONS NOUVELLES,** 199.
- ROME,** 181. — Bibliothèque du Vatican, 348.
- SUISSE,** 198.
- ZAMBÈZE.** — A Quiliman (P. Eugène Witz), 282.



